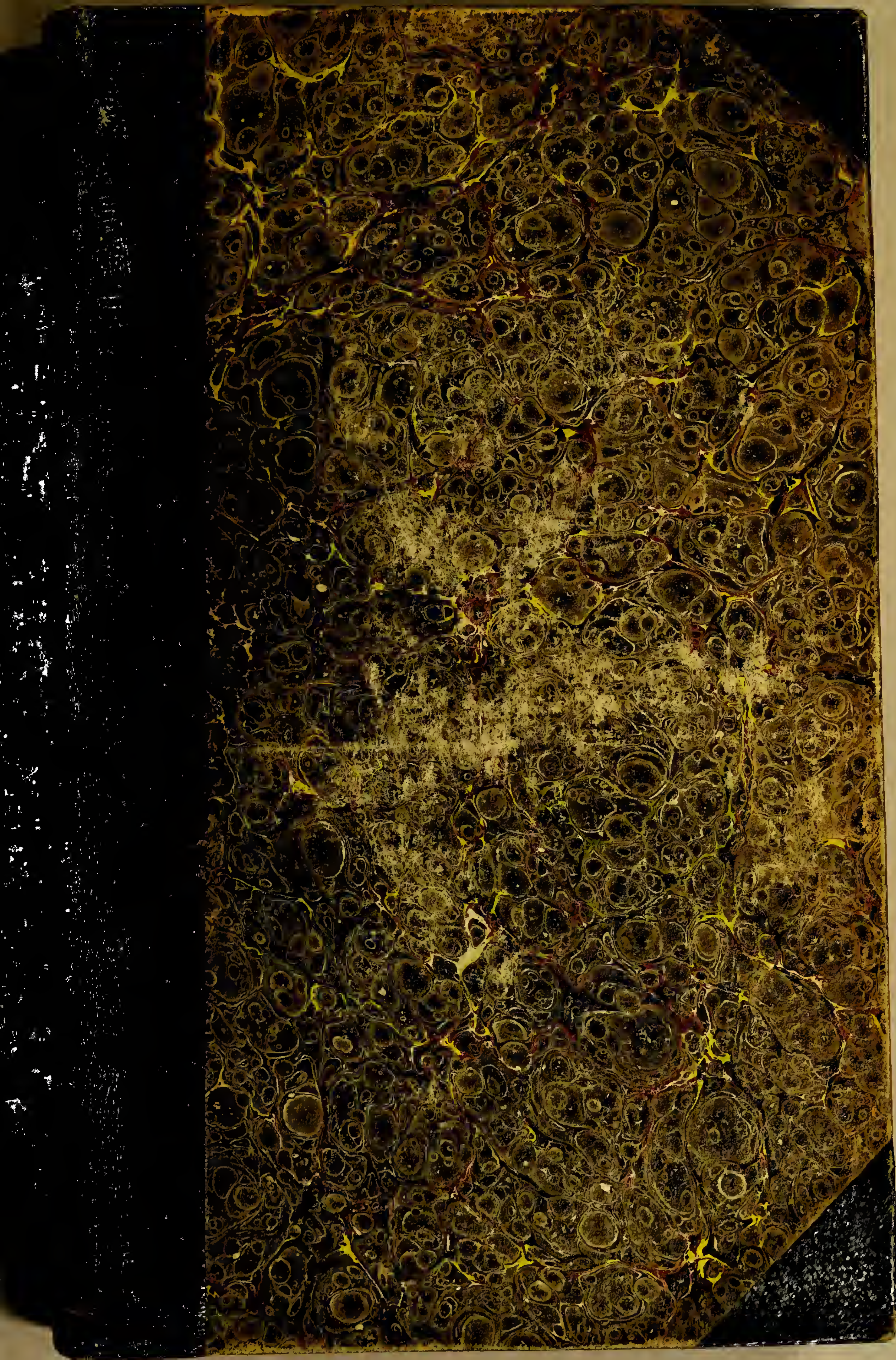



GAUDEO

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

QUI comprend l'Histoire Naturelle, Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du Monde.

PAR le R. P. TOURON, de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez JEAN-THOMAS HÉRISSANT, fils, rue Saint Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE, DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

Qui comprend l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du monde.

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

TANDIS que placé ainſi entre la crainte & l'eſpérance, Cortez prenoit ſes précautions & formoit des projets, dont il ne prévoyoit pas encore le ſuccès, un nouvel accident vint mettre à de

I. Une eſcadre Eſpagnole paroît ſur les côtes du Mexique,

nouvelles épreuves sa prudence & son courage. Dix-huit vaisseaux Espagnols parurent tout d'un coup à la côte d'Ulüa ; Montezuma fut le premier qui apprit cette nouvelle, & qui l'annonça au Général, en lui disant que les préparatifs qu'on faisoit pour son voyage, n'étoient plus nécessaires, puisque des vaisseaux de sa nation étoient arrivés à la côte. Il lui montra en même tems les figures de ces navires & des hommes qu'on avoit pû remarquer, ajoutant que c'étoit les Officiers de ces quartiers-là qui venoient de lui envoyer ces figures. Cortez les regardoit avec plus d'attention que de surprise, & il ne douta point que ce ne fût en effet une escadre Espagnole, ou pour lui, ou contre lui. Il ne fut pas long-tems flottant dans l'incertitude : les lettres de Vera-Cruz vinrent bientôt après ; Sandoval, alors Gouverneur de cette place, mandoit que ces navires appartenoient au Gouverneur de Cuba, & que Diego Velasquez les envoyoit à dessein de combattre Cortez, & de s'opposer à sa conquête.

Le Général, qui reçut cette attaque imprévue, en présence de Montezuma, eut besoin de toute la force de son esprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit : il voyoit naître le danger d'où il attendoit du secours. La conjoncture étoit terrible, & le mal pressant de toute part ; peu ou point d'assurance du côté des Mexicains ; & les ennemis sur la côte. Ce n'est point flatter Cortez, que de lui attribuer toutes les qualités d'un habile politique, d'un grand Capitaine, & d'un brave Soldat : tout cela parut avec éclat dans cette rencontre, où nous verrons que les nouveaux efforts de Velasquez, pour détruire un ennemi, ne servirent qu'à le rendre plus fort & plus redoutable.

II. Et augmente bien les inquiétudes de Cortez.

Le premier, poussé par de grandes passions, faisoit de grandes dépenses, & un plus grand bruit qui nuisoit souvent à ses affaires : le second pensoit plus sagement, alloit d'abord au but, & exécutoit avec force ce qu'il avoit concerté avec maturité. Velasquez ne pouvoit pardonner à Cortez d'avoir échappé

III. Ambition de Diegue Velasquez, ses efforts mal concertés pour détruire Cortez.

aux violences dont il l'avoit d'abord menacé dans l'Isle de Cuba : honoré depuis de nouvelles dignités, & de la faveur de l'Evêque de Burgos, Président du Conseil des Indes, il se crut d'autant plus engagé à se venger, qu'il se regardoit alors avec un air de supériorité, qui lui persuadoit que ce sentiment étoit juste & légitime, quoiqu'il ne fût inspiré, en effet, que par une pure jalousie & par un excès d'ambition. Il n'ignoroit pas que la réputation de Cortez, ses exploits, & les grandes richesses qu'il avoit déja envoyées en Espagne, avoient fait concevoir les plus hautes idées de sa conquête, que l'on mettoit fort au-dessus de toutes les autres. Ces applaudissemens affligeoient Velasquez, & outroient sa patience : il mettoit à si haut prix la part qu'il avoit eûe au projet de cette expédition, qu'il s'en attribuoit toute la gloire, & le nom même de conquérant ; se croyant maître si absolu de toute l'entreprise, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient poussée au point où elle étoit, com-

me s'il les avoit faits lui-même.

IV. Ses dépenses & ses promesses pour fortifier son parti.

Sur ces principes ou ces visions, Velasquez résolut de lever une armée, & de préparer une flotte, moins pour achever la conquête du Mexique, que pour ruiner Cortez & tous ceux qui le suivoient : parcourant en diligence toute l'Isle de Cuba, il visita toutes les Habitations des Espagnols ; & pour animer ceux de sa faction, il leur représentoit en même-tems, & l'obligation où ils étoient de le venger ; & les grands trésors qu'il leur partageoit par avance. Ces belles espérances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, le mirent en état d'assembler une armée fort considérable, par le nombre & la qualité des troupes qui la composoient. Elle étoit de huit cens fantassins Espagnols, quatre-vingt cavaliers, & de dix ou douze piéces d'artillerie ; avec une abondante provision de vivres, d'armes, & de munitions : c'étoit beaucoup pour ce Pays-là. Le commandement de ces forces fut donné à Pamphile de *Narvaez*, hom-

me de mérite, mais attaché à ses opinions, fier jusqu'à la dureté ; c'est-à-dire, du même caractère que Velasquez, qui, en lui donnant la qualité de son Lieutenant, prit pour lui-même celle de Gouverneur de la Nouvelle Espagne.

V.
Ce qu'il recommande principalement à son Lieutenant : l'Audience Royale de S. Domingue s'oppose à l'entreprise de Velasquez.

Ce qu'il lui recommandoit plus particulierement étoit de se saisir de Cortez, & de le lui envoyer avec une bonne escorte, afin qu'il reçût de sa main le châtiment qu'il méritoit : qu'il traitât de même tous ses principaux Officiers, à moins qu'ils ne se résolussent à l'abandonner ; & qu'il prît possession en son nom de tout le Pays conquis. Tout cela étoit facile à ordonner ; Velasquez ne sentoit pas encore la difficulté de l'exécution, ni le danger qu'il y avoit à la tenter. Mais l'Audience Royale de Saint-Domingue en sentoit également & l'injustice, & la difficulté, & tous les inconvéniens qui pouvoient résulter d'une si dangereuse concurrence. Le Licencié Luc Vasquez d'Aillon, Juge de l'Audience Royale, fut d'abord envoyé dans l'Isle de Cuba ;

pour essayer de ramener Velasquez aux termes de la raison par les voies de la douceur ; ou pour lui signifier les ordres dont il étoit porteur, & lui commander sous les plus griéves peines de désarmer ses soldats & sa flotte ; & de n'apporter ni trouble, ni empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé.

VI. Le Gouverneur de Cuba méprise les ordres & les défenses de l'Audience, & fait partir son escadre.

Quand ce Ministre arriva à Cuba, il y trouva la flotte composée d'onze vaisseaux de hautbord, & de sept autres un peu plus forts que des brigantins ; tous en bon état, & Velasquez tout occupé à faire embarquer les troupes. Tout ce que le Licencié put lui dire de plus sage & de plus raisonnable fut inutile. Ni les ordres de l'Audience Royale qu'il produisit, & qu'il fit signifier par un Greffier à Velasquez ; ni les diverses requêtes & protestations dont il les accompagna, n'eurent pas plus de force sur l'esprit du Gouverneur, dont la désobéissance devint une espéce de révolte. Le Licencié témoigna alors quelque desir de faire lui-même le voyage, pour voir un Pays si renommé ;

& Velaſquez conſentit qu'il s'embarquât ſur la flotte. Les intentions de l'un & de l'autre n'étoient pas les mêmes : le Licencié ſe perſuadoit qu'il lui ſeroit moins difficile d'obtenir la ſoumiſſion dûe à l'Audience Royale, lorſqu'on ſeroit hors de la juriſdiction de Velaſquez : & celui-ci agréoit ſon embarquement, afin qu'on n'apprît pas ſitôt à S. Domingue l'inſolence de ſes réponſes. André de Duero, Secrétaire de Velaſquez & ami de Cortez, à qui il avoit rendu de bons offices, s'embarqua auſſi ſur la même flotte. Ces deux Officiers de mérite & de tête auroient pû prévenir bien des déſordes, & empêcher l'effuſion du ſang Eſpagnol, ſi l'inflexibilité de Velaſquez ne fût pas paſſée dans l'ame de Narvaez.

VII. Pamphile Narvaez, aſſez ſemblable à Velaſquez, commande cette eſcadre, & conduit mal les affaires.

Arrivé bientôt au Port d'Ulua, Narvaez mit à terre quelques ſoldats pour prendre langue & reconnoître le Pays : ſans aller loin, ils rencontrérent deux ou trois Eſpagnols qui s'étoient écartés du bord de la mer, & qui étant conduits au vaiſſeau de Narvaez flatterent ſa va-

nité aux dépens de Cortez. La première résolution que le Lieutenant prit sur leurs avis, fut de traiter avec Sandoval, pour qu'il lui remît la Place dont il étoit Gouverneur, ou qu'il la rasât, en se joignant lui & sa garnison à la nouvelle armée. Narvaez commit cette négociation à un Ecclésiastique, nommé Jean Ruiz de Guevara : il le fit accompagner par trois soldats qui devoient servir de témoins, & par un Notaire, en cas qu'il fût nécessaire d'en venir aux formalités d'une signification.

VIII. Présomption de l'Envoyé de Narvaez vers le Gouverneur de Vera-Cruz.

La maniere dont ces cinq députés furent d'abord admis à l'Audience du Gouverneur de Vera-cruz, les flatta de l'espérance d'un bon succès; & le Prêtre après les premiéres civilités, remettant sa lettre de créance, exposa le détail des forces que Narvaez amenoit à dessein de tirer satisfaction, au nom de Velasquez, de l'injure que Cortez lui avoit faite, en s'écartant de l'obéissance qu'il lui devoit, cette conquête lui appartenant absolument, puisqu'on l'avoit entreprise par ses ordres & à ses dépens. Il

avançoit tout cela avec un air de confiance, comme un homme qui s'attendoit qu'on lui ſçauroit bon gré de venir préſenter un parti ſi avantageux dans une affaire que la force ne ſoutenoit pas moins que la juſtice.

IX. Sageſſe & fermeté de ce Gouverneur.

Sandoval avec une émotion qu'il avoit peine à cacher, lui répondit que Narvaez étoit ſon ami, & ſi fidèle ſujet du Roi, que tous ſes deſirs ne pouvoient aller qu'à l'avantage du ſervice de Sa Majeſté : que la ſituation des affaires, & l'état où on avoit pouſſé la conquête du Mexique, demandoient que Narvaez unît ſes forces à celles de Cortez, & qu'il lui aidât à donner la derniere main à cette entrepriſe qui étoit ſi fort avancée : qu'il falloit ſonger principalement à ce devoir, le premier & le plus important de tous, puiſque les querelles entre des particuliers ne doivent pas être décidées par une guerre civile. Néanmoins, que ſi Narvaez pouſſé par ſon intérêt, ou par un motif de vengeance, entreprenoit témérairement par violence quelque choſe contre Cortez,

il devoit s'aſſurer dès ce moment, que lui qui parloit, & tous les ſoldats qui gardoient cette Place, étoient réſolus de perdre la vie, plutôt que de commettre une action auſſi infâme que celle qu'on leur propoſoit.

X. Emportemens d'un Eccléſiaſtique, qui eſt arrêté avec ſes compagnons, & envoyés priſonniers à Cortez.

Guevara, homme d'eſprit, mais plus emporté qu'il ne convenoit à ſon caractère, éclata par des injures & des menaces contre Cortez qu'il appella traître; ajoutant encore plus mal-à-propos, que Sandoval, & tous ceux qui lui obéiſſoient ne l'étoient pas moins. Tout ce qu'on pût dire pour adoucir cet eſprit ne ſervit qu'à l'aigrir davantage : élevant donc ſa voix ſans changer de ſtyle, il commanda au Notaire de ſignifier les ordres de Narvaez, afin que tous les Eſpagnols ſçuſſent qu'ils étoient obligés, ſur peine de la vie, de lui obéir. Mais Sandoval déclara au Notaire qu'il le feroit pendre, s'il étoit aſſez hardi pour lui ſignifier des ordres qui ne vinſſent point du Roi même. La conteſtation s'échauffa, & Sandoval, pour trancher court, fit ar-

rêter les envoyés, & les fit conduire à Cortez par des Indiens qui les porterent ſur leurs épaules en cette eſpéce de litieres qu'ils appelloient *Andas*. Un Eſpagnol de confiance nommé Pierre de Solis, alloit avec les priſonniers pour commander leur garde ; & Sandoval dépêcha un Courier à Cortez pour l'informer de tout. Cependant il s'aſſura de la fidélité de ſa Garniſon ; il appella à ſon ſecours les Indiens Alliés, & diſpoſa en ſage & prudent Capitaine tout ce qui étoit néceſſaire à ſa défenſe.

XI. Politique de Cortez ; il s'explique d'une maniere à Montezuma, d'une autre à ſes ſoldats, & ne s'ouvre qu'à ſes Capitaines.

Dans le même-tems Cortez n'agiſſoit pas avec moins de prudence : il réfléchiſſoit beaucoup ; & ne diſoit à chacun que ce qu'il convenoit. Il diſoit à Montezuma que les Eſpagnols nouvellement arrivés, étoient des ſujets de ſon Roi, qui venoient ſans doute en qualité d'Ambaſſadeurs, appuyer les premières propoſitions qu'il lui avoit faites : qu'ils formoient une eſpèce d'armée, ſuivant la coutume de leur Nation : mais qu'il les diſpoſeroit à retourner en Eſpagne ; & même

qu'il s'en iroit avec eux, puiſqu'il avoit pris ſon audience de congé, ſans que ſa grandeur eût laiſſé rien à ſouhaiter à des gens qui n'avoient que les mêmes offres à lui faire de la part de leur Prince. D'ailleurs Cortez animoit ſes ſoldats par diverſes conſidérations, dont néanmoins il connoiſſoit aſſez la foibleſſe. Il leur diſoit: que Narvaez étoit ſon ami, ſi honnête homme & ſi ſage, qu'il ſe rendroit à la raiſon en préférant le ſervice de Dieu & celui du Roi aux intérêts d'un particulier. Que Velaſquez avoit dépeuplé l'Iſle de Cuba afin d'exercer ſa vengeance, mais qu'à ſon avis, c'étoit plutôt un ſecours qu'il leur envoyoit pour achever la conquête de cet Empire; puiſqu'il ne déſeſpéroit pas que ces gens qui venoient comme ennemis, ne devinſſent bientôt leurs compagnons. C'eſt ainſi que le Général entretenoit l'eſprit de ſes ſoldats; mais il s'expliquoit plus ouvertement à ſes Capitaines, en leur communiquant une partie de ſes inquiétudes. Il les prévenoit ſur la conſidération des

accidens qui pourroient arriver ; faiſant bien des réflexions ſur le peu d'expérience & de conduite de Narvaez, & des ſoldats qui le ſuivoient; ſur l'injuſtice de la cauſe qu'ils ſoutenoient, & ſur d'autres motifs de confiance. Il conclut enfin en leur demandant leurs avis, ainſi qu'il avoit accoutumé dans les occaſions importantes. Tous ſe réunirent à vouloir tenter la voye d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis ſi raiſonnables, qu'il ne pût les refuſer ſans ſe charger de toutes les ſuites d'une rupture. Les intérêts de la Religion & de la Nation devoient déterminer à ce parti, qui étoit auſſi le plus conforme aux deſirs de Cortez, dont la prévoyance & l'activité prenoient cependant d'autres précautions ; car il fit avertir ſes amis de Tlaſcala de tenir prêts juſqu'à ſix mille hommes de guerre, pour une action où il pourroit avoir beſoin de leur ſecours. Il en fit demander auſſi deux mille à la Province de *Chinantla :* Les Chinanteques, ennemis des Mexicains, avoient envoyé offrir

leurs ſervices aux Eſpagnols ; ainſi cette Nation brave & guerriere parut propre à Cortez pour fortifier ſes troupes ; & parce qu'on eſtimoit fort les lances de ces Peuples qui étoient de meilleur bois & plus longues que les autres, le Général donna ordre qu'on lui en envoyât promptement trois cens qu'il diſtribua à ſes ſoldats, après les avoir armées d'un cuivre de bonne trempe au défaut de fer : cette précaution lui parut néceſſaire contre la cavalerie de Narvaez.

XII. Ses meſures à tout événement ; il déſire la paix, & ſe prépare à la guerre. Par ſes politeſſes & ſes libéralités, il s'attache les priſonniers, qu'il met en liberté, & les renvoye à Narvaez.

Cortez ſe préparoit ainſi à la guerre, ſans perdre de vûe un accommodement auquel il commença de travailler au moment que Pierre de Solis arriva avec les priſonniers que Sandoval lui envoyoit. Le Général ſortit au-devant d'eux accompagné de pluſieurs Officiers ; il commanda d'abord qu'on rompît leurs liens, & les embraſſa tous avec beaucoup de bonté; il careſſa particulierement le Licentié Guevara, en lui diſant qu'il châtieroit Sandoval du peu de conſidération qu'il avoit eue pour ſa perſonne & pour ſa dignité.

Il le conduisit à son quartier; lui donna sa table; & lui témoigna d'un air libre & assuré qu'il s'estimoit heureux de voir Narvaez en ce Pays-là, & qu'il se promettoit toutes choses des liaisons qui avoient toujours été entr'eux. Cortez prit soin que les Espagnols parussent toujours gais & pleins de confiance en présence de cet Ecclésiastique: & il le rendit témoin des faveurs dont Montezuma l'honoroit. Quelques joyaux de grand prix, dont le Général accompagna ses caresses, adoucirent extrêmement l'impétueux Guevara: il tint à-peu-près la même conduite avec les compagnons du Licencié, sans leur marquer, en aucune manière, qu'il eût besoin de leurs bons offices pour humaniser Narvaez; & au bout de quatre jours il les renvoya tous, persuadés de ses raisons & engagés par ses bienfaits.

XIII. Le P. Olmedo est envoyé avec des présens, & les instructions de Cortez,

Après ces premières mesures, remettant au tems le fruit qu'elles pourroient produire, Cortez résolut d'envoyer à Narvaez quelque personne de confiance pour lui faire

des propositions, & convenir de ce qui seroit le plus avantageux à leurs intérêts communs, & au service du Roi. Il choisit pour cela le Pere Olmedo, dont la sagesse & l'éloquence étoient connues; & lui remit toutes ses dépêches adressées à Narvaez, au Juge de l'Audience Royale Luc Vasquez d'Aillon, & au Secrétaire André Duero; avec plusieurs joyaux, que le Pere devoit distribuer suivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le sujet de toutes ces lettres; & dans celle de Narvaez, après l'avoir fait ressouvenir de l'amitié & de la confiance réciproque qui avoit été entr'eux, Cortez l'informoit de l'état où sa conquête se trouvoit, du nombre des Provinces qu'il avoit déja soumises; ainsi que de l'esprit & de la valeur des peuples qui les habitoient; de la puissance & de la grandeur de Montezuma. Le dessein de Cortez n'étoit pas d'étaler ses exploits, ils étoient assez connus; mais de faire comprendre à Narvaez combien il leur importoit de s'unir & de joindre

pour proposer à Narvaez des voies d'accommodement.

leurs forces, pour achever une si haute entreprise. Il lui représentoit » ce qu'ils devoient craindre si les » Mexicains, peuples intelligens & » aguerris remarquoient de la divi- » sion entre les Espagnols, puisqu'ils » sçauroient bien profiter de cette » occasion, & détruire l'un & l'au- » tre parti, pour secouer le joug » des étrangers. La conclusion de » cette lettre étoit : que pour évi- » ter les disputes & les contesta- » tions, il étoit à propos que Nar- » vaez lui communiquât les ordres » qu'il portoit; puisque s'ils venoient » de la part du Roi, Cortez étoit » prêt à leur rendre une parfaite » obéissance, en remettant entre » ses mains le bâton de Général, & » les troupes qu'il commandoit : » mais que si ces ordres venoient » de Velasquez, ils devoient tous » deux faire réflexion sur ce qu'ils » hasardoient; puisqu'en une affaire » qui regardoit l'intérêt de leur » Prince, les prétentions d'un sujet » n'étoient pas d'un grand poids, » d'autant moins que son dessein » étoit de satisfaire Velasquez de

» toute la dépenſe qu'il avoit faite au » premier voyage ; & de partager » avec lui non-ſeulement les richeſ- » ſes, mais encore la gloire de cette » conquête ». A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut-être trop appuyé ſur le deſir d'un accommodement, il conclut par quelques traits de vivacité en diſant : » que » s'il avoit compté ſur la force de » ſes raiſons, ce n'étoit pas que cel- » le des mains lui manquât, & qu'il » ſçauroit les ſoutenir avec la même » vigueur qu'il les propoſoit.

XIV. Les priſonniers délivrés par Cortez, lui rendent de bons ſervices, & ſont maltraités par Narvaez.

Cependant le Licencié Guevara rendu à l'armée de Narvaez, chantoit les louanges de Cortez : il exageroit combien ce Général étoit aimé de Montezuma & eſtimé de ſes ſujets : & paſſant delà au point eſſentiel de ne faire paroître aucune diviſion entre les Eſpagnols, il alloit tout droit à quelques propoſitions de paix : mais il ne pût les expliquer, parce que Narvaez trancha bruſquement, en lui diſant qu'il retournât à Mexique, ſi les artifices de Cortez avoient uſurpé tant de créance ſur ſon eſprit ; & il le chaſ-

ſa de ſa préſence avec indignité. Ce n'étoit point le moyen de s'attacher ſon monde : Guevara & ſes compagnons en paſſant, avec leurs connoiſſances & leurs préſens, aux endroits où les ſoldats s'aſſembloient, ſervirent parfaitement Cortez en ce qui étoit le plus important, parce que les uns furent touchés de ſes raiſons ; les autres charmés de ſa libéralité; & preſque tous affectionnés à la paix : la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

XV.
Le P. Olmedo n'eſt pas mieux reçu : ſages repréſentations de ce Religieux.

Le Pere d'Olmedo n'eut pas lieu d'en juger plus favorablement : Narvaez le reçut avec plus de fierté que d'honnêteté; il lut la lettre de Cortez avec négligence; & n'écouta ſon envoyé qu'avec toutes les marques d'un homme plein de chagrin, faiſant connoître que la ſeule conſidération de l'Ambaſſadeur lui faiſoit ſouffrir l'Ambaſſade. Ce Religieux débuta » par le devoir de ſa » profeſſion qui l'obligeoit à s'en- » tremettre dans ces différends en » médiateur déſintéreſſé. Il s'effor- » ça de prouver la ſincérité des in-

» tentions de Cortez, comme en
» étant le fidèle témoin, obligé à
» rendre ce respect à la vérité. Il
» assura de la part de ce Général,
» qu'on en obtiendroit aisément tout
» ce qu'on lui proposeroit de rai-
» sonnable & d'utile au service du
» Roi. Il représenta ce qu'on hasar-
» doit en divisant ainsi les Espagnols
» ses sujets, l'avantage qui revien-
» droit au droit de Velasquez, s'il
» contribuoit par ses armes à la per-
» fection de cette conquête : ajou-
» tant que Narvaez qui pouvoit dis-
» poser de cette armée, devoit en
» régler l'emploi sur l'état présent
» des affaires, comme un article sup-
» posé avant toutes choses en son
» instruction, puisqu'on laissoit tou-
» jours à la prudence des Capitai-
» nes, le choix des moyens qui de-
» voient conduire à la fin qu'on se
» proposoit, & qu'ils étoient obli-
» gés d'agir suivant les conjonctu-
» res du tems & des accidens, pour
» ne pas ruiner, dans l'exécution des
» ordres qu'ils avoient reçus, le fruit
» que l'on en attendoit.

XVI. Précipitation, hauteur

Narvaez répondit avec précipi-

& désordre, tant dans le discours que dans la conduite de Narvaez; le P. Olmedo lui donne le tems pour réfléchir.

tation & quelque désordre : » qu'il » ne convenoit pas à la dignité de » Velasquez de traiter avec un sujet » rebelle, dont le châtiment étoit » le premier emploi de cette armée: » qu'il alloit déclarer traitres & per» fides tous ceux qui suivoient Cor» tez: qu'il avoit des forces suffi» santes pour ôter cette conquête » de ses mains, sans avoir besoin » de ses prétendus avertissemens, » *ni du conseil des gens engagés dans* » *le crime, qui employoient pour le* » *persuader, les raisons qu'ils avoient* » *de craindre le châtiment.* Le Pere » Barthelemi, sans sortir des termes » de la modération, lui repliqua: » qu'il devoit faire beaucoup d'at» tention sur le parti qu'il avoit à » prendre; parce qu'avant que d'ar» river à Mexique, il trouveroit des » Provinces entieres d'Indiens guer» riers, amis de Cortez, qui pren» droient les armes pour sa défense: » qu'il n'étoit pas aussi aisé que Nar» vaez le supposoit, de défaire ce » Général; puisque les Espagnols » étoient déterminés à mourir près de » lui, & qu'il avoit de son côté Mon-

» tezuma, Prince si puissant, qu'il » pouvoit mettre sur pied autant » d'armées qu'il y avoit de soldats » dans la sienne. Enfin qu'une ma» tiere de cette qualité n'étoit pas » l'objet d'une premiere réflexion; » qu'il l'examinât dans une secon» de, & qu'alors il reviendroit pren» dre sa réponse ».

XVII. Olmedo favorablement écouté des autres Officiers, & des soldats, est honteusement chassé par Narvaez.

Après ce petit discours assez propre à abaisser un peu la confiance que Narvaez avoit en ses forces, Olmedo prit congé de lui, & alla sans perdre tems, s'acquitter des autres devoirs de son instruction, chez le Licencié Vasquez, & le Secrétaire Duero: ceux-ci approuverent fort les propositions de Cortez, & promirent d'agir pour les faire agréer. Le Pere vit ensuite les Capitaines & les soldats de sa connoissance, distribuant avec choix les joyaux & les promesses dont il étoit chargé. Il voyoit déja quelque jour à former un parti en faveur de Cortez, ou pour la paix, si Narvaez informé de ces pratiques ne les eût rompues. Il fit venir en sa présence le Religieux qu'il chargea

d'injures, traitant de sédition le soin qu'il prenoit de semer entre ses soldats les éloges de Cortez. Il l'auroit fait arrêter si Duero ne l'en avoit empêché : Narvaez crut lui faire grace, en lui ordonnant de sortir à l'heure même de Zempoala.

XVIII. Nouvelles violences de ce Lieutenant ; divisions dans son armée : il fait publier la guerre à feu & à sang : on lui défend de sortir de Zempoala, sous peine de la vie.

Le Licencié, qui survint à propos, soutint qu'avant de renvoyer le Pere Olmedo, on devoit assembler tous les Officiers de l'armée, & délibérer mûrement sur la réponse qu'on faisoit à Cortez ; puisqu'il témoignoit tant d'inclination pour la paix, qu'il ne seroit point impossible de l'amener à quelque parti convenable à tout le monde. Quelques Capitaines applaudirent à la proposition : Narvaez, au contraire, la reçut avec tant de mépris, que pour répondre tout d'un coup au Licencié & au Religieux, il ordonna, en leur présence, qu'un trompette publiât la guerre à feu & à sang contre Cortez, en le déclarant traitre au Roi. Il promit une récompense à celui qui le prendroit ou qui le tueroit ; & donna sur le champ ses ordres pour hâter la marche

che de l'armée. Luc Vasquez usant alors de son autorité, commanda au crieur de se taire, & fit signifier à Narvaez de la part de l'Audience Royale, qu'il ne sortît point de Zempoala sous peine de la vie; & qu'il n'employât point les armes sans le consentement de toute l'armée. Il défendit aux Capitaines & aux soldats de lui obéir; & il poussa les protestations ou les réquisitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par sa colére, & perdant le respect qui étoit dû à la personne & au caractère de ce Ministre, le fit arrêter honteusement & traduire en l'Isle du Cuba sur un de ses navires.

XIX. La fierté & l'avarice de Narvaez le rendent méprisable à ses troupes & aux Indiens.

L'insolence de Narvaez établissoit le bon droit de Cortez: tandis qu'Olmedo, scandalisé de tout ce qu'il voyoit, s'en retournoit sans aucune réponse, les Capitaines & les soldats même de Narvaez, outrés de ses violences, se dégoutoient d'un tel Commandant; & les plus sages se crurent obligés de prendre sécrétement quelques mesures pour le service du Roi. On peut dire

que Narvaez se décrioit tous les jours & de toutes les façons, aux yeux de son armée, & à ceux des Indiens. Le gros Cacique de Zempoala l'avoit d'abord reçu avec l'affection qu'il avoit eue pour les Espagnols; mais quoique, faute de Truchement, il ne pût ni entendre ces nouveaux venus, ni en être entendu, il ne tarda pas à connoître par leurs actions, qu'il logeoit de fort mauvais hôtes. Il voyoit en Narvaez l'air mal concerté d'une fierté qui l'étonnoit; & il n'eut pas lieu d'en douter, lorsque ce Commandant lui ôta tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laissés en sa maison. Les soldats régloient leur licence sur l'exemple de leur Capitaine, pour maltraiter ceux qui les logeoient & les nourrissoient généreusement.

XX. Cupidité pleine de bassesse.

La cupidité de Narvaez ne parut pas avec moins d'indécence vis-à-vis les Officiers de Montezuma: cet Empereur, suivant sa coutume de régaler les étrangers qui abordoient sur les côtes de son Empire, envoya quelques présens à Narvaez, com-

me il avoit fait autrefois à Cortez : mais Narvaez, à la vûe des présens, marqua trop de joie ; & montra une cupidité si pleine de bassesse, que cela le déshonora dans l'esprit des Mexicains & de Montezuma même qui en fut instruit ; les soldats, qui, sans faire attention à leur propre avarice, blâment volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre toute estime pour Narvaez avec l'espérance des richesses qu'ils se proposoient : & leur intérêt se mêlant alors de juger des motifs de la division, ils trouvoient que Cortez avoit raison, parce qu'il étoit plus généreux.

On pouvoit dire aussi que toute sa conduite marquoit plus l'honnête homme & le chrétien : car au lieu que Narvaez ne sçavoit parler de Cortez sans lui donner à tout propos le nom infâme de traître ; Cortez n'y répondit jamais par aucune injure ; & quand il parloit de lui, il l'appelloit simplement Pamphile de Narvaez : ce qui étoit (dit Antoine de Solis) l'effet d'une rare constance, & la marque d'une ame

fort élevée au-dessus des passions.

XXI. La conduite de Cortez en contraste avec celle de son ennemi : sages réflexions du Général.

Dans la relation que le Pere Olmedo fit de sa commission, Cortez trouva la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé sur le caractère de Narvaez : il écouta sans émotion les injures ou les outrages dont son concurrent le chargeoit, & le mépris qu'il avoit fait de ses propositions. Il connut par l'emprisonnement d'un Ministre de l'Audience Royale, qu'un homme qui poussoit l'audace jusqu'à ce point, étoit bien éloigné des sentimens que le service du Roi doit inspirer : mais rien ne le consola tant que la bonne disposition que le Pere Olmedo avoit trouvée dans l'esprit des soldats de Narvaez, dont la meilleure partie souhaitoit la paix, & marquoit peu d'attachement au caprice du Commandant.

XXII. Résolution de Cortez & de ses Capitaines.

Il en conçut l'espérance, ou de l'amener à l'accommodement qu'il désiroit, ou de lui faire la guerre avec succès. Il communiqua cette pensée à ses Capitaines : & après avoir balancé les inconvéniens qui se présentoient de tous côtés, ils trouve-

rent que le plus sûr étoit de se mettre en campagne avec le plus grand nombre de troupes qu'il seroit possible d'assembler, & de s'assembler en corps d'armée vers Zempoala : mais toujours dans la résolution de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renouer de plus près un traité de paix d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à la main ; & de se trouver aussi en un poste à pouvoir recueillir les soldats de Narvaez qui voudroient quitter son parti.

XXIII. Applaudie par les soldats.

Cette délibération fut reçue de tous les soldats avec de grandes marques de joie : ils n'ignoroient point l'inégalité qui se trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis ; mais ils étoient si éloignés de craindre à la vûe du péril, que tous vouloient servir en cette expédition. Le Général fut obligé d'user de prieres & même d'autorité, quand il fallut nommer ceux qui devoient rester à Mexique.

XXIV. Montezuma offre une force armée pour le service de

Lorsque Cortez se présenta ensuite à l'Empereur pour lui communiquer sa résolution, il trouva ce Prin-

Cortez, qui la refuse avec autant de modestie que de prudence.

ce beaucoup plus instruit qu'il ne pensoit. Montezuma lui avoua qu'il avoit appris par divers avis, que le Capitaine de sa Nation qui étoit à Zempoala, avoit de mauvais desseins contre Cortez, & contre ceux qui suivoient ses ordres: qu'il n'étoit point surpris qu'ils fussent brouillés ensemble pour quelque querelle particuliere; mais de ce qu'étant l'un & l'autre sujets du même Prince, ils commandoient deux armées qui paroissoient ennemies. Le Général eut besoin de toute sa présence d'esprit pour satisfaire l'Empereur, & ne rien dire de trop. Il finit sa réponse plus politique que sincere, en disant qu'il avoit résolu d'aller incessamment à Zempoala avec une partie de ses troupes, afin de donner ordre de renvoyer au plutôt les Espagnols nouvellement arrivés, & leur déclarer qu'ils devoient maintenant respecter les peuples de l'Empire de Mexique, comme étant sous la protection de son Roi & du leur. Cortez intéressoit ainsi l'Empereur dans la résolution qu'il avoit prise: & ce Prince qui

ſçavoit les vexations dont les Zempoales ſe plaignoient avec juſtice, loua l'attention du Général pour le repos de ſes ſujets, approuvant fort qu'il prît ſoin d'éloigner de ſa Cour des ſoldats d'un procédé ſi violent. Il fit plus : car n'ignorant point que les forces de l'Ennemi étoient bien ſupérieures à celles de Cortez, Montezuma lui offrit d'aſſembler une armée pour ſoutenir la ſienne en cas de beſoin, & dont les Chefs recevroient ſes ordres, chargés de lui obéir & de reſpecter ſa perſonne comme celle de l'Empereur. Il redoubla ſouvent ſes inſtances ſur cet article, avec un empreſſement qui montroit bien ſon affection. Cortez répondit comme il devoit à la générosité du Souverain ; mais il ſe défendit toujours d'accepter ce ſecours : il ne doutoit point de la ſincérité de Montezuma, mais il n'avoit pas la même confiance aux Mexicains ; & il ſentoit trop quel eſt l'embarras d'un Général dans les actions de guerre, lorſqu'il a en même-tems la tête engagée & le flanc expoſé.

XXV.
Il laiſſe une partie de ſon monde, avec ſes inſtructions, à Mexique, & ſe prepare à partir avec l'autre partie de ſes forces.

Ayant nommé le Capitaine Pierre d'Alvarado pour reſter à Mexique avec quatre-vingt Eſpagnols, Cortez lui donna ſes inſtructions : il laiſſa à ſa garde le tréſor du Roi & celui des particuliers ; recommanda aux ſoldats d'obéir à leur Capitaine, de ſervir avec encore plus de reſpect Montezuma, & de ſe ménager beaucoup avec tous les Mexicains. Il dépêcha en même-tems un courier à Sandoval, avec ordre de venir le joindre ou de l'attendre avec ſes Eſpagnols, dans quelque poſte où la jonction pût ſe faire ſans difficulté. La forterefſe de Veracruz devoit être cependant à la garde des Indiens alliés. La ſûreté n'étoit pas entiere ; mais il n'étoit pas tems de ſéparer les forces : enfin après avoir fait la provifion des vivres néceſſaires, & aſſemblé les Indiens propres à porter le bagage, le Général marqua l'heure du départ au point du jour ; & fit dire la meſſe du Saint-Eſprit ; à laquelle il aſſiſta avec tous ſes Officiers & ſes ſoldats, recommandant à Dieu le bon ſuccès de cette entrepriſe.

Les dernieres paroles de Montezuma, lorſque Cortez alla prendre congé, furent toujours gracieuſes : il lui répéta encore que s'il avoit beſoin du ſecours de ſes armes, pour mieux faire comprendre ſes raiſons, qu'il différât d'en venir à une rupture ouverte, juſqu'à ce qu'on eût aſſemblé un corps de ſes ſujets qu'il tiendroit prêt à marcher, & en tel nombre qu'il plairoit à Cortez. Ce Prince lui donna ſa parole de ne point abandonner les Eſpagnols, qu'on lui laiſſoit avec Alvarado, & de ne point changer de logement durant ſon abſence. On ne peut nier que l'Empereur ne ſouhaitât toujours de renvoyer les étrangers, parce que le repos de ſon état le demandoit ainſi : mais il ne prit jamais la réſolution de rompre avec eux, ni de ceſſer de reſpecter la Sauve-Royale qu'il leur avoit accordée. Si ces attentions, qui ne ſont pas d'un Prince barbare, paroiſſent encore moins convenables au caractère de Montezuma, qu'on les mette au nombre des merveilles dont il plut

XXVI. Nouveaux témoignages de générosité & d'affection de Montezuma.

à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire.

XXVII. Marche de la petite armée, qui eſt reçue à Cholula & à Tlaſcala, avec les plus grandes démonſtrations de joie.

On commença la marche, ſuivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établiſſent la ſûreté d'une armée; & les Eſpagnols furent reçus dans cette Ville avec autant d'empreſſement, qu'ils y avoient inſpiré autrefois de crainte & de terreur. De-là ils paſſerent à Tlaſcala, où ils trouverent un magnifique cortége de Nobleſſe, & de Seigneurs qui vinrent à leur rencontre à demi-lieue de la Ville. Ces fidéles alliés célébrerent l'entrée des Eſpagnols par des démonſtrations de joie qui répondoient au nouveau mérite que Cortez leur paroiſſoit avoir acquis par la priſe de Montezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains; circonſtances qui redoublerent les applaudiſſemens & le bon traitement qu'on fit à l'armée. Sans ſéjourner à Tlaſcala, l'armée paſſa à grandes journées juſqu'à *Motalequita*, Bourgade d'Indiens alliés, éloignée de douze lieues de Zempoala: Sandoval y arriva preſqu'en même-tems avec ſa

troupe & ſeize ſoldats de plus qui étoient paſſés de l'armée de Narvaez à Vera-Cruz.

XXVIII. Négligence dans l'armée de Narvaez.

La diligence de Cortez marquoit ſa confiance; & cette confiance s'accrut encore par les nouvelles connoiſſances qu'il acquit, tant par le rapport des ſeize ſoldats de Narvaez, que par le récit que lui fit Sandoval. Avant que de partir de Vera-Cruz, ce Capitaine avoit trouvé le moyen d'introduire deux de ſes ſoldats à Zempoala : ces deux Eſpagnols imitoient parfaitement les manieres des Indiens; & leur tein ne démentoit point cette reſſemblance : s'étant ajuſtés à la maniere des Indiens, ils entrerent un matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits ſur la tête; mêlés avec les payſans qui vendoient cette ſorte de marchandiſe, ils la troquerent contre des grains de criſtal ou de verre, avec une ſimplicité & une avidité de villageois, ſi bien contrefaite, que perſonne ne prit garde à ce déguiſement : ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de ſe retirer de même. Pour s'é-

claircir d'avantage de la maniere dont on faisoit la garde dans cette armée, ils y retournerent un autre jour chargés d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allés au fourage : ils ne reconnurent pas seulement le peu de vigilance des Officiers & des soldats en ces quartiers ; mais ils en donnerent une bonne preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qui appartenoit au Capitaine Salvatierra, & que ces adroits espions avoient enlevé sans aucun empêchement.

XXIX.
Cortez fait de nouvelles tentatives pour éviter l'effusion du sang.

Ce n'étoit donc pas sans raison que Cortez fondoit une partie de ses espérances sur la négligence ou l'ignorance de ses ennemis en l'art de la guerre. Nous allons voir que ce fut, en effet, la principale cause de la défaite de Narvaez, qui méprisoit trop un ennemi plus sage, plus vigilant, & infiniment plus habile que lui. Les instances réitérées de Cortez, pour épargner le sang & conserver l'honneur de la Nation parmi les peuples infidèles, Narvaez les regardoit comme des marques de foiblesse ; & sans pen-

ſer aux riſques d'un combat, il ne parloit que de victoires. Les nouvelles tentatives de paix ne réuſſirent pas mieux que les précédentes. Une ſeconde députation du Pere Olmedo, ayant trouvé Narvaez toujours plus intraitable, Cortez pour mettre toute la juſtice de ſon côté, réſolut d'envoyer le Capitaine Jean Velaſquez, dans la créance que la médiation de cet Officier ſeroit mieux reçue, tant à cauſe de ſa qualité, que parce qu'il étoit parent du Gouverneur de Cuba. Le Général avoit eu depuis peu de bonnes preuves de la fidélité de cet Officier, qui en lui proteſtant qu'il vouloit mourir à ſon côté, lui avoit remis entre les mains une lettre que Narvaez venoit de lui écrire, pour l'inviter, par des grandes promeſſes, de prendre ſon parti. Cortez, de ſon côté, répondit noblement à cette généroſité, en confiant à la franchiſe de ce Capitaine une négociation auſſi délicate.

XXX. Narvaez s'échauffe & s'endurcit de plus en plus;

Lorſqu'on le vit arriver à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit ſe ranger ſous les étendars de

Fermeté d'un Officier de Cortez.

ſon parent, & Narvaez plus flatté que tout autre, alla au-devant de lui avec beaucoup de joie; mais quand il l'entendit expoſer ſa commiſſion & ſoutenir le bon droit de ſon Général, Narvaez l'interrompit auſſitôt, & ſe ſépara de lui aſſez incivilement. Un moment après, il commanda qu'on fît une revûe générale de ſon armée en préſence de Velaſquez, moins, ſans doute, pour lui faire honneur, qu'à deſſein de l'étonner par cette oſtentation de ſes forces. Il l'invita à dîner, & il y fit trouver tous les Capitaines les plus attachés à ſes intérêts, pour qu'ils l'aidaſſent à le perſuader. La converſation commença par des complimens, & bientôt après on en vint à quelques railleries contre Cortez. Velaſquez, pour ne pas ruiner ſa négociation, diſſimula d'abord; mais quand il vit que la raillerie devenoit offenſante & tournoit en invectives, ſa patience échappa tout d'un coup, & élevant ſa voix il dit; » qu'on tînt d'autres » diſcours, puiſqu'ils ne devoient » pas, devant un homme de ſa qua-

» lité, parler mal de ſon Général » qui étoit abſent, & que le pre- » mier d'entr'eux qui ne tiendroit » pas Cortez & tous ceux qui le » ſuivoient pour bons & fidèles ſu- » jets du Roi, n'avoit qu'à le lui » dire en particulier, & qu'il le déſ- » abuſeroit de cette opinion.

XXXI. Témérité d'un jeune homme.

Tous ces braves ſe turent, & Narvaez même parut embarraſſé ſur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine couſin de Diego Velaſquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole & dit à cet Officier, que celui qui ſoutenoit avec tant d'ardeur la cauſe d'un traitre, ne tenoit rien du ſang de Velaſquez, ou ne méritoit pas d'en être ſorti. A quoi Jean Velaſquez répondit par un démenti, & tira l'épée avec une réſolution ſi déterminée de châtier ce jeune homme, qu'on eut bien de la peine à le retenir. On le pria enfin de retourner au camp de Cortez, afin d'éviter les accidens que ſa préſence pourroit produire. Il le fit ſur le champ, en amenant le Pere Olmedo, & menaçant d'une prompte vengeance.

XXXII. Méconten-tement général dans l'armée de Narvaez, qui est obligé de faire des excuses à Cortez.

Cette conduite de Narvaez déplut beaucoup à plusieurs de ses Officiers, qui prétendoient qu'un homme du mérite & de la qualité de Velasquez, devoit être traité avec plus d'attention ; qu'il falloit supposer qu'une personne de bon esprit & d'une probité connue, ne viendroit pas leur porter des propositions extravagantes ; que les formalités de la guerre n'alloient pas jusqu'à ôter la liberté de se faire écouter, & que ce n'étoit pas une bonne politique, ni une bonne voie de se rendre redoutable à son ennemi, que de lui faire connoître qu'on craint ses raisons. Les soldats ne parloient pas autrement que ces Officiers, & le mécontentement parut si général, que pour appaiser ces bruits, Narvaez fut obligé d'envoyer un Député pour faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé, & sçavoir de Cortez même ce que Velasquez devoit proposer. André Duero, créature de Diego Velasquez & ami de Cortez, fut choisi pour cette commission. Cependant Cortez, après le retour de ses Dé-

putés (Barthelemi d'Olmedo, & Jean Velaſquez) ayant reconnu qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix, & jugeant qu'il étoit tems de commencer la guerre, fit marcher ſon armée pour s'approcher de l'ennemi & s'emparer de quelques poſtes avantageux, où il pût attendre les Chinanteques, & agir ſelon les occaſions.

XXXIII. On convient d'une conférence entre les deux Généraux.

Duero trouva l'armée déja en marche, & fut reçu de tout le monde avec des témoignages ſincères d'eſtime & d'amitié : Cortez le retint juſqu'au jour ſuivant, & eut pluſieurs conférences avec lui : la franchiſe étoit égale de part & d'autre, parce que tous les deux cherchoient de bonne foi quelque voie pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté ſeule s'oppoſoit à un accommodement. Cortez en vint juſqu'à offrir de lui céder la conquête du Mexique, & de marcher avec ſes gens à d'autres entrepriſes; & Duero le voyant agir ſi noblement avec un ennemi déclaré, lui propoſa une entrevue avec Narvaez ; on ſe flat-

toit qu'une conférence entre les deux Commandans pourroit lever les difficultés. Dès le retour de Duero à Zempoala l'entrevue fut reglée, désignant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conférence : chacun des deux Commandans donna sa parole par écrit de se rendre sur le lieu, accompagné seulement de dix Officiers, pour être témoins de ce qui seroit dit & arrêté.

XXXIV. Cortez est averti de la trahison que Narvaez lui préparoit ; il remet à son épée la derniere décision des affaires.

Le procédé de Cortez étoit trop noble ou trop sincère vis-à-vis d'un homme qui ne mettoit point de différence entre les surprises que la guerre autorise, & la trahison qui deshonore. Dans le tems que le premier se disposoit à se rendre au lieu marqué pour la conférence, André Duero le fit avertir qu'on lui préparoit une embuscade, à dessein de le prendre ou de le tuer. Cet avis, qui venoit de si bonne main, fut encore confirmé par d'autres personnes qui ne pouvoient être suspectes. Ainsi dans la chaleur de son ressentiment, Cortez écrivit à Narvaez, pour lui apprendre que sa trahison étoit découverte, le traité

par conſéquent rompu, & qu'il remettoit à ſon épée à tirer ſatisfaction de la perfidie.

XXXV.
Il s'avanc vers l'ennemi, avec peu de forces, & beaucoup de réſolution.

Perſuadé qu'un homme qui vouloit gagner une victoire aux dépens de ſa réputation, n'étoit pas trop aſſuré de ſes troupes, ni de ſa perſonne, Cortez hâta la marche de ſon armée, plein de cette confiance qui ſoutient la réſolution d'un Général, & qui ſemble prévenir les heureux ſuccès par l'eſpérance : il ſe campa à une lieue de Zempoala dans un poſte fortifié, ayant en tête un ruiſſeau appellé *la riviere des Canots*, & à dos la Ville de Vera-Cruz. Tandis qu'il donnoit les premieres heures au repos des ſoldats, il faiſoit avancer ſes ſentinelles bien au-delà du ruiſſeau, ſe réſervant de délibérer avec ſes Capitaines de ce qu'il falloit faire, ſuivant les avis qu'il attendoit de l'armée ennemie.

XXXVI.
Narvaez fait publier de nouveau la guerre, met à prix la tête de Cortez & de quelques autres Offi-

Narvaez ſe concertoit moins : auſſitôt qu'il eut appris le nouveau poſte de l'ennemi, il voulut ſe mettre en campagne, avec une précipitation qui tenoit du déſordre : il fit publier de nouveau la guerre, &

ciers ; s'avance en désordre & s'enfuit.

mit à prix la tête de Cortez, de Sandoval & de Jean Velasquez. Il commandoit plusieurs choses en même tems ; ses ordres étoient toujours mêlés de menaces, & il paroissoit de la crainte dans le mépris même qu'il témoignoit de son ennemi. Enfin son armée se mit en bataille sans prendre ses ordres ; & après avoir marché environ un quart de lieue, Narvaez s'arrêta, & demeura tout le reste du jour dans le même lieu, s'imaginant que Cortez viendroit à lui. Cependant le soleil se coucha dans un nuage, qui avança la nuit, & il tomba bientôt après une si grande abondance d'eau, que les soldats de Narvaez maudirent la sortie, & crierent qu'on les ramenât au quartier : les Capitaines ne furent pas plus patiens, ni le Commandant moins sensible à l'incommodité : toute cette armée se retira ainsi en désordre, & comme en fuyant. Narvaez logea toutes ses troupes dans le principal temple de la Ville, qui consistoit en trois donjons peu éloignés l'un de l'autre, en une situation avantageuse, &

d'une grande étendue : on y montoit par un escalier fort glissant & difficile, qui donnoit encore plus de sûreté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le haut de l'escalier qui servoit de vestibule. Narvaez se logea avec quelques Officiers & une centaine de soldats dans le donjon du milieu, plaça le reste de son armée dans les deux autres, envoya quelques cavaliers battre la campagne, & détacha deux sentinelles sur les avenues ; après quoi il crut pouvoir donner au repos le reste de la nuit.

XXXVII. L'orage qui avoit mis Narvaez en fuite, ranime le courage de Cortez ; il met à profit tous les momens, & toutes les circonstances ; son discours à ses braves.

Mais l'orage & les ténébres qui avoient mis en fuite Narvaez & toutes ses troupes, parurent à Cortez le tems le plus favorable pour les attaquer avec avantage. Son courage étoit à toute epreuve, & il commandoit à des soldats accoutumés aux plus grandes fatigues : instruit donc de la retraite des ennemis & de leur désordre, il saisit avec joie l'occasion qui sembloit l'inviter : fit mettre son armée en marche ; elle passa le ruisseau ou le torrent, & ayant formé d'abord après ses ba-

taillons, il leur parla ainsi : » cette » nuit, mes amis, le ciel nous met » entre les mains l'occasion la plus » favorable que nos desirs même se » puissent figurer. Vous allez maintenant avoir des preuves de la » confiance que j'ai en votre valeur, » & je vais déclarer jusqu'à quel » point elle éleve mes pensées & mes » desseins. Il n'y a qu'un moment » que nous attendions nos ennemis » & que nous espérions les vaincre » à la faveur de ce ruisseau qui nous » couvroit; & maintenant nous les » tenons endormis & séparés sur la » foi du mépris qu'ils font de nous » & qui nous procure ces avantages. Narvaez ignore l'exactitude » que la guerre demande : ses soldats tout neufs n'ont jamais vû » que cette occasion, où la nuit ne » leur sera pas favorable pour se » rallier sans désordre : plusieurs encore sont mal satisfaits de leur » Commandant : quelques-uns sont » affectionnés à notre parti; & il » s'en trouve un assez bon nombre » qui ont en horreur cette guerre, » comme étant entreprise contre

» nous de gayeté de cœur & ſans
» raiſon : & vous ſçavez que les
» bras deviennent péſans & engour-
» dis, lorſqu'ils agiſſent contre le
» mouvement de la volonté. Nous
» devons traiter les uns & les au-
» tres comme des ennemis, juſqu'à
» ce qu'ils ſe déclarent, puiſque c'eſt
» la victoire qui doit décider qui
» d'eux ou de nous doit porter le
» nom de traîtres. Il eſt vrai que
» la raiſon eſt pour nous ; mais à la
» guerre la raiſon eſt toujours con-
» tre les négligens, & ſe range
» ordinairement du côté du vain-
» queur. Nos ennemis viennent
» uſurper tout ce que vous avez
» acquis, & ils n'aſpirent à rien
» moins qu'à ſe rendre maîtres de
» votre liberté, de vos biens & de
» vos eſpérances. Il s'attribuent vos
» victoires, les pays que vous avez
» conquis aux dépens de votre ſang,
» & toute la gloire de vos exploits.
» Ce qu'il y a de plus cruel, eſt
» qu'en s'efforçant de mettre le pied
» ſur nos têtes, ils cherchent encore
» à ruiner le ſervice du Roi, & les
» progrès de notre religion qui ſe

» perdront avec nous; & quoique » ce crime ſoit ſur leur compte, » on doutera quels ſeront les cou- » pables. Le ſeul moyen de préve- » nir ces maux, eſt de combattre » en ce moment avec la valeur que » vous avez toujours témoignée : » c'eſt ce que vous ſçaurez mieux » faire que je ne puis le dire. Aux » armes, mes amis, la victoire s'eſt » toujours déclarée pour vous. Ani- » mez votre cœur par la vûe du ſer- » vice que vous devez à Dieu & au » Roi. Ayez l'honneur devant les » yeux, & ſongez que vous com- » battez pour une juſte cauſe. Je » vous accompagnerai dans les plus » grands dangers, & je cherche » moins à vous animer par mes diſ- » cours, qu'à vous perſuader par » mon exemple.

XXXVIII. Diſpoſitions pour l'attaque.

Ce diſcours du Général inſpira une telle ardeur à ſes ſoldats, qu'ils le preſſerent de marcher ſans aucun retardement. Ils admiroient tous ſa prudence & ſa réſolution, & fermoient les yeux au péril. L'armée étoit formée en trois petits bataillons qui devoient marcher à l'aſ-ſaut

ſaut l'un après l'autre ; & chacun n'étoit que de 60 hommes : Sandoval qui commandoit le premier, avoit avec lui les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alfonſe d'Avila, Jean Velaſquez de Leon, Jean Nuziez de Mercado, & Bernard Dias del Caſtillo. Le Meſtre de Camp Chriſtophe d'Olid eut la conduite du ſecond, aſſiſté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramillo & Bernardin Velaſquez de Tapia. Le Général commandoit le troiſieme bataillon, & avoit auprès de ſa perſonne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alfonſe de Grado, Chriſtophe & Martin de Gamboa, Diego Pizarre, & Dominique d'Alburquerque. Tous ces braves méritent d'être nommés dans une occaſion qui ſignala leur valeur & leur intrépidité.

XXXIX. Actes de Religion.

L'ordre étoit que Sandoval avec ſa troupe feroit le premier effort pour gagner l'eſcalier du Temple, & ôter aux ennemis l'uſage de leur artillerie ; après quoi il devoit partager ſes ſoldats pour empêcher des deux côtés la communication des

autres donjons. Olid eut charge de courir le plus vîte qu'il pourroit attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit, & Cortez devoit le ſuivre afin d'animer les ſoldats & de porter du ſecours où il ſeroit néceſſaire. Toutes choſes étant ainſi diſpoſées, le Pere Olmedo fit une exhortation chrétienne aux troupes, leur repréſentant que puiſqu'elles alloient combattre pour la cauſe de Dieu, elles devoient ſe mettre en diſpoſition d'attirer ſon divin ſecours. On trouvoit ſur ce chemin une croix que les mêmes Eſpagnols avoient plantée l'année précédente: & lorſqu'ils y furent arrivés, tous les Officiers & les ſoldats ſe proſternant à genoux, le Pere leur dicta un acte de contrition, leur fit réciter la confeſſion générale, & leur donna ſa bénédiction & l'abſolution: ce qui les remplit tous d'une nouvelle confiance & d'une plus vive ardeur.

XL. Derniere marche; nouvelles précautions.

Cortez ayant rangé enſuite ſes trois bataillons, marqua aux piquiers & aux arquebuſiers les poſtes qu'ils devoient tenir: & recom-

mandant le ſilence à tout le monde, il donna pour le mot *le Saint-Eſprit*, dont on célébroit la fête le jour même de cette action. On marcha en ordre & au petit pas, afin que les ſoldats allaſſent au combat ſans être fatigués de la marche, & pour laiſſer aux ennemis le tems de s'abandonner au ſommeil. On vouloit profiter de leur négligence pour les battre avec moins de riſque. Cette eſpéce de ſurpriſe, que les anciens ont appellée malice des grands Capitaines, n'ayant rien de contraire à la bonne foi, eſt au nombre des ſtratagêmes permis à la guerre, où on diſpute encore de la préférence entre l'adreſſe de l'eſprit & la force du courage.

XLI.
On arrête une ſentinelle, l'autre va donner l'allarme, & Narvaez ne ſçait point en profiter.

L'armée n'avoit pas fait encore demi-lieue, lorſque les coureurs revinrent avec une ſentinelle de Narvaez, qu'ils avoient enlevée, & rapporterent que l'autre ſentinelle moins avancée, leur avoit échappé. Cet accident fit évanouir l'eſpérance de ſurprendre les ennemis, & on ne laiſſa pas d'avancer en diligence, afin d'arriver ou avant ce ſol-

dat, ou au moins en même tems que lui, ſuppoſant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de trouver les ennemis endormis, on les attaqueroit toujours mal éveillés, & dans le premier trouble d'une telle ſurpriſe. Cependant la ſentinelle, que la peur avoit rendue plus légère, étoit arrivée au quartier avant les troupes de Cortez, & avoit donné l'allarme en criant que l'ennemi approchoit. Les plus éveillés coururent aux armes & menerent le ſoldat à Narvaez, qui, après quelques queſtions, mépriſa l'avis & celui qui le donnoit, parce qu'il tenoit pour impoſſible que Cortez vînt l'attaquer avec ſi peu de monde, durant une nuit ſi obſcure & un tems ſi rude.

XLII. Tandis que Cortez entre ſans réſiſtance dans Zempoala, Narvaez dans ſon lit diſpute avec la ſentinelle.

Il étoit près de minuit lorſque Cortez entra dans Zempoala : il n'avoit pas été rencontré par les cavaliers de Narvaez, qui pouvoient s'être ou égarés durant l'obſcurité, ou mis à couvert de la pluye. Il pénétra donc dans la Ville, & juſqu'à la vue du temple, ſans rencontrer ni une ſentinelle, ni un corps-de-

garde qui l'arrêtât. La dispute de Narvaez duroit encore avec le soldat qui assuroit avoir reconnu non-seulement les coureurs, mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Tandis que ce Général novice perdoit ainsi en frivoles raisonnemens, un tems qu'il auroit dû mieux employer, ses soldats éveillés, & déja fort inquiets, se croisoient au haut des degrés du temple, les uns peu résolus, & les autres les armes à la main, attendant les ordres, que personne ne leur donnoit.

XLIII. Signal du combat : vives attaques : confusion & désordre des ennemis.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert; & comme il se trouvoit dans le second cas qu'on avoit prévu, il se résolut à attaquer les ennemis, avant qu'ils pussent se mettre en ordre. Il donna donc le signal du combat, & fit retentir les tambours & tous les autres bruits de guerre, pour augmenter la surprise & la confusion des troupes ennemies. Dans le même tems Sandoval commença à monter les degrés; quelques canoniers qui étoient de garde, mettant le feu à deux ou

trois pieces, avertirent pour la seconde fois de courir aux armes. Déja quelques soldats les plus près des degrés, étoient accourus pour les défendre : le combat se réduisit bientôt aux coups de piques & d'épées ; & Sandoval avoit assez de peine à le soutenir, dans un poste désavantageux, contre des forces supérieures. Olid vint à propos à son secours ; & Cortez ayant laissé son corps de réserve en bataille, se jetta dans la mêlée l'épée à la main, & animant les siens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant, ensorte que les ennemis ne pouvant résister à cet effort, quitterent bientôt le dernier degré, & un moment après ils se retirerent en désordre, abandonnant en même tems le vestibule & l'artillerie. Ceux-là fuyoient à leurs logemens, & ceux-ci couroient défendre l'entrée du principal donjon, où on combattit durant quelque tems avec une valeur égale des deux côtés.

XLIV. Narvaez se montre quand il a déja per-

Narvaez parut alors, & fit tout ce qu'il put pour animer ses gens, ou pour les mettre en ordre ; après

quoi il courut au plus fort du combat avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Sarfan, qui accompagnoit Sandoval. Ce soldat lui donna dans le visage un si grand coup de pique, qu'il lui creva un œil, & le jetta par terre sans sentiment, après avoir dit seulement, *je suis mort.* Le bruit en courut aussitôt entre ses soldats, & l'effroi y mit le désordre : les uns abandonnerent honteusement leur Commandant ; les autres tout éperdus cesserent de combattre ; & ceux qui faisoient quelque effort pour le secourir, en s'embarrassant les uns les autres, augmentoient la confusion. Les vainqueurs en les obligeant de reculer, se saisirent de Narvaez, qu'ils descendirent ou traînerent jusqu'au bas de l'escalier. Sandoval, par ordre de Cortez, s'assura de sa personne, en le faisant passer au milieu du dernier bataillon.

du une partie de son monde; il est blessé & fait prisonnier.

Dans ce moment les troupes de Narvaez se jetterent toutes dans les donjons, si épouvantées, qu'elles n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les em-

XLV. Le trouble de son armée est encore augmenté à la vue des vers luisans.

barraſſant. Une petite circonſtance produite par le haſard, faiſant illuſion à leur ſens, augmenta encore leur frayeur ; des fenêtres de leurs donjons les ſoldats de Narvaez découvroient à diverſes diſtances, & en pluſieurs endroits des lumières, qui, en perçant l'obſcurité, ſembloient à leurs yeux des meches allumées de pluſieurs troupes de ſoldats ; mais ce qu'ils prenoient pour une puiſſante armée ennemie, qui leur paroiſſoit occuper une grande partie de la campagne, n'étoient que des vers luiſans, beaucoup plus gros & plus brillans que ceux de notre hémiſphère. Cette viſion ne laiſſa pas de faire une forte impreſſion ſur les ſimples ſoldats, & cauſoit quelque inquiétude dans l'eſprit des plus hardis.

XLVI. Cortez fait publier une déclaration, qui rend ſa victoire complette.

De l'autre côté les aggreſſeurs crioient hautement *victoire*, les uns pour Cortez, les autres pour le Roi, & les plus ſages au nom du Saint-Eſprit. Le Général qui avoit l'œil à tout, interrompit ces acclamations, & faiſant tourner toute l'artillerie contre les donjons, il fit publier en

maniere de ban, un pardon général à tous ceux qui se rendroient, offrant un parti raisonnable & communication d'intérêts à ceux qui s'enrôleroient sous ses étendarts, liberté & bon passage à quiconque voudroit s'en retourner à Cuba, & à tous vie & bagages sauves.

XLVII. Les Officiers & les soldats viennent se ranger sous ses étendarts.

Rien de mieux imaginé, ni fait plus à propos que cette déclaration; car à peine eut-on publié tous ces articles, aux trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirés, que bientôt après la victoire se trouva complette; les soldats & les Officiers mêmes vinrent en troupes se rendre au vainqueur. Ils donnerent les armes en arrivant; & Cortez, sans manquer aux devoirs de la civilité, les reçut avec joie. Il fit désarmer ceux-mêmes qu'il sçavoit être pour lui, afin qu'on ne les reconnût pas. Leur nombre s'augmenta si fort en peu de tems, qu'il fallut les séparer, & s'en assurer par une bonne garde, jusqu'à ce que le jour donnât lieu de se reconnoître.

XLVIII. Aveu humiliant de Narvaez : réplique de Cortez.

Cependant Sandoval faisoit panser Narvaez sans le décharger de ses fers ; & Cortez s'étant présenté en même tems, Narvaez se tourna vers lui & lui dit : » Vous devez, Seigneur Capitaine, estimer beaucoup l'aventure qui me rend votre » prisonnier. Mon ami, lui répondit Cortez, il faut louer Dieu de » tout ; mais je puis vous assurer » sans vanité, que je compte cette » victoire, & votre prise, entre » les moindres exploits qui se soient » faits dans ce pays-ci ». L'humiliation de Narvaez forçoit son caractère : Cortez suivoit le sien ; l'un & l'autre parloient selon l'état où ils se trouvoient.

XLIX. Le combat finit par la prise de deux Officiers, qui se défendoient encore.

On vint alors avertir le Général qu'un des donjons se défendoit encore avec opiniâtreté ; c'étoit celui où les Capitaines Salvatiera, & le jeune Diego Velasquez s'étoient retranchés, & où ils retenoient par leur autorité, ou par leurs persuasions, les soldats qui se trouvoient avec eux. Cortez remonta les degrés du temple, fit sommer les ennemis de se rendre, & sur leur refus,

il ordonna qu'on battît ce donjon de deux pieces d'artillerie : il avertit néanmoins les canoniers de ne battre que le haut du donjon, à dessein d'épouvanter plutôt que de faire du mal. Cet ordre fut exécuté, & il n'en fallut pas davantage pour finir la guerre : plusieurs soldats qui vinrent demander quartier, laisserent l'entrée du donjon libre, & les deux Capitaines (ennemis déclarés de Cortez) furent saisis.

L. La victoire, remportée dans peu d'heures, ne coûta la vie qu'à deux soldats de Cortez.

On conduisit Salvatierra & Narvaez avec une bonne escorte à Vera-Cruz, & le jeune Velasquez demeura prisonnier de son parent, qu'il avoit maltraité peu de semaines auparavant, & qui ne laissa pas de le faire panser avec soin, & de le bien régaler. Tout cela fut exécuté avant le jour, & cette nuit, où Cortez n'eut que deux soldats tués, & peu de blessés, fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un instant, qui ne marquât la justesse des mesures de Cortez, ainsi que les bevues de Narvaez.

LI. Quelques alliés viennent

Au point du jour on vit arriver les deux mille Chinanteques que Cortez

au ſecours de Cortez après le combat.

avoit demandés, & quoiqu'ils fuſſent venus après le combat & la victoire, ce Général les reçut fort gracieuſement, parce qu'il étoit bien aiſe qu'on vît qu'il ne manquoit pas d'amis dans le beſoin. Les pauvres ſoldats vaincus regardoient avec confuſion l'état où ils ſe trouvoient alors, & leur honte fut encore plus grande, lorſque le jour leur fit connoître la foibleſſe de ceux qui les avoient vaincus. En maudiſſant la confiance de Narvaez, & accuſant leur propre négligence, ils ne pouvoient aſſez admirer la vigilance, la valeur & la hardieſſe de Cortez. Pluſieurs ſe déclarerent pour lui par des acclamations : on leur permit de ſe préſenter devant le nouveau Général, qui les retint dans ſes bras, lorſqu'ils vouloient ſe jetter à ſes pieds, ſur quoi chacun s'empreſſa de donner ſon nom pour combattre déſormais ſous ſes étendarts. Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt qu'entre tous ces Eſpagnols il ne s'en trouva pas un ſeul qui voulût s'en retourner à Cuba.

LII. Il fait rendre

Le plaiſir de Cortez fut d'autant

plus sensible, que dans cette expédition, il avoit bien moins en vûe de vaincre une armée ennemie que de l'acquérir à soi : pour reconnoître donc la bonne volonté de ses nouveaux soldats par une marque de générosité & de confiance, il ordonna sur le champ qu'on leur rendît les armes ; faveur qui excita la plus vive reconnoissance, & les nouvelles acclamations de toutes les troupes. La cavalerie de Narvaez tenoit encore la campagne, & Cortez leur ayant envoyé deux Officiers pour leur offrir les mêmes avantages qu'on avoit accordés à leurs compagnons, ces cavaliers vinrent aussitôt lui offrir leur service, leurs chevaux & leurs armes. On ne s'occupa qu'à panser les blessés & à loger l'armée, ce que le Cacique & le peuple de Zempoala firent d'office en célébrant la victoire de leurs anciens amis avec une espéce de plaisir mêlé de quelque intérêt, puisqu'ils se tiroient de l'esclavage où ces nouveaux venus les tenoient. Avec la même diligence, Cortez s'assura de la flotte, & ayant

les armes aux vaincus ; la cavalerie de Narvaez se donne à Cortez, & toute la flotte suit le même exemple.

fait mettre à terre & conduire à Vera-cruz les voiles, la mâture, avec tous les gouvernails, il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez, & il envoya des siens, autant qu'il étoit nécessaire, pour garder les corps des vaisseaux dégradés.

LIII. Le Général chrétien reconnoît la main de Dieu dans ces heureux succès.

Ce qui devoit naturellement le ruiner & renverser tous ses projets, n'étoit pas seulement devenu inutile contre lui, mais avoit encore servi à le rendre & plus fort & plus respectable. Plus riche par l'acquisition d'une flotte de dix-huit navires, de près de huit cens fantassins & de quatre-vingt cavaliers, ce Général se trouvoit plus en état, qu'il n'avoit jamais été, de poursuivre sa grande conquête avec une nouvelle espérance de succès. Ce ne fut donc ni à sa conduite, ni à son épée, mais à la divine Providence qu'il se crut redevable de cette faveur.

LIV. Nouveaux projets.

Pressé de retourner à Mexique, & n'osant pas mener avec lui tant de troupes, dans la crainte d'allarmer la confiance de Montezuma, & d'émouvoir les esprits inquiets de

ſes courtiſans, le Général réſolut de partager ſon armée & d'en employer une partie à d'autres conquêtes. Il choiſit donc Jean Velaſquez de Leon, pour aller avec deux cens Eſpagnols ſoumettre la Province de *Panuco*; & Ordaz, avec un pareil nombre, devoit peupler celle de *Guazacoalco*, où il falloit établir quelque Colonie. Cortez ſe réſervoit environ ſix cens Eſpagnols, nombre qui lui ſuffiſoit pour faire ſon entrée dans Mexique avec quelqu'apparence de modération & une ſuite de vainqueur. Il étoit ſorti de la Ville Royale avec environ deux cens hommes, & après le combat, il revenoit avec ſix cens, une nouvelle artillerie & un ſurcroît de réputation. Tout cela étoit flatteur.

LV. La nouvelle d'un accident imprévu fait prendre d'autres meſures.

Mais un nouvel accident obligea ce Général de prendre d'autres meſures. Une lettre de Pierre d'Alvarado lui apprit que les Mexicains avoient pris les armes; & que malgré Montezuma qui demeuroit toujours dans ſon logement, les mécontens avoient déja livré pluſieurs

aſſauts au quartier des Eſpagnols ; avec des forces ſi redoutables par le nombre, que lui-même & tous ſes ſoldats étoient perdus ſans reſſource, s'ils n'étoient promptement ſecourus. Le ſoldat Eſpagnol, porteur de cette lettre, étoit accompagné d'un Ambaſſadeur de Montezuma, dont la commiſſion portoit qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement, & que malgré la dangereuſe atteinte que les mutins donnoient à ſon autorité, il n'abandonneroit point Alvarado ni les Eſpagnols ; mais qu'il falloit que Cortez ſe preſſât de revenir à Meixque pour apporter du reméde à ces maux.

LVI.
Cortez marche vers la capitale avec ſes nouvelles forces.

Sur ces nouvelles il n'y eut qu'un avis dans l'armée : tous les Officiers & les ſoldats s'empreſſerent à témoigner qu'on devoit regarder le voyage à Mexique, comme un engagement d'une néceſſité indiſpenſable. Il ne fut plus queſtion de partager les forces : on ſe trouvoit au contraire dans le cas de les réunir en entier dans la Ville Capitale, dont la réduction devoit être le fon-

dement de toutes les autres conquêtes. Si Cortez n'avoit pas inſpiré la réſolution, il l'approuva du moins, & ſe mit en devoir de la ſuivre. En conſéquence, il nomma pour Gouverneur de Vera-Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel, dont l'intelligence & la valeur l'aſſuroient de la perſonne des priſonniers, & d'une bonne correſpondance avec les Indiens alliés. Il fit une revue générale de ſon armée & laiſſant dans la place la garniſon qu'il jugea néceſſaire, & quelques ſoldats pour la ſûreté des vaiſſeaux, il trouva encore mille fantaſſins ſous les armes & cent cavaliers. Répondant enſuite à Montezuma par ſon Ambaſſadeur & à Alvarado par écrit, il les informa l'un & l'autre de ſa victoire, de ſon retour & de l'augmentation de ſon armée : ſon intention étoit d'encourager Alvarado par l'eſpérance d'un grand ſecours, & de n'allarmer point l'Empereur en le voyant revenir avec des forces ſi conſidérables, puiſque le ſoulevement de ſes ſujets l'obligeoit à ne les pas ſéparer.

LVII.
La ville de Tlaſcala lui fait une magnifique réception.

S'il leur donna d'abord différentes routes pour ne pas incommoder les peuples, il leur marqua le rendez-vous général en un lieu connu proche de Tlaſcala, où il vouloit entrer avec toutes ſes troupes réunies : il y entra en effet le 17 Juin avec toute ſon armée en bon ordre : l'entrée fut pompeuſe & célébrée par des grandes réjouiſſances. Magiſcatzin reçut le Général en ſon logis ; & tous les Eſpagnols furent traités par leurs hôtes avec autant de reſpect que d'affection.

LVIII.
On lui offre toutes les forces de la République : il n'en accepte que 2000 hommes : raiſons de la politique des Tlaſcalteques, & de celle de Cortez ;

Le Sénat animé du même eſprit que la Nation, réſolut de faire un grand effort, & d'aſſembler toutes les milices pour les faire marcher ſous les étendars de Cortez : c'eſt-à-dire, qu'ils vouloient attacher les intérêts des Tlaſcalteques à la cauſe de leur ami ; & ſe ſervir de ſes forces pour détruire, une bonne fois, cette Nation dominante pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le Général comprit aiſément leur intention, & après leur avoir marqué ſa reconnoiſſance, il rabattit la fierté qui les pouſſoit à faire ce grand ap-

pareil, en oppoſant aux inſtances du Sénat quelques raiſons apparentes, qui en effet n'étoient que des prétextes contre d'autres prétextes. Il accepta néanmoins deux mille hommes choiſis, avec leurs Capitaines ou Commandans qui ſuivirent ſon armée, & qui rendirent de grands ſervices dans toutes les occaſions. Cortez agréa ce ſecours parce qu'il rendoit ſon entrepriſe plus ſûre, en lui conſervant la confiance des Tlaſcalteques qui avoient déja acquis aſſez de réputation contre les Mexicains : & il ne voulut pas recevoir alors un plus grand nombre de ces troupes, crainte d'effaroucher Montezuma, ou de pouſſer d'abord les révoltés dans le dernier déſeſpoir. Il ſouhaitoit au contraire de faire une entrée pacifique dans la Ville Capitale, & d'eſſayer enſuite de ramener le peuple par la voye de la douceur.

LIX. Et de celle des Mexicains, qui laiſſententier ſans réſiſtance dans leur Capitale, les

Les Nobles de Mexique qui avoient pris les armes, étoient bien éloignés de vouloir écouter des paroles de pacification : toute leur envie étoit de détruire abſolument des

Espagnols & leurs alliés.

étrangers qui les incommodoient beaucoup & qui les faisoient craindre davantage. C'est dans cette vûe qu'ils avoient attaqué avec fureur la petite partie des Espagnols qui étoient restés à Mexique, tandis que l'autre partie aux mains avec une nouvelle armée, pouvoit ou succomber sous des forces supérieures, ou s'entredétruire mutuellement. Pour la même raison, les Mexicains ne disputerent pas le passage du Lac à Cortez : quoiqu'il revînt avec de nouvelles forces ; on fut bien aise de le voir se renfermer avec tout son monde dans une Ville où on comptoit pouvoir prendre tous ces Espagnols avec leur escorte Tlascalteque, pour les porter tous vivans sur les autels de leurs Dieux. La nombreuse armée des Mexicains qu'ils pouvoient toujours renouveller & augmenter, leur inspiroit cette confiance. On en fut pleinement instruit dans la suite, & Cortez eut lieu d'en soupçonner quelque chose avant même que d'entrer dans la Ville.

LX. Justes sujets de défiance,

Il y arriva le jour de Saint Jean (24 de Juin 1520) sans avoir trou-

vé en chemin d'autre embarras que la diverſité ou la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée paſſa le Lac ſans oppoſition : mais on avoit ſous les yeux bien des indices qui réveilloient les ſoupçons : les deux brigantins, fabriqués par les Eſpagnols, étoient briſés & demi-brulés : on voyoit une grande ſolitude ſur les remparts : les ponts qui ſervoient à la communication étoient rompus ſur les canaux, & un morne ſilence régnoit dans tout ce quartier. Tous ces ſignes demandoient du Général les ſages précautions qu'il prit pour la marche de ſon armée juſqu'au quartier des Eſpagnols. Alvarado, ſuivi de tous ſes ſoldats, vint le recevoir à la porte de ſon logement : & Montezuma, avec quelques-uns de ſes Officiers, s'avança juſqu'à la premiere cour, où il reçut le Général victorieux avec des marques de ſatiſfaction qui parurent outrées. Cortez (quoiqu'en diſent quelques Ecrivains d'après Bernard Diaz) répondit comme il devoit à ces avances d'honnêteté. La politeſſe & l'intérêt commun le

malgré la bonne volonté de Montezuma.

demandoit ainsi : si Montezuma avoit besoin de la tête & du bras de Cortez pour ranger ses propres sujets ; Cortez n'avoit pas un moindre besoin de la protection de l'Empereur & de son autorité dans les circonstances critiques où on se trouvoit.

LXI. Vaines conjectures touchant le soulevement des Mexicains ; la fourberie des Sacrificateurs y contribua beaucoup.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps de garde & les sentinelles suivant toutes les précautions requises en un tems où la guerre avoit comme cessé sans qu'il en parût de sujet. Le Général cependant se retira à part avec Alvarado, pour s'instruire de l'origine de ce soulevement, & connoître la source du mal afin d'y appliquer le reméde. Les Auteurs s'accordent peu sur cet article. Ceux-là attribuent cette conspiration aux intelligences qu'ils supposent que Narvaez avoit en cette Ville. Ceux-ci ont attribué toute la mutinerie des Mexicains, aux desirs de Montezuma pour recouvrer sa liberté. Mais tout cela est avancé sans preuve, & contre le témoigna-

ge des Ecrivains les plus exacts. D'autres ont cru trouver la cauſe de la conſpiration dans la fidélité même des Mexicains, qui ne prennent les armes que pour tirer leur Prince de l'oppreſſion où ils le croyoient : & ce ſentiment s'accorde plus avec la raiſon qu'avec la vérité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles : leur conduite rendoit cette opinion fort probable ; car ils ſe mêlerent bien avant dans la ſédition, publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inſpirant, tant au peuple qu'à toute la Nobleſſe, cette même fureur qui les diſpoſoit à recevoir les oracles des Démons. Ils répétoient publiquement ce que l'eſprit de menſonge leur annonçoit ; enſorte que s'ils ne furent pas les premiers Auteurs du ſoulevement, ils lui donnerent en effet beaucoup de chaleur.

LXII. La conduite de quelques Eſpagnols n'y avoit pas moins contribué.

Il ne faut point diſſimuler qu'une foule d'Ecrivains, parmi leſquels on compte un célébre Eſpagnol, ont donné pour cauſe, ou motif de tout ce mouvement, les cruautés attroces, dont il n'eſt que trop vrai que

plusieurs entre les conquérans se sont noircis & ont décrié la Religion, en faisant blasphêmer le nom de Jésus-Christ parmi les Infidéles. On prétend donc que les Mexicains pour divertir leur Empereur, avoient préparé une danse ou bal public de ceux qu'ils appellent *Mitotes* ; & que le Capitaine Pierre d'Alvarado voyant la qualité & la quantité des joyaux dont ils étoient parés, vint avec tous ses soldats attaquer ces misérables qu'il massacra impitoyablement pour les dépouiller ; & qu'en cette funeste occasion plus de deux mille Nobles Mexicains furent passés au fil de l'épée : ce qui conduisoit la conspiration aux termes d'une juste vengeance.

LXIII. Antoine de Solis n'en convient pas.

Antoine de Solis ne convient pas de ce fait, & il ne craint point de dire que le Saint Evêque de Chiapa qui le rapporte, s'est moins attaché à la vérité qu'à l'exagération ; qu'une partie des Auteurs Espagnols l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautés dont il accuse les Espagnols. Que n'avouoit-il

il du moins qu'une grande partie de ces graves accusations n'étoient malheureusement que trop fondées, & que Barthelemi de Las-Casas en avoit fourni souvent les preuves à la Cour de Castille, & en présence de Sa Majesté Catholique? Ecoutons donc comment Solis rapporte lui-même le fait, & voyons si sous sa plume, la conduite d'Alvarado en cette occasion fut sans reproche.

LXIV. Mais en voulant justifier en tout les Espagnols, il les charge & se contredit lui même.

» La vérité constante est donc » (c'est Solis qui parle & qui se dispense de prouver) que peu de » tems après le départ de Cortez, » Alvarado reconnut que les No» bles Mexicains relâchoient beau» coup de l'attention & de la com» plaisance qu'ils avoient pour les » Espagnols, & que cette nouveau» té l'obligea à les observer & à » veiller sur leurs démarches: il dé» tacha quelques-uns de ses confi» dens pour éclairer ce qui se pas» soit dans la Ville, & il apprit que » le peuple devenoit inquiet & » mystérieux; qu'on faisoit des as» semblées en des maisons particu» lieres, avec certaines précautions

» mal concertées, qui cachoient le
» projet & découvroient l'intention.
» Il anima ses confidens & reçut
» enfin, par leur moyen, des lumie-
» res très-sûres d'une conspiration
» formée contre les Espagnols,
» ayant gagné quelques-uns des con-
» jurés mêmes qui en apporterent
» les avis, en détestant la trahison,
» sans oublier leurs intérêts. On ap-
» prochoit du jour destiné à une
» grande fête des Idoles, qu'ils cé-
» lébroient par des danses publi-
» ques, qui confondoient les No-
» bles indifféremment avec le peu-
» ple, & qui mettoient toute la Vil-
» le en rumeur. Les conjurés avoient
» choisi ce jour là pour l'exécution
» de leur dessein, supposant qu'il
» leur seroit fort aisé de s'assembler
» ainsi à découvert, sans que cette
» nouveauté pût donner aucun soup-
» çon. Leur dessein étoit de com-
» mencer leur bal, afin de soulever
» le peuple, en publiant qu'il s'a-
» gissoit de la liberté de leur Prince
» & de la défense de leurs dieux,
» remettant à ce moment la décla-
» ration de l'entreprise, pour ne

» point hafarder un fecret de cette
» importance, en le confiant mal-à-
» propos à la difcrétion de tout un
» peuple : & véritablement cela n'é-
» toit pas mal imaginé, la malice
» étant ordinairement foutenue de
» quelque forte d'efprit.

» Quelques-uns des principaux
» Auteurs de la conjuration vin-
» rent rendre vifite à Alvarado, au
» matin du jour qui précédoit cette
» fête folemnelle ; & ils lui deman-
» derent permiffion de la célébrer,
» tâchant de lui fermer les yeux par
» cette foumiffion affectée. Alvara-
» do, dont les foupçons n'étoient
» pas encore pleinement éclaircis,
» leur accorda cette permiffion, à
» la charge qu'ils ne porteroient
» point d'armes, & qu'ils ne répan-
» droient pas de fang humain dans
» leurs facrifices : *Cependant il apprit cette même nuit qu'ils alloient en fecret cacher leurs armes en un endroit fort proche du Temple. Alors voyant tous fes doutes levés, il prit une réfolution, téméraire à la vérité, mais qu'on auroit pû confidérer comme un*

LXV. Imprudence & précipitation d'Alvarado, qui reçoit des avis qu'il néglige d'éclaircir avant que de frapper.

bon remède à un mal ſi violent, s'il avoit été appliqué avec une juſte modération. Alvarado prit donc ſes meſures pour attaquer les conjurés au commencement du bal, ſans leur donner le loiſir de prendre leurs armes, ni de ſoulever le peuple: ce qu'il fit en ſortant avec cinquante Eſpagnols, ſous prétexte de venir prendre leur part du régale par pure curioſité. Ils trouverent ces Nobles à demi-yvres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excès de la joye qu'ils ſentoient d'avoir conduit heureuſement leur trahiſon juſqu'à ce point là. Les Eſpagnols les chargerent & les défirent ſans aucune réſiſtance, en bleſſant & tuant ceux qui n'eurent ni l'eſprit, ni le tems de fuir ou de ſe jetter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Eſpagnol étoit de les châtier & de les ſéparer, ce qu'il obtint ſans difficulté, mais non pas ſans quelque déſordre, parce que les ſoldats ſe jetterent ſur les bleſſés & ſur les morts pour arracher les joyaux qu'ils portoient: il étoit difficile alors de retenir cette licence; & il l'eſt preſque toujours, quand le ſoldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

LXVI. L'Hiſtorien avoue une partie des fautes d'Alvarado, qu'il entreprend de juſtifier.

« Tout cela fut exécuté avec plus » d'ardeur, que de prudence : les » Eſpagnols ſe retirerent avec toute » la fierté des vainqueurs, ſans que » leur capitaine prît le ſoin d'informer le peuple des motifs de cette » action. Il devoit publier la trahiſon que ces nobles avoient dreſſée contre lui, montrer les armes » qu'ils avoient cachées, ou faire » quelque choſe de ſa part, afin de » tourner en ſa faveur les eſprits de » la multitude, qui a toujours aſſez » de diſpoſition à ſe chagriner contre la nobleſſe. *Mais Alvarado, ſatisfait de la juſtice de l'action & du » bonheur de l'exécution, ne connut » pas combien il lui importoit d'y ajouter les ornemens de la raiſon ; & le » peuple qui ignoroit la conſpiration, » & qui voyoit le carnage qu'on avoit » fait de ſes nobles, & les joyaux qu'on » leur avoit arrachés, attribua ce procédé à une avarice enragée, & en » conçut tant de fureur qu'il prit les » armes en un moment, & forma un » corps effroyable de ſéditieux qui ſe » trouvérent ſoulevés, ſans que les pre-*

» *miers conjurés y eussent contribué* » *par aucun de leurs soins* ».

LXVII. Selon le récit même de Solis, l'action d'Alvarado est pleine de cruauté & d'injustice.

Tout ce récit est d'Antoine de Solis, Auteur ordinairement judicieux & exact : je ne sai si, dans cette occasion, on peut dire qu'il soutient ce caractere : son but est de chercher l'origine du soulevement des Mexicains contre les Espagnols : il blâme avec quelque dureté l'illustre Barthelemi de Las-Casas, de l'avoir trouvée cette origine, dans les cruautés de quelques conquerans contre les Indiens ; & après un long circuit de paroles, Solis dit précisément ce qu'il reprend dans les écrits de l'évêque de Chiapa. Il rapporte toutes les excuses d'Alvarado ; il aime mieux les supposer véritables, que de les examiner ; & il ne laisse pas d'avouer que ce fut la conduite irréguliere de ce capitaine, qui porta le peuple à la fureur, lui fit prendre les armes, & former dans un moment un corps effroyable de séditieux. Voilà donc la source du soulevement bien clairement attribuée à la précipitation d'Alvarado & de ses cinquante soldats. Ce

n'eſt pas tout ; Solis vouloit attribuer la premiere ſource de la conjuration à la malice des nobles ; & ici il les juſtifie du ſoulevement, en ajoutant que le peuple irrité de l'action d'Alvarado, & de l'avarice de ſes ſoldats, *ſe trouva ſoulevé ſans que les premiers conjurés y euſſent contribué par leurs ſoins.*

LXVIII. Autres réflexions ſur les contradictions de l'Hiſtorien.

Au reſte notre Auteur ne refuſe pas d'appeller téméraire & imprudente l'entrepriſe d'Alvarado, qui fut, dit-il, *ſatisfait de la juſtice de l'action, & du bonheur de l'exécution.* Mais n'eſt-ce pas trop abuſer des termes ? Où eſt la juſtice dans une action, où on ne voit que violence, cruauté, avarice, fourberie & injuſtice ? Des gens bien armés, & préparés à répandre du ſang, ſe préſentent à un bal, *ſous prétexte de venir prendre leur part du régale, par pure curioſité* : & quand ils voyent les nobles demi-yvres, *ils les chargent, les défont ſans réſiſtance, bleſſent & tuent tous ceux qui n'ont pas l'eſprit ou le tems de fuir, ou de ſe jetter par les fenêtres du temple.* N'eſt-ce pas ajouter d'abord l'artifice à la

force, & l'injuſtice à la violence ? Quand tous les nobles euſſent été coupables d'une trahiſon préméditée (ce qui n'a pas été encore prouvé) combien de gens parmi le peuple, qu'on ſuppoſe innocens, ne périrent pas dans ce carnage ? Ne diſons rien de cette ſcandaleuſe avidité des ſoldats, qui ſe jettent avec tant d'acharnement ſur les morts & ſur les mourans pour leur enlever les joyaux : que faut-il penſer de la négligence impardonnable du capitaine, qui frappe ſans s'être aſſuré de la vérité des rapports qu'on lui a faits ? On vient lui dire pendant la nuit que les nobles du Mexique portent leurs armes en un certain lieu proche du temple : il n'eſt point dit qu'il ſe ſoit aſſuré du fait, moins encore qu'il ait ſaiſi ces armes (Solis n'en parle point) ; il importoit cependant à Alvarado de commencer par-là, ſoit pour ſa sûreté, ou pour ſa juſtification.

LXIX. Suites funeſtes du maſſacre.

Ne preſſons pas davantage le ſujet : en voilà plus qu'il n'en faut pour conclure que cet officier n'avoit pas lieu de ſe louer *de la juſ-*

tice de l'action. Avoit-il plus de raiſon de s'applaudir *du bonheur de l'exécution?* Quelle eſpece de bonheur dont toutes les ſuites furent ſi tragiques, comme nous le verrons bien-tôt. La mort funeſte d'un empereur, indignement attaqué & maſſacré par ſes propres ſujets, parce qu'il protegeoit encore les Eſpagnols : des combats cruels & ſanglans durant pluſieurs jours dans les rues de Mexique, entre les habitans & les étrangers : enfin la fuite honteuſe de ceux-ci, qui choiſiſſent les ténébres de la nuit pour s'échapper, & qui ne le font qu'avec autant de perte, que de déſordre & de confuſion. Ceux qui ſont tués, ou noyés dans le lac, ſont encore moins malheureux que ceux qui tombent vivans entre les mains de leurs ennemis, dont la victoire eſt ſignalée par l'abominable ſacrifice qu'ils font des chrétiens aux pieds de leurs Idoles. Ce n'eſt là qu'un petit abrégé des ſuites de ce qu'on appelle *le bonheur de l'exécution.*

LXX. Cortez condamne lacon-

Le ſage Cortez ne penſa point de même : au moment qu'il fut informé

duite d'Alvarado.

de tout par Alvarado même, il blâma hautement sa conduite, & dans ce qu'il avoit fait, & dans ce qu'il avoit omis. Ce général ne voyoit pas des preuves suffisantes de la prétendue conjuration des nobles avant le massacre qu'on en avoit fait. Les soupçons d'Alvarado ne portoient d'abord que sur des signes fort équivoques, ensuite sur les rapports mal articulés de ses espions; & enfin sur l'aveu, disoit-il, que quelques conjurés étoient venus lui faire, en détestant la trahison, sans oublier leurs intérêts. Mais Alvarado connoissoit-il bien la sincerité de ces gens là qui détestoient la trahison, en trahissant eux-mêmes leurs compatriotes? Ne pouvoit-on pas craindre que ce ne fût un piege de mal-intentionnés, qui vouloient engager les Espagnols à quelque folle démarche, qui tournât contre eux la colere de l'Empereur & toute l'indignation de son peuple? D'ailleurs, pourquoi Alvarado avoit-il caché à Montezuma les premiers sujets de ses inquiétudes? Les bonnes intentions de ce prince pour les Espagnols étoient

connues ; elles ne se démentirent jamais ; & on n'avoit pas encore oublié avec quelle sagesse pleine de force & de dignité il avoit reprimé la révolte du roi de Tezeuco & de ses capitaines conjurés. Si Alvarado se défioit de l'empereur même, c'étoit en lui une nouvelle injustice ; il dut en être convaincu, quand il vit peu après ce prince combattre à ses côtés contre ses propres sujets, dans les premiers assauts qu'ils livrerent au quartier des Espagnols, en conséquence de l'outrage & de la cruauté d'Alvarado.

LXXI. Cet Officier se condamne lui-même.

Apres les réflexions de Cortez, Alvarado reconnut enfin l'atrocité de son crime, & s'offrit à y satisfaire par la prison, afin de faciliter un accommodement par cette espece de satisfaction. Le général rejetta la proposition, *jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voie de publier les justes raisons, qu'on avoit eû de punir les premiers conjurés, pour désabuser le peuple, & affoiblir la faction des nobles.* C'est ainsi que Solis explique les motifs du général. Disons plus sincerement, que Cortez ne vit point

d'autre remede au mal, que de se préparer à la défense : la satisfaction proposée venoit trop tard ; elle étoit trop peu proportionnée ; & on ne justifie pas les actions par les seules paroles. Cette réflexion trouve sa preuve dans la suite des événemens.

LXXII. Les combats se renouvellent dans les rues de Mexique.

Dés le lendemain de son arrivée, Cortez fit sortir Diego d'Ordaz, non pour publier la justification d'Alvarado, mais pour reconnoître la ville, & pénétrer les desseins des Mexicains : Ordaz, suivi de quatre cens soldats Espagnols ou Tlascaltèques, marcha en bon ordre par la grande rue, & découvrit bientôt une troupe d'Indiens en armes : il couroit à eux lorsqu'il se vit en tête une effroiable multitude de gens bien armés ; & un moment après, une autre armée, non moins nombreuse, vint lui donner à dos. Toutes ces troupes chargeoient les Espagnols, avec une égale férocité, tandis qu'un monde de petit peuple, paroissoit aux fenêtres & sur les terrasses, lançant une si grande quantité de pierres & de traits, qu'il sembloit ôter aux soldats jusqu'à la respiration.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & de son expérience, pour se soutenir contre tant de forces : il forma d'abord son bataillon suivant le terrein, faisant le premier & le dernier rang des soldats armés de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, tandis que les arquebusiers tiroient aux fenêtres, & aux terrasses. La chaleur du combat ne dura pas longtems, non-seulement parce que les armes à feu & la science de la guerre donnoient de grands avantages aux Espagnols ; mais aussi parce que la multitude des Indiens les embarrassoit eux-mêmes; ils chargeoient confusément, & le trop grand nombre leur ôtoit l'usage de leurs armes. Les arquebusiers eurent bientôt nétoyé les terrasses ; & Ordaz voyant que les ennemis ne l'entouroient déja que de loin, sans combattre autrement que par des cris & des menaces, résolut de s'ouvrir à coups d'épée le chemin de sa retraite. Elle fut encore pénible, & coûta du sang ; Ordaz lui-même étoit blessé, avec la plus grande partie de ses soldats ; il n'en

LXXIII. Valeur du Capitaine Ordaz.

resta cependant que huit sur la place, soit Espagnols ou Tlascalteques; mais le nombre des Mexicains, tués ou blessés, fut très-grand.

LXXIV. Réflexions de Cortez ; embarras de Montezuma.

Comme leurs troupes remplissoient presque toutes les rues, Cortez ne pût être averti de ce qui se passoit, que par le retour de ses gens. Il connut par ce succès qu'il n'étoit pas tems d'avancer des propositions, qui en diminuant la réputation de ses armes, augmenteroient la présomption des ennemis. D'ailleurs il n'avoit alors personne dont il pût se servir pour insinuer un accomodement. Montezuma se défioit de son autorité, & craignoit une désobéissance ouverte de la part de ses sujets ; car entre ces rebelles, tous commandoient, & personne ne vouloit obéir.

LXXV. Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols avec un acharnement qui tient de la fureur.

Ceux qui avoient poursuivi Ordaz & sa troupe, traiterent sa retraite de fuite, & s'attribuoient la victoire, qu'ils voulurent rendre complette par la prise du quartier des Espagnols. En peu de tems toutes les rues des environs parurent couvertes de gens armés. Leurs timbales

& leurs cors donnerent un moment après le ſignal du combat; & tous s'avancerent en même-tems avec une égale férocité: pendant qu'une multitude de ſoldats couroit précipitamment à l'aſſaut, leurs archers, pour faciliter les approches, tiroient aux crenaux; leurs décharges étoient ſi épaiſſes, & ſi ſouvent repetées, que les Eſpagnols n'étoient pas peu embarraſſés, ayant en même-tems à ſe défendre contre les fleches, & à repouſſer les ennemis. Il eſt vrai que l'artillerie & les arquebuſiers en faiſoient un terrible carnage; mais les Mexicains étoient ſi déterminés à mourir ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laiſſé; ils ſe ſerroient, & fouloient indifféremment les morts & les bleſſés. Quelques-uns en vinrent juſqu'à ſe pouſſer ſous le canon, où avec une obſtination inconcevable, ils s'éfforçoient de rompre les portes avec leurs haches, ou d'abattre les murs. D'autres, élevés ſur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains: pluſieurs ſe ſervoient

de leurs piques comme d'échelles, pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous enfin se lançoient au fer & au feu, comme pourroient faire des bêtes farouches dans l'excès de leur rage.

LXXVI. Constance des Assiégés, qui n'empêche pas qu'on ne mette le feu à leur quartier.

La constance des assiégés lassa enfin celle des assiégeans : repoussés par-tout, les révoltés se retirerent pour se mettre à couvert dans les rues de traverse; & la nuit les sépara, sans leur faire perdre l'envie de revenir à l'attaque. On a ignoré de quels moyens ils se servirent, pendant la nuit même, pour mettre le feu à plusieurs endroits du quartier ; mais la flamme s'empara en un moment de tout le logis avec tant de fureur, que pour la couper on fut obligé d'en abattre une partie, & de travailler ensuite à réparer ces breches pour se mettre en défense. Le travail occupa & fatigua les Espagnols tout le reste de la nuit.

LXXVII. Sortie de Cortez, arrangemens qu'il prend.

Dès que le jour parut, les Mexicains se montrerent de nouveau ; mais sans oser s'approcher des murs, ils se contentoient de provoquer les étrangers à quitter leurs remparts,

en les appellant au combat par de grandes injures. Le général, déja résolu de faire une sortie, prit l'occasion de ce défi pour animer ses soldats : forma sans perdre de tems trois bataillons, donnant à chacun plus d'Espagnols que de Tlascaltеques. Deux de ces bataillons devoient nétoyer les rues de traverse; & le troisieme, commandé par Cortez, suivi des plus braves soldats de son armée, fit son attaque par la rue de Tacuba, où le gros des ennemis paroissoit. Le général avoit disposé ses rangs, & distribué les armes selon le besoin qu'on avoit de combattre en tête & des deux côtés; c'est-à-dire qu'il fit ce qu'avoit déja pratiqué Ordaz dans sa retraite, jugeant que ce qui avoit mérité ses louanges étoit digne de son imitation.

LXXVIII. Les Mexicains se défendent, & attaquent avec plus d'ordre qu'à leur ordinaire; ils cedent cependant.

Les trois bataillons chargerent en même-tems dans des lieux différens; & par-tout les Mexicains reçurent cette premiere attaque sans s'étonner ni perdre de terrein. Ils attaquerent même jusqu'à en venir aux mains : ils se poussoient à corps perdu dans les piques, & dans les épées,

pour donner leur coup, même aux dépens de leur vie. Les arquebusiers, qui avoient leur emploi contre les terrasses & les fenêtres, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parce que les Mexicains, plus instruits que la veille, les jettoient sans se montrer; & il fallut mettre le feu à quelques maisons, pour faire cesser cette incommode hostilité. Cependant ceux qui faisoient tête à Cortez, cederent enfin à ses efforts ; mais en se retirant ils rompoient les ponts qui étoient sur les canaux, & faisoient tête de l'autre côté. Les trois bataillons s'étant réunis dans une place assez étendue, les Mexicains furent poussés avec tant de vigueur, qu'ils tournerent le dos confusément, & avec la même impétuosité qu'ils avoient été au combat. Le général ne voulut pas qu'on poursuivît les fuyards : il rappella ses soldats, & se retira sans trouver aucune opposition, qui l'engageât à un nouveau combat.

LXXIX. Bravoure des Espagnols & de leurs alliés.

Les Espagnols eurent dans cette expédition douze soldats de tués, & un grand nombre de blessés.

Selon l'expreſſion des hiſtoriens, le ſuccès de cette journée ne fut dû qu'à leur valeur, à leur expérience & à leur diſcipline militaire. Aucun d'eux ne ſe diſtingua, parce qu'ils ſe ſignalerent tous également, les ſoldats & les capitaines. Les Tlaſcalteques à leur imitation, ſe montrerent vaillans ſans emportement : & Cortez parut ſe ſurpaſſer lui-même, autant par ſon intrépidité, que par ſon admirable conduite

LXXX. Tant de ſang répandu n'interrompt les combats que de peu de jours.

Il faut auſſi avouer que les Mexicains, dans ce combat qui dura toute la matinée, montrerent plus de fermeté & d'ordre, qu'ils n'avoient encore fait. Leur perte néanmoins fut très-conſidérable, & le nombre de leurs morts ſi grand, que les corps qu'ils ne purent retirer, rempliſſoient les rues, après avoir teint les canaux de leur ſang. Le repos étoit donc néceſſaire aux uns & aux autres; & le plus preſſé étoit de panſer les bleſſés. Pendant trois ou quatre jours, les révoltés ne donnerent que quelques légeres attaques au quartier des Eſpagnols; en ſe préſentant ils tournoient

le dos avec la même facilité.

LXXXI. Cortez fait proposer des projets de paix, qui ne sont point écoutés; on se prépare de part & d'autre à de nouvelles hostilités.

Cet intervalle parut favorable pour tenter quelques moyens d'accommodement; & Cortez fit proposer divers partis par quelques officiers de Montezuma, qu'il laissa sortir pour cela : mais on n'en fut pas plus avancé: de tous ces officiers, les uns revinrent fort maltraités, & les autres demeurerent avec les rebelles; ce qui affligea cruellement l'empereur, qui voioit tous les jours son autorité moins respectée. On faisoit dans la ville de nouveaux apprêts pour la guerre, & les armées ennemies se fortifioient de plus en plus, parce que les seigneurs, qui favorisoient la rébellion, avoient appellé & armé leurs sujets. Cortez de son côté ne négligeoit rien : dans le tems même qu'il faisoit proposer un accommodement, il se préparoit à tout : il venoit de faire construire des machines roulantes, dont chacune pouvoit contenir vingt ou trente soldats : cette invention paroissoit propre à les garantir des coups de pierres, & les mettre en état de rompre les

tranchées qui traverſoient les rues. Le général cependant auroit bien ſouhaité n'être pas dans l'obligation de s'en ſervir pour une nouvelle effuſion de ſang : mais l'opiniâtre inflexibilité des ennemis, qui ne ceſſoient d'attaquer ſon quartier, le mit dans la néceſſité de faire une nouvelle ſortie : les ſoldats la ſouhaitoient, les capitaines la jugeoient indiſpenſable, & l'empereur l'approuvoit.

LXXXII. Seconde ſortie de Cortez, courage, fermeté, bon ordre des Mexicains, qui s'inſtruiſent toujours à leurs dépens.

Cortez ſortit donc avec la plus grande partie de ſes Eſpagnols, près de deux mille Tlaſcalteques, quelques pieces de canon, & ſes machines bien garnies ; outre des chevaux qu'on menoit en main, pour s'en ſervir lorſque la commodité du terrein le permettroit. A peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entrepriſe, aux cris effroyables de cette multitude, qui répondoient à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les Mexicains n'attendirent pas qu'on les attaquât ; ils vinrent audevant des étrangers avec la plus grande réſolution ; ils donnerent & reçurent de même la premiere dé-

charge, ſans perdre leurs rangs, & ſans témoigner trop de précipitation. Quand ils s'apperçurent qu'ils perdoient déja bien du monde, ils firent une retraite en forme juſqu'aux premiers remparts, qui traverſoient les rues, où ils recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut faire avancer quelques pieces d'artillerie pour les chaſſer de ces poſtes. Il parut ce jour-là que leurs mouvemens étoient conduits avec plus de juſteſſe, qu'on n'en remarque ni dans les tumultes populaires, ni dans les combats ordinaires des Indiens. Ils tiroient tous enſemble & fort bas, pour ne point perdre leur coup dans la réſiſtance des armes : ils défendoient leurs poſtes ſans confuſion, & s'en retiroient ſans déſordre, juſqu'à mettre des gens dans les canaux, qui en nageant perçoient les Eſpagnols à grands coups de piques. Ce qu'ils firent encore fort à propos, fut de mettre ſur leurs terraſſes des pierres d'une peſanteur énorme, qui écraſoient & mettoient en pieces les machines roulantes de l'ennemi.

On combattit de la ſorte la plus grande partie du jour : les Eſpagnols obligés de gagner le terrein de tranchée en tranchée, faiſoient bien du carnage, & leurs pertes n'étoient pas médiocres. La ville en ſouffrit beaucoup ; on y brula pluſieurs maiſons, & les Mexicains y eurent un plus grand nombre de tués, & de bleſſés, que dans les actions précédentes. La nuit approchoit, le Général voyant ce qu'il lui en coûtoit pour gagner pied à pied des poſtes, qu'il ne vouloit pas garder, retourna en ſon quartier laiſſant la ſédition plus irritée que punie. Il avoit perdu quarante ſoldats, la plupart Tlaſcalteques ; plus de cinquante Eſpagnols ſe retirerent bleſſés ou maltraités ; & Cortez lui-même avoit reçu un coup de fleche à la main gauche. Mais il portoit alors dans l'ame une plaie plus profonde, ayant enfin reconnu qu'il lui étoit impoſſible de continuer la guerre, avec des forces ſi inégales. La mort de douze ou quinze Eſpagnols étoit pour lui une grande perte ; & celle de pluſieurs milliers

LXXXIII. Retraite de Cortez, qui ſe retire bleſſé, avec peu d'eſpérance de ſe ſoutenir dans cette Capitale.

d'Indiens ne l'étoit point pour l'ennemi. Cortez avoit beau lutter contre les difficultés, il étoit forcé de convenir que le bon ſens étoit du parti de la défiance : il ne pouvoit ſe réſoudre à ſortir de Mexique, & il ne voyoit point de moyen de s'y maintenir. C'eſt dans ces réflexions qu'il paſſa toute la nuit.

LXXXIV. Réflexions chagrinantes de Montezuma ; il ſe réſout à ſe montrer aux rebelles, & à les haranguer.

Montezuma n'en eut pas une meilleure : ſon eſprit flottant entre diverſes conſidérations fort inquiétantes, déchiroit ſon cœur par des mouvemens contraires. La colere contre des ſujets révoltés, le pouſſoit à la vengeance ; la crainte le portoit à la modération ; & l'orgueil heurtoit toutes les autres paſſions. Il monta ce jour-là ſur la plus haute tour du quartier des Eſpagnols, d'où il reconnut entre les rebelles le Seigneur d'Iſtacpalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aſpirer à l'Empire : il les vit courir de tous côtés, animer les Mexicains, & les conduire avec ordre. La colere, la ſurpriſe, le dépit & la foibleſſe étoufferent en lui, pour quelques moments la réflexion, & le laiſſerent dans le plus triſte abattement.

Les

Les séditieux attaquoient en même-tems le quartier des Espagnols avec la plus grande impétuosité ; & les attaques continuoient encore lorsque Montezuma fit dire à Cortez que suivant l'état des affaires, & ce qu'ils avoient résolu ensemble, il seroit bon qu'il se montrât à ses sujets de dessus la muraille, pour commander aux mutins & aux nobles de venir désarmés lui représenter les prétentions des uns & des autres. Le Général applaudit à la proposition, & l'Empereur se prépara à cette action avec autant de soin que d'inquiétude : il prit tous les ornemens de sa dignité, le diadême, le manteau impérial, les pierreries, & tous les bijoux qu'il ne portoit qu'aux jours de cérémonie : suivi des nobles Mexicains qui étoient demeurés à son service, il monta sur le rempart opposé à la principale avenue : les soldats Espagnols étoient rangés en haie aux deux côtés, & un de ses Officiers s'avançant jusqu'au parapet, avertit à haute voix les rebelles, qu'ils préparassent leur attention pour le grand

Montezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'appaiserent : la crainte parut l'emporter sur la fureur. Plusieurs se jetterent à genoux, & quelques-uns se prosternerent jusqu'à baiser la terre. Montezuma jettant d'abord sa vue sur toute l'assemblée, l'arrêta enfin sur les nobles ; & témoignant distinguer ceux qui lui étoient plus connus, il leur commanda de s'approcher, en les appellant par leur nom. La plupart des Auteurs conviennent qu'il leur parla ainsi :

LXXXV. Discours de l'Empereur aux Princes & aux Nobles.

» Je suis si fort éloigné de regarder comme un crime ce mouvement de votre zèle, que je ne puis » désavouer l'inclination qui me » porte à vous en justifier. L'excès » qui a paru en votre conduite à » prendre les armes sans ma permission, n'est qu'un excès de fidélité. Vous avez crû que j'étois retenu par force dans ce palais de » mes prédécesseurs ; & quoique » vous ayez pris cette occasion de » marquer votre inquiétude sur des

» foibles conjectures, puiſque je ſuis
» en pleine liberté avec ces étran-
» gers, que vous traitez d'ennemis ;
» je reconnois que l'erreur de votre
» imagination ne doit point ôter le
» mérite de votre bonne volonté.
» J'ai demeuré avec eux volontai-
» rement, & par mon propre choix;
» & j'ai crû devoir cette honnêteté
» au reſpect qu'ils m'ont toujours
» rendu, & ce devoir au Prince qui
» les a envoyés. Ils ont maintenant
» leur congé: j'ai ordonné qu'ils ſe
» retirent, & vous les verrez in-
» ceſſamment ſortir de ma cour;
» mais il n'eſt pas juſte que leur
» obéiſſance prévienne la votre, ni
» que leur civilité marche avant
» votre devoir. Quittez les armes
» & paroiſſez comme vous le devez
» en ma préſence, afin qu'ayant
» appaiſé tous ces bruits, & calmé
» ces mouvemens, vous deveniez
» capables de juger de la grace que
» je vous fais, par le pardon que
» je vous accorde.

LXXXVI. On l'écoute d'abord dans un reſpectueux ſilen-

Au moment que Montezuma finit ſon diſcours, aucun de ces ſéditieux ne fut aſſez hardi pour lui répondre,

ce, & on passa tout d'un coup du respect aux injures, aux coups de pierres & aux fleches; ce Prince est blessé mortellement par ses propres Sujets.

Les uns répandoient des larmes ; & les autres demeuroient dans un triste silence étonnés de voir ce fier Empereur si humilié. Mais dans le même instant, ce peuple forcené fit paroître un funeste effet de cette inconstance qui le pousse quelque fois d'une extrêmité à une autre. Du respect passant tout d'un coup à l'insolence, il la porta jusqu'au mépris & aux injures. Des voix confuses crierent que Montezuma, le lâche, l'efféminé, le vil esclave de leurs ennemis, n'étoit plus leur Empereur. Une quantité de traits qu'on tiroit en même-tems, firent éprouver à ce Prince les dernieres horreurs d'un exécrable attentat de la part de ses propres sujets. Deux soldats Espagnols, qui s'efforçoient de le couvrir de leurs boucliers, ne purent empêcher qu'il ne fût blessé de plusieurs coups de fleches, & plus dangereusement encore d'une pierre, qui l'ayant atteint à la tête, & offensé le cerveau le fit tomber sans aucun sentiment.

LXXXVII. Epouvante des Assassins;

Cortez, percé jusqu'au vif, fit porter l'Empereur à son apparte-

ment; le laiſſa aux ſoins des Officiers de la cour; & dans l'emportement de la colere, il courut à la défenſe & à la vengeance; mais il fut privé de cette ſatisfaction, parce qu'au moment que les ſéditieux virent tomber leur Souverain, l'énormité de leur crime les épouvanta de telle ſorte qu'ils fuirent de tous côtés ſans ſavoir qui les pouſſoit : on eût dit qu'ils cherchoient à ſe dérober à la vue & à la colere du ciel. Leur fuite permit au Général de ſe rendre en diligence auprès de Montezuma, qui avoit repris quelque connoiſſance, mais avec tant d'impatience & de déſeſpoir, qu'il fallut le retenir pour l'empêcher d'attenter à ſa vie. On ne pouvoit venir à bout de le panſer, & il rejettoit toutes ſortes de médicamens : il pouſſoit d'effroyables menaces, qui ſe terminoient en gémiſſemens.

colere de Cortez; fureur de Montezuma.

LXXVIII. On n'oublie rien pour le préparer à une mort chrétienne, & on n'avance rien.

Pendant trois jours que le malheureux Prince fut dans cet horrible combat, le Général ne le quitta preſque pas, parce qu'on remarquoit qu'il ſe compoſoit & paroiſſoit un peu plus tranquille en

ſa préſence ; Cortez fit de ſa part tout ce que le devoir d'un Chrétien exige de ſa charité. Il employa l'ardeur & la tendreſſe de ſes prieres pour engager Montezuma à reconnoître le vrai Dieu & à s'aſſurer une éternité heureuſe en recevant le Baptême. Le Pere Olmedo l'en preſſoit par les plus preſſantes raiſons : Les Capitaines, qui avoient le plus de part à l'eſtime de l'Empereur, s'empreſſoient encore de profiter de ces précieux momens, pour lui marquer leur juſte reconnoiſſance par un endroit ſi eſſentiel ; & Marine, en lui expliquant tous ces motifs de converſions, y ajoutoit encore ceux qui l'avoient convaincue elle-même. Mais Montezuma n'écoutoit que la voix des paſſions ; il rendit les derniers ſoupirs, en chargeant le Général du ſoin de punir les traîtres.

LXXXIX. Juſte & ſincère douleur de tous les Eſpagnols.

Tous les Eſpagnols furent extrêmement ſenſibles à la funeſte mort de ce Prince ; & certainement ils devoient leurs regrets à ſes bontés pour eux. Le Général lui étoit le plus redevable ; auſſi en fut-il le plus affligé. La reconnoiſſance &

l'intérêt réveilloient & aigriſſoient également ſa douleur. Cortez ne pouvoit oublier tout ce qu'il devoit à Montezuma, dont la mort déconcertoit ſes meſures & le forçoit à travailler ſur un autre plan, pour arriver à la fin qu'il ſe propoſoit. Toutes ces vues de politique ajoutoient encore beaucoup à la vive douleur qu'il ſentoit d'avoir vu mourir l'Empereur dans ſon obſtination.

XC. Ce que Cortez fait dire aux Régicides, en leur envoyant le corps de Montezuma.

La première diligence de Cortez fut d'aſſembler les Officiers du défunt : il en choiſit ſix des plus conſidérables, à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville : quelques Sacrificateurs qu'on avoit fait priſonniers dans les ſorties précédentes, étoient de ce nombre : les uns & les autres avoient été témoins des bleſſures & de la mort de Montezuma, & le Général leur commanda de dire de ſa part aux Princes qui donnoient les ordres aux ſéditieux : » qu'il leur envoyoit le corps de leur Empereur » maſſacré par leurs mains, & que » l'énormité de ce crime donnoit un

» nouveau droit à la juſtice de ſes
» armes ; qu'avant que de mourir
» ce Prince l'avoit prié pluſieurs
» fois de prendre ſur ſon compte la
» vengeance de cet attentat & le
» châtiment d'une ſi horrible conſ-
» piration ; néanmoins, que regar-
» dant ce malheur comme l'effet
» d'une brutale impétuoſité du me-
» nu peuple, dont les gens d'un eſ-
» prit plus ſage & plus éclairé, au-
» roient reconnu & châtié l'inſo-
» lence, il en revenoit encore aux
» propoſitions de la paix, qu'il étoit
» prêt de leur accorder. Qu'ils pou-
» voient envoyer des Députés pour
» entrer en conférence, & conve-
» nir enſemble des articles qui pa-
» roîtroient raiſonnables; mais qu'ils
» devoient en même tems être per-
» ſuadés que s'ils ne ſe rendoient
» préſentement à la raiſon & au re-
» pentir, ils ſeroient traités non-
» ſeulement comme ennemis, mais
» comme rebelles & traitres à leur
» Prince, en éprouvant ſur ce pied-
» là les dernieres rigueurs de ſes ar-
» mes, puiſqu'après la mort de
» Montezuma, dont le reſpect le re-

» tenoit dans les bornes de la modé-
» ration, il ne ſongeroit plus qu'à
» déſoler & à détruire entiérement
» la Ville de Mexique, & qu'ils con-
» noîtroient trop tard, par une fu-
» neſte expérience, la différence
» qui ſe trouve entre une hoſtilité
» qui ne tend qu'à la défenſe, puiſ-
» qu'on n'avoit d'autre deſſein que
» celui de les ramener à leur de-
» voir, & une guerre déclarée où
» on auroit toujours devant les yeux
» l'obligation de punir un crime de
» cette nature ».

XCI. Fauſſes & ridicules relations à la charge des Eſpagnols & des Mexicains.

Quelques Ecrivains ont avancé ici des fauſſetés, également injurieuſes aux Eſpagnols & aux Mexicains. Ceux-là accuſent les premiers d'une coupable négligence, comme s'ils n'avoient point apporté tous les ſoins néceſſaires pour la ſanté & le ſalut éternel de l'Empereur; & ceux-ci reprochoient aux derniers d'avoir pouſſé leur fureur contre le Prince juſqu'à inſulter à ſa mémoire, & à ſon corps, en le livrant aux outrages du menu peuple, & le mettant en pieces, ſans pardonner ni à ſes enfans, ni à ſes femmes.

Mais tout cela eſt pure calomnie, ou ignorance de l'Hiſtoire. Cortez & les ſiens ſont parfaitement nets ſur cet article.

XCII. Toutes les rues de Mexique retentiſſent de clameurs & de gémiſſemens; pompe funebre.

Quant aux Mexicains, déjà Régicides, leur forfait eſt aſſez atroce, ſans que la fiction y ajoute une nouvelle noirceur. La vérité eſt, que lorſqu'on leur eut remis le corps de Montezuma, les ſéditieux vinrent le reconnoître avec de grandes marques de reſpect; ils le ſuivirent tous en jettant leurs armes, abandonnant leurs poſtes, & dans l'inſtant toute la Ville retentit de pleurs & de gémiſſemens, comme ſi ce pitoyable ſpectacle, en leur repréſentant leur crime, l'emportoit ſur la dureté de leur cœur. Il eſt vrai que leur affliction parut d'autant plus courte, qu'ils avoient déjà élu un autre Empereur.

XCIII. Vrai caractère de Montezuma.

Montezuma, onzieme Souverain de Mexique, & deuxieme du nom, avoit regné dix-ſept ans. Ce fut un Prince dont l'Hiſtoire, ſans rien outrer, peut dire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Ses propres actions, telles qu'on les a rapportées,

le font connoître plus au naturel, que tous les portraits qu'on en pourroit faire. Evitons donc les redites, & continuons l'Hiſtoire.

XCIV. Les Mexicains reprennent les armes.

Les Mexicains n'avoient fait aucun mouvement conſidérable, ni durant les trois jours que Montezuma languit de ſes bleſſures, ni dans le court eſpace de tems qu'ils donnerent au couronnement d'un nouvel Empereur. Mais le lendemain de la cérémonie, ils reprirent les armes avec plus de vivacité ou de fureur que jamais.

XCV. Se fortifient dans un temple.

Les premiers rayons du ſoleil découvrirent aux Eſpagnols toutes les rues autour de leur quartier, remplies d'une multitude d'Indiens armés. D'autres troupes occupoient un Temple peu éloigné du quartier qui en étoit dominé. On montoit par cent degrés à la terraſſe de ce Temple : cette terraſſe ſoutenoit quelques tours ſpacieuſes : & cinq cens ſoldats choiſis entre la plus brave Nobleſſe du Mexique, y avoient pris leurs poſtes avec une telle réſolution de s'y maintenir, d'attaquer ou de ſe défendre, qu'ils s'étoient

pourvûs d'armes & de vivres pour plusieurs jours.

XCVI. Premiere attaque de ce temple sans succès.

L'avantage de ce poste une fois connu & mis en œuvre par les Mexicains, ne pouvoit que nuire extrêmement aux Espagnols. Cortez, pour déloger les ennemis, sortit avec la plus grande partie de ses troupes dont il forma plusieurs bataillons. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Escobar, avec sa Compagnie & cent autres soldats. On commença d'abord le combat aux avenues dont les Espagnols se saisirent. Escobar se rendit bientôt maître du vestibule du Temple & d'une partie des degrés : mais dès que les Indiens se découvrirent aux balustrades & parapets d'enhaut, chargeant les Espagnols à coups de dards, de flêches, ou de grosses pierres, & faisant rouler de grandes piéces de bois demi enflammées, les assaillans se virent tout d'un coup arrêtés, & ne purent soutenir la seconde charge.

XCVII. Cortez s'en rend maître, par le carna-

Dans le même-tems, Cortez à la tête de cavaliers couroit à tous les endroits où ou combattoit : mais

ayant appris l'embarras d'Efcobar, & ne confultant que fa valeur, il mit pied à terre, fortifia la compagnie d'Efcobar, fe fit attacher une rondache au bras où il étoit bleffé, & fe jetta fur les degrés, l'épée à la main, d'un air fi fier & fi déterminé, que dès ce moment ceux qui le fuivoient ne connurent plus le péril. Les obftacles de l'affaut furent d'abord furmontés : on gagna le plus haut degré & la baluftrade où on en vint aux mains à coups d'épées & de maffues. La réfiftance des Nobles Mexicains marquoit la différence que l'amour de la gloire met entre les hommes : ils fe laiffoient mettre en piéces plutot que de rendre les armes : quelques-uns fe précipitoient par deffus les appuis, comme fi ce genre de mort étoit plus noble, parce qu'il étoit de leur choix : les Miniftres de ce Temple après avoir fouvent appellé le peuple à la défenfe de leurs dieux, moururent tous en combattant comme des défefpérés. Cortez fe vit en peu de tems maître de ce pofte, par le carnage de la plus belle Nobleffe

ge d'une multitude de nobles & de facrificateurs.

Mexicaine. Solis ajoute que ce fut ſans perdre un ſeul homme & avec peu de bleſſés (ce qui paroît incroyable).

XCVIII. Audace extraordinaire de deux Mexicains.

Il ne faut point oublier ici la réſolution extraordinaire de deux Mexicains, qui dans le fort de la mêlée, déterminés à ſacrifier leur vie à la patrie, & croyant finir la guerre par leur mort, concerterent enſemble de ſe précipiter du haut du Temple avec le Général : en s'approchant de lui, ils poſent les armes, mettent le genou en terre, en poſture de ſupplians qui ſe rendent, & tout d'un coup le ſaiſiſſent, le ſerrent, & ſe lançent par deſſus la baluſtrade. Cortez eût bien de la peine à ſe tenir ferme & à ſe débarraſſer : ſi la mort des deux Indiens lui fit connoître le péril qu'il avoit évité, leur audace excita bien moins ſa colere que ſon admiration.

XCIX. Ayant fait mettre le feu au temple, Cortez fait un nouveau carnage dans les rues ; il ſe

Déja maître de tous les poſtes & de tous les magaſins, Cortez fit porter dans ſon quartier tous les vivres dont ils étoient remplis, & fit mettre le feu au Temple ; les Tlaſcalteques, par ſon ordre, raſerent

les tours & quelques maiſons qui empêchoient que l'artillerie ne commandât ſur cette éminence. Alors le Général revenant à ſes troupes qui ſe trouvoient fort preſſées dans la rue de Tacuba, ſe fit ſuivre de tous les cavaliers, & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis qu'on perçoit à coup de lances, ſans en perdre un ſeul coup dans l'épaiſſeur de la foule, outre ceux qui étoient renverſés & foulés aux pieds. Cependant le Général, flatté par ſes exploits, ſe laiſſa emporter ſi avant à l'ardeur du combat, qu'il reconnut enfin que la retraite lui étoit interdite, parce que le gros des ennemis qui fuyoit devant ſon infanterie, venoit tomber ſur lui, & le mettoit en danger par la victoire même de ſes gens. En ſe jettant d'une rue dans une autre, où il croyoit trouver moins d'embarras, il rencontra un parti conſidérable d'Indiens qui menoient priſonnier ſon ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chûte de ſon cheval. On ne lui avoit ſauvé la vie, que pour le ſacrifier

retire d'un grand danger, & ſauve la vie à un de ſes amis.

aux pieds des Idoles : mais Cortez ſe jettant au milieu de cette troupe, tua ou écarta les uns, mit les autres en déſordre, & laiſſa à Duero la liberté de ſe dégager & de ſe ſaiſir d'un poignard qu'on ne lui avoit pas enlevé ; il en perça quelques Indiens, & regagna ſa lance & ſon cheval. Les deux amis ainſi réunis, ſe firent jour à travers une foule déconcertée, juſqu'à ce qu'ils rencontrerent leurs gens. Cortez ſe crut doublement redevable à la Divine bonté, de ce qu'au moment qu'il n'étoit pas trop aſſuré de ſa propre vie, il s'étoit trouvé dans l'occaſion de ſauver celle de ſon meilleur ami.

C. Glorieuſe retraite du général; les ennemis plus affoiblis que déconcertés, font peindre cette ſanglante journée.

La multitude des Indiens fuyoit déja de tous côtés, & le Général au lieu de s'opiniâtrer à pourſuivre des fuyards encore redoutables par le nombre, fit ſonner la retraite. Quoique les ſoldats revinſſent las & fatigués d'un ſi long combat ; il n'y en avoit que peu de bleſſés. On brula pluſieurs maiſons en cette rencontre, & la perte des Mexicains qui ne pouvoit être que très-grande, donna lieu de croire que la ri-

gueur du châtiment pourroit enfin les corriger. Il est vrai qu'ils restoient épouvantés de la valeur surtout du Général, dans l'assaut du Temple, consternés de l'incendie de cet édifice. Cette action leur parut si extraordinaire, qu'ils la firent peindre : on trouva depuis quelques toiles qui représentoient au naturel l'attaque des degrés, le combat sur la terrasse, & en dernier lieu leur défaite entiere, sans oublier l'incendie & la ruine des tours, & sans déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols. Comme ces peintures leur tenoient lieu d'histoire, *ils en respectoient assez la fidélité, pour regarder comme un crime d'en imposer à la postérité.* Ce sont les expressions de Solis; mais je ne sçai si cet Historien ne contredit pas ici sa propre réflexion, quand il ajoute que ces Mexicains avoient peint plusieurs Espagnols estropiés & blessés; *faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté.*

CI.
Rufes du nouvel Empereur pour détruire les Efpagnols fans fe trop expofer.

Cependant le nouvel Empereur affembla fes Miniftres pour confulter fur les moyens de foutenir la guerre, & après plufieurs délibérations, il fut arrêté qu'afin d'éviter le carnage que les armes des étrangers faifoient de leurs foldats, la mort déplorable de tant de Nobleffe & la ruine de la Ville. Il falloit les affamer par un fiége. Ils ne fe flattoient pas que les Efpagnols fe rendiffent; mais ils vouloient les affoiblir & les tailler en piéces quand ils n'auroient plus des forces. Pour faire réuffir ce deffein, ils commanderent d'abord aux Généraux des troupes d'occuper de loin & de près tous les paffages par où les affiégés pourroient, ou recevoir du fecours, ou s'échapper, & de rompre tous les ponts des chauffées qui conduifoient au chemin de Vera-Cruz: car ils jugeoient que la politique ne permettoit pas qu'on les laiffât fortir de la Ville, pour aller foulever les Provinces mal fatisfaites, ou fe refaire à l'abri des montagnes de Tlafcala. A cette première démarche ils ajouterent une rufe qui fut de

proposer une suspension d'armes, & d'entretenir la négociation par diverses propositions, jusqu'à ce qu'on eût consumé le peu de vivres qui pouvoient être dans le quartier.

CII. Les Députés demandent une conférence, par un discours très-fier; Cortez répond avec encore plus de fierté, mais sans refuser un accommodement.

Tout cela n'étoit pas si mal concerté: en conséquence, & dès le lendemain du combat, les Mexicains demanderent une conférence qui fut accordée: le Général alla jusques sur la muraille pour entendre leurs propositions, & quelques Nobles s'étant avancés lui déclarerent de la part du nouvel Empereur: » qu'il se disposât sans remise » à marcher avec son armée vers la » mer où ses grands canots l'atten» doient, & qu'on cesseroit les atta» ques durant le tems dont il auroit » besoin pour préparer son voyage: » que s'il ne se déterminoit prompte» ment à prendre ce parti, il devoit » être assuré de périr lui & tous ses » soldats sans aucune ressource; » puisque les Mexicains étoient déja » convaincus par plusieurs expérien» ces, que les Espagnols n'étoient » point immortels, & que quand la

» mort de chaque ſoldat devroit leur
» coûter vingt mille hommes, il leur
» en reſteroit encore aſſez pour
» chanter la derniere victoire. » Le
Général répondit : » que les Eſpa-
gnols ne s'étoient jamais vantés d'ê-
» tre immortels ; quoique ſi élevés
» au-deſſus des Mexicains, que ſans
» avoir beſoin d'un plus grand nom-
» bre de ſoldats, il ſe ſentoit aſſez
» de cœur pour entreprendre de
» détruire, non-ſeulement la Ville,
» mais encore tout l'Empire du Me-
» xique. Qu'ayant néanmoins un
» extrême déplaiſir de ce qu'ils
» avoient ſouffert par leur obſtina-
» tion, ſon deſſein étoit de ſe reti-
» rer, puiſque le ſujet de ſon Am-
» baſſade étoit fini par la mort du
» grand Montezuma, dont la bonté
» & la conſidération le retenoient
» à ſa Cour. Qu'il alloit exécuter
» cétte réſolution, pourvu que de
» part & d'autre on s'aſſurât de quel-
» ques conditions raiſonnables, afin
» qu'il eût la commodité de ſe diſ-
» poſer à ce voyage.

CIII. Adreſſe & artifices des

Il n'y avoit donc ni ſincérité dans les propoſitions, ni modération dans

la réponse. Les Mexicains étoient des fourbes, & l'Espagnol s'élevoit avec excès. Les premiers firent de nouvelles réflexions : Cortez avoit dans le quartier parmi ses prisonniers plusieurs des plus considérables entre la noblesse ; & il étoit à craindre qu'ils ne périssent par la faim, avant que les Espagnols en sentissent les premieres atteintes. Cela faisoit impression sur quelques-uns, mais les plus zèlés pour le bien public n'en furent point touchés : ils concluoient au contraire que ces prisonniers seroient trop heureux de mourir pour leur patrie. Les trois fils de Montezuma se trouvoient avec Cortez, & leur mort n'auroit pas été trop regrettée du nouveau gouvernement, parce que l'aîné de ces trois Princes étoit un jeune homme digne de régner, aimé du peuple, & l'unique sujet qui pouvoit donner de la jalousie au nouvel Empereur. Ce qui inquiétoit uniquement ses Ministres, étoit le chef de leurs infâmes sacrificateurs, qui se trouvoit parmi les prisonniers : ils s'imaginoient qu'en le laissant pé-

Mexicains, pour sauver le Chef de leurs Sacrificateurs.

rir, ils commettroient un grand crime contre les dieux. L'adresse dont on se servit pour le mettre en liberté est remarquable, & Cortez en fut la duppe. Les mêmes envoyés étant revenus le soir même à la conférence, ils dirent de la part de leur Prince, qu'afin d'éviter les contestations qui pourroient retarder le traité, il seroit bon que quelqu'un des Mexicains prisonniers, bien instruit de tout ce qui devoit entrer en négociation, vînt trouver les Ministres de l'Empereur. Cet expédient parut sans difficulté, & dès qu'ils s'apperçurent qu'on le goûtoit, les Envoyés insinuerent amiablement & en forme d'avis, que personne ne seroit plus propre à cet emploi qu'un bon-homme de Sacrificateur, que les Espagnols tenoient en prison, capable cependant de faire valoir leurs raisons & de vaincre les difficultés qui se présenteroient. Ce prétexte spécieux eut son effet : le Sacrificateur sortit, bien informé de quelques conditions aisées à obtenir touchant la commodité & la facilité des passages, afin de parve-

nir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles qui devoient être proposés au retour de cet envoyé.

CIV.
Le Chef des sacrificateurs ne paroît plus : préparatifs des Mexicains.

Mais il ne parut plus, & on se vit bientôt désabusé sur ce sujet. Les sentinelles reconnurent en même-tems que les ennemis avoient investi le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoutumé, & qu'ils prenoient de grandes précautions en faisant des tranchées & des remparts pour défendre les ouvertures des chaussées : on avoit vu des gens qui rompoient les ponts de la principale avenue, & qui embarrassoient le chemin de Tlascala.

CV.
Les Espagnols se déterminent à la retraite : embarras sur la maniere.

Sur tous ces motifs d'une juste défiance, les Espagnols conclurent que les Mexicains n'avoient proposé une conférence que pour les amuser, & chercher à les faire périr d'une maniere ou d'une autre ; & la résolution fut prise de partir sans retardement. Il n'y eut de partage que sur la maniere de faire la retraite de jour ou de nuit : l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons & de grandes difficultés. La résolu-

tion de ſe retirer durant la nuit prévalut, & Cortez s'y rendit : on prétend qu'il avoit un peu déféré à la vaine prédiction d'un Aſtrologue, qui vint lui donner un avis myſtérieux de marcher cette nuit même, parce que la plus grande partie de l'armée périroit s'il laiſſoit paſſer certaine conſtellation favorable qui étoit prête à ſe tourner en un aſpect infortuné. Ce devin, nommé Botello, avoit une place de ſoldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes ſous le nom de ſorcier, auquel il répondoit ſans ſe fâcher, croyant qu'il étoit un attribut de ſon habileté. Cortez ſe mocquoit toujours des pronoſtics de cet homme, mépriſant le ſujet à cauſe de la profeſſion, & il l'écouta alors avec le même mépris : mais enfin il l'écouta, ce qui étoit preſque la même choſe que de le conſulter.

CVI. Vigilance, ordres, meſures de Cortez pour marcher la même nuit.

On envoya ſur la fin du jour un des priſonniers Mexicains, ſous prétexte de continuer le traité, ſuivant les propoſitions dont le ſacrificateur étoit chargé ; on penſoit ſans doute que cette feinte ſerviroit à tromper les

les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne-foi, & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit jours. Cependant le Général ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voyage, & tous les momens lui étoient précieux. Il avoit fait faire un pont de grosses solives, & de planches assez fortes pour soutenir le canon quand il faudroit traverser les coupures que les Indiens avoient faites à la chaussée. Ce pont étoit fabriqué d'une maniere que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aisément. Cortez donna ses ordres, & instruisit tous ses capitaines en prévenant sagement tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Il mit à l'avant-garde deux cens soldats Espagnols avec les Tlascalteques les plus aguerris, & jusqu'à vingt cavaliers sous le commandement de cinq excellens capitaines, Gonzalez de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de Tapia. L'arriere-garde fut commise à Pierre d'Alvarado, à Jean Velasquez

de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez : ce corps étoit plus fort que le premier. Le corps de bataille, composé de tout le reste de l'armée, conduisoit les prisonniers, l'artillerie & tout le bagage. Cortez avoit encore un corps de réserve auprès de sa personne, pour porter du secours où il seroit nécessaire : il étoit d'environ cent soldats choisis sous les Capitaines Alfonse d'Avila, Christophe d'Olid & Bernardin Vasquez de Tapia. Le Général fit à tous un petit discours sur les difficultés & les dangers de cette entreprise : avertissement nécessaire à des gens prévenus que les Mexicains ne combattoient point durant la nuit.

CVII. Partage du trésor ; quelques-uns se chargent d'or qui leur fait perdre la vie.

On n'oublia point l'or, l'argent, les bijoux, ou les joyaux qui composoient le trésor : on en tira le quint du Roi en especes les plus précieuses & du moindre volume, & on le remit avec toutes les formalités requises entre les mains des officiers qui avoient le soin des rôles & des munitions de l'armée. Le reste alloit encore à de grandes som-

mes, & Cortez auroit bien voulu qu'on ne s'en chargeât pas, protestant publiquement qu'il n'étoit point tems de s'en embarrasser, & qu'il seroit aussi honteux que dangereux d'occuper si indignement leurs mains qui devoient être libres pour la défense de leur vie & de leur réputation. Voyant que les soldats trop touchés de cette perte, n'approuvoient pas ce désintéressement, il dit que la retraite qu'ils alloient faire ne devoit pas être considerée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du dessein de conquérir cet Empire, mais comme une disposition nécessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur.

Le discours de Cortez ne fut ni tout-à-fait inutile, ni assez efficace contre l'indiscrete cupidité. Ceux qui se conduisoient par l'honneur ou par la raison, ne prirent de ces richesses que ce qui ne pouvoit pas les empêcher de courir aux occasions. Plusieurs autres, & particuliérement ceux de Narvaez, s'attacherent au pillage sans aucune considé- CVIII. Les plus sages s'embarrassent moins.

ration, rempliſſant leurs poches, & chargeant leurs épaules preſqu'au delà de leurs forces : mais il leur en coûta cher.

CIX. Marche heureuſement commencée, mais bientôt traverſée.

Il étoit près de minuit lorſque les Eſpagnols ſortirent de leur quartier, ſans que ni leurs ſentinelles, ni leurs coureurs euſſent fait aucune rencontre. La pluye d'ailleurs & l'obſcurité favoriſoient leur deſſein ; & on obſervoit le ſilence avec la plus grande exactitude. L'avant-garde paſſa ſur le pont-volant, & ceux qui le conduiſoient le porterent juſqu'au premier canal, où il ſervit : mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le ſoutenoient, qu'il auroit été impoſſible de le tranſporter aux autres ouvertures : on ne fut point dans cette peine, car l'armée n'avoit pas encore achevé de paſſer ce premier trajet de la digue, qu'elle fut attaquée de tous côtés avec une égale fureur.

CX. Le bon ordre des Mexicains les favoriſe, & trop d'ardeur

Les Mexicains avoient obſervé tous les mouvemens de leurs ennemis, avec une diſſimulation éclairée : ils avoient ſçu aſſembler & diſ-

tribuer sans faire de bruit la multitude incroyable de leurs troupes, & s'étoient approchés à la faveur des ténébres sans être découverts. Le lac se trouva tout d'un coup couvert de canots armés, & le combat commença par les deux côtés de la chaussée, avec tant de sang-froid & d'ordre, qu'au même tems qu'on entendit le bruit effrayant de leurs cris & de leurs cors, on sentit les coups de leurs fléches. Toute l'armée Espagnole étoit perdue sans ressource, si les Indiens, dans la chaleur du combat, avoient gardé le bon ordre qu'ils avoient tenu en commençant leurs attaques : mais la modération étoit pour eux un état si violent, que l'obéissance cessa du moment que la colere vint à s'allumer. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée, & ils le firent avec tant de confusion, que leurs canots se mettoient en piéces en heurtant contre la chaussée, & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer étoit encore un autre écueil presqu'aussi redoutable.

leur devient funeste.

CXI.
Multitude, précipitation, confusion & terrible carnage des assaillans.

Les Espagnols firent dans cette occasion un furieux carnage parmi ces hommes nuds & en désordre. Un moment après il fallut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde où se fit la plus grande exécution, parce que les Mexicains qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent dans l'eau, & s'aidant de leurs armes, ainsi que de leur agilité naturelle, ils sauterent sur la chaussée en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner. Ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols qui rompirent aisément cette multitude confuse; & après les avoir taillés en pieces, leurs corps comblerent le canal, & servirent de pont aux étrangers. C'est ainsi du moins que Solis le raconte d'après quelques Auteurs, ajoutant que selon d'autres, les Mexicains en rompant le second pont, y avoient laissé une poutre assez large, sur laquelle les Espagnols passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. L'avant-garde continua sa marche sans s'arrêter beaucoup au

dernier canal, où on pouvoit paſſer à gué & prendre terre. Leur embarras n'auroit pas été petit, ſi une partie de l'armée ennemie les eût attendus au bout de la digue, puiſque déja fatigués ou bleſſés, & ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, ils auroient été forcés de diſputer d'abord le terrein par un nouveau combat très-déſavantageux. La prévoyance des Mexicains n'étoit point allée juſques-là.

CXII. Efforts extraordinaires de Cortez : il dégage le corps de bataille, mais une partie de ſon arrière-garde eſt détruite.

Cortez paſſa avec la premiere troupe ; & ayant ordonné à un de ſes Capitaines de la mettre en bataille à meſure que les ſoldats arrivoient, il retourna ſur la chauſſée avec Sandoval, Olid, d'Avila, Morin & Dominiquez ; là il ſe jetta l'epée à la main au plus fort de la mêlée, repouſſant les ennemis, ou les taillant en pieces, & animant les ſoldats par ſa préſence & par ſa voix : il fit jetter dans l'eau une partie de l'artillerie qui embarraſſoit le paſſage : il dégagea enfin le corps de bataille ; mais il lui fut impoſſible de porter le même ſecours à ceux qui reſtoient encore en ville,

& il y en avoit plusieurs, parce que les ennemis avoient eu l'adresse de rompre le pont volant, avant que toute l'arrière-garde eût achevé de passer, & c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte; le gros des Mexicains étant tombé sur eux, les avoit forcés de se retirer en désordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligens, & la meilleure partie de ceux, qui, oubliant leur devoir, n'étoient point dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier, périrent honteusement, embrassant ce misérable fardeau, qui les rendoit également inutiles au combat, & pesans à la fuite. Enfin Cortez fit sa retraite avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arrière-garde; & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée, Pierre d'Alvarado vint se joindre à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui parut approcher du prodige : se voyant chargé de tous côtés, son cheval tué, & devant soi un canal

fort large, il mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & s'élançant en l'air, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté. Cet endroit fut appellé depuis *le saut d'Alvarado*.

Saut d'Alvarado.

CXIII. Les Espagnols perdent leur artillerie, leurs prisonniers, un grand nombre de soldats, & plusieurs excellens Officiers.

Le jour commençoit à paroître, lorsque l'armée se trouva en terre-ferme, & l'on fit alte auprès de Tacuba, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échappés du combat : cette précaution sauva en effet quelques Espagnols, & plusieurs Tlascalteques, qui, s'étant jettés dans l'eau, arriverent au bord du lac. Ces gens rapporterent que la derniere partie de l'arrière-garde avoit été entiérement défaite. Lorsque le Général eut mis toutes ses troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, & presque tous les Mexicains prisonniers, qui, sans pouvoir être reconnus dans l'obscurité & la confusion, furent traités comme ennemis par ceux de leur nation. Les soldats, déja si fatigués, étoient encore plus étonnés

par la diminution si considérable de l'armée, & la perte de l'artillerie, à la veille d'être encore chargés par les ennemis. On regrettoit particuliérement plusieurs braves Officiers, Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui avoient perdu la vie en combattant avec une valeur extraordinaire. Mais rien ne fut plus sensible au Général, & à toutes les troupes, que la perte de Jean Velasquez de Leon, qui, à la queue de l'arrière-garde, avoit été accablé par le grand nombre des ennemis, qu'il n'avoit cessé de battre avec un courage invincible jusqu'au dernier soupir. Velasquez respecté de tous les soldats, comme la seconde personne de l'armée, étoit en effet un Capitaine d'un très-grand service, autant pour le conseil que pour l'exécution; un peu sec dans ses manieres, mais toujours vrai & sincère: l'estime générale qu'il avoit acquise, le faisoit regarder comme un homme nécessaire à la conquête du Mexique.

CXIV. Fermeté de Cortez dans

Tandis que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la

marche, Cortez appuyé ſur une pierre ſe repoſoit, mais dans un accablement d'eſprit, qu'il ſeroit difficile d'exprimer ; au même tems qu'il donnoit ſes ordres & qu'il animoit ſes ſoldats, avec cette vivacité qu'il conſervoit toujours, ſes yeux répandirent des larmes, qu'il ne pût cacher, mais qui ne donnoient aucune atteinte à la grandeur du courage : il ſe ſouvint alors de la prédiction de l'Aſtrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu, à deſſein, peut-être, de faire quelque diverſion à ſa douleur, en raillant le Devin ſur la fauſſeté de ſon art. On trouva que ce miſérable avoit péri à la premiere attaque ſur la digue, & il ne fut point le plus regretté.

ſon abattement.

CXV.

Quelques ſujets de conſolation; les Mexicains ſuſpendent les hoſtilités pour rendre les derniers devoirs aux enfans de Montezuma, qu'ils avoient

Entre tant de diſgraces, on eut la conſolation de voir qu'Aguilar & Marine avoient échappé du combat : ces deux ſujets n'étoient pas moins néceſſaires alors à la conquête qu'ils l'avoient été autrefois. Un autre avantage, qu'on regarda comme un bonheur, ou un effet de la providence, fut que les Mexicains, au

tués ſans les connoître.

lieu de pourſuivre avec leur vivacité ordinaire les Eſpagnols, leur donnerent le tems de reſpirer, & de ſe mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empreſſement. La raiſon, ou l'occaſion de cette eſpece de ſuſpenſion d'armes, étoit que les fils de Montezuma, qui étoient ſortis avec les Eſpagnols, avoient été maſſacrés par les Mexicains dans la confuſion du combat: & les Indiens, attachés à piller la dépouille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percés de leurs fleches: comme le peuple les révéroit juſqu'à l'adoration, cette vue le jetta dans une horrible conſternation: les uns demeuroient immobiles & ſans parole, les autres ſe retiroient éperdus, la frayeur étouffant juſqu'aux ſoupirs. Cette nouvelle fit le même effet parmi les troupes, & ſuſpendit pour un tems tous les autres ſentimens. Enfin l'Empereur fut inſtruit de l'accident; & la politique de ce Prince, plutôt que la douleur, le porta à ordonner qu'on fît halte par-tout; & que l'on commençât la cérémonie des funé-

railles, par les clameurs & les gémissemens ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût livré les corps aux sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la sépulture de leurs ancêtres.

CXVI. Réflexions sur ce grand événement ; fausse politique des Mexicains.

Pour peu qu'on veuille réfléchir sur ce malheureux événement, on reconnoîtra que les vues de l'homme sont toujours courtes, & les lumieres des plus grands politiques fort bornées, lorsqu'ils consultent moins la raison que la passion. On n'admirera pas moins la justice de Dieu, qui punit quelquefois des coupables par la main des coupables.

Ce fut sans doute une grande imprudence dans les Mexicains, de laisser libre l'entrée de leur ville à Cortez, lorsqu'après sa victoire sur Narvaez, il revenoit avec tous ses Espagnols, & un nombre considérable de Tlascalteques bien armés. Ce secours n'eût pas suffi au Général pour forcer le passage du lac, si on avoit voulu le lui disputer : il n'avoit alors ni canots ni Brigantins ; nous avons remarqué qu'on en avoit déja brûlé ou détruit les

deux qu'il avoit laiſſés ſur le lac en partant pour Zempoala : & rien n'étoit plus facile aux révoltés, que de ſe défaire du peu d'Eſpagnols, qui reſtoient avec Alvarado auprès de Montezuma : ce Capitaine & l'Empereur même avouoient que les étrangers ne pouvoient que ſuccomber & périr, pour peu que le Général différât de voler à leur ſecours.

CXVII. Trop de préſomption leur avoit coûté cher, & les avoit conduit à un régicide.

Mais les chefs des rebelles s'étoient flattés qu'il ne leur ſeroit pas difficile d'exterminer une bonne fois leurs ennemis, lorſqu'ils les tiendroient tous dans l'enceinte de leurs murailles. Cette folle préſomption leur coûta cher : ils virent bientôt leurs rues pleines de ſang & de corps morts; pluſieurs de leurs maiſons brûlées, un de leurs principaux Temples incendié ; l'élite de leur Nobleſſe paſſée au fil de l'épée, & leur Empereur indignement maſſacré par ſes propres ſujets. S'ils purent ſe glorifier enfin d'avoir forcé Cortez de ſe retirer en fuyant & avec perte, celle qu'ils avoient faite eux-mêmes, étoit incomparable-

ment plus grande, & ils ne s'étoient point délivrés de leurs justes inquiétudes : les suites le firent voir.

CXVIII. Avec plus de modération, Cortez se seroit tiré d'affaire.

Le Général, de son côté, auroit plus ménagé sa réputation & son monde, si au lieu de continuer les violences d'Alvarado, qu'il ne pouvoit s'empêcher de blâmer, il se fût d'abord rendu aux desirs de Montezuma, pour adoucir les esprits & hâter sa retraite, avant qu'on en fût venu aux dernieres extrêmités. Mais il semble que ce soit le sort des grands hommes de faire de grandes fautes : l'expérience sert à les détromper : heureux encore s'ils sçavoient en profiter : Cortez peut être mis dans ce nombre ; il est rare qu'il soit tombé deux fois dans la même faute, lorsqu'il n'a tenu qu'à la prudence & à la réflexion de l'éviter.

CXIX. Marche pénible ; les Mexicains se réunissent & attaquent vivement ; on les repousse de même.

Pendant que le nouvel Empereur, sa Cour, & tous les grands Officiers s'occupoient d'une cérémonie lugubre, les Espagnols s'avançoient en bon ordre sur le chemin de Tlascala, & tous leurs blessés étoient portés sur la croupe des chevaux. On ne fut pas long-tems sans dé-

couvrir quelques troupes d'Indiens armés que les Mexicains avoient fait ſortir de Tacuba & de quelques autres Villes voiſines, pour ſuivre les traces de l'armée, l'arrêter, ou l'inquieter, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent acquittés des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Montezuma. Mais ces troupes ſe tenoient toujours à une diſtance d'où elles ne pouvoient offenſer les Eſpagnols que par leurs cris: cette importunité dura juſqu'à ce que les Mexicains s'y étant joints, ils s'avancerent tous enſemble avec la légéreté naturelle aux Indiens, & attaquerent avec tant de furie, qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir. Cortez ainſi engagé à combattre en raſe campagne, contre des forces ſi ſupérieures par le nombre, ſans avoir aucun lieu de retraite, ni pouvoir fortifier ſes troupes à dos, ne ſe déconcerta point; mais étendant autant qu'il pût ſes bataillons ſur un même front, il mit les Arquebuſiers & les Arbalêtriers aux premiers rangs, & leurs armes meurtrieres firent d'abord un terrible carnage

dans les troupes nombreuses de l'Ennemi; tous ceux qui s'approchoient étoient abbattus, sans que leur mort épouvantât les autres : les cavaliers faisoient aussi des irruptions fort sanglantes; cependant le nombre des Ennemis croissoit toujours, & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fléches & de pierres.

CXX. On gagne une hauteur & on se poste fort avantageusement.

Le Général, qui combattoit en soldat, sans oublier les attentions de Capitaine, remarqua une petite éminence, peu éloignée, qui commandoit de tous côtés sur la plaine : il y avoit sur cette hauteur un bâtiment garni de tours qui paroissoit une forteresse : Cortez résolu de gagner ce poste, détacha quelques soldats pour le reconnoître, & il les fit suivre par toute l'armée. Ce mouvement ne pouvoit être que pénible, parce qu'il falloit faire toujours tête aux ennemis, en gagnant le terrein vers la hauteur, & jetter tous les Arquebusiers sur les avenues : on en vint néanmoins à bout : on trouva le poste abandonné, & dans le bâtiment tout ce que l'on

pouvoit souhaiter pour se mettre à couvert. C'étoit un Temple d'Idoles sauvages à qui les Indiens recommandoient la fertilité de leurs moissons : les Sacrificateurs l'avoient laissé désert, fuyant le voisinage de la guerre, contraire à leur profession : l'enceinte du Temple étoit assez spacieuse, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être mise en défense. Les Espagnols à l'abri de ces remparts reprirent haleine, & reconnurent la divine protection. Dans la suite, & dans le même lieu, ils firent bâtir un hermitage sous le titre de *Notre-Dame des Remedes*. Cette Chapelle est encore aujourd'hui célébre par la dévotion des fidéles.

CXXI. Après quelques impuissans efforts, les ennemis disparoissent pour un tems.

Les ennemis n'oserent tenter un assaut ; ils s'approcherent seulement de l'éminence qu'ils envelopperent de tous côtés ; de tems en tems ils faisoient quelques irruptions, en battant l'air à coups de fleches, & quelquefois les murs du Temple, comme s'ils eussent voulu les punir de ce qu'ils s'opposoient à leur vengeance. A la fin ils reprirent tous le

chemin de Mexique, témoignant par la maniere dont ils ſe retiroient, que la queſtion n'étoit pas encore décidée.

CXXII. Attentions du Général Eſpagnol : ſoin des bleſſés.

Cortez logea l'armée avec toutes les précautions qu'on eſt obligé de prendre durant la nuit. Il commanda que l'on changeât ſouvent les ſentinelles & les gardes, afin que tout le monde goûtât à ſon tour un peu de repos : on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la ſaiſon demandoit ce ſecours, que pour conſumer les fleches des Mexicains. Le peu de rafraîchiſſemens que l'on trouva dans le Temple fut diſtribué aux ſoldats, & les Officiers donnerent une attention particuliere à la guériſon des bleſſés. Dans un défaut général de toutes ſortes de proviſions, on inventoit quelques remédes de ce qu'on avoit en main.

CXXIII. Conſeil de guerre : on continue la marche la même nuit.

Le Général appliqué à ces différens ſoins, n'en étoit pas moins attentif au péril où on ſe trouvoit, & avant que de ſe donner quelque repos, il aſſembla les Capitaines pour concerter enſemble ce qu'il y

avoit à faire en cette conjoncture : sans découvrir son sentiment, il leur proposa divers partis avec leurs inconvéniens, & remettant à leur choix à décider sur la facilité, ou la difficulté des moyens, il leur remontra d'abord » qu'on ne retom- » boit pas deux fois impunément » en l'extrêmité où ils s'étoient trou- » vés ce soir là, & qu'ils ne pou- » voient sans témérité se rejetter » dans l'engagement de marcher en » combattant avec des forces si iné- » gales à celles des ennemis, & de » faire en même-tems deux mouve- » mens si opposés.

CXXIV. Concert de tous les Capitaines & des soldats : utiles précautions.

Sur les réflexions de Cortez, tous les Capitaines convinrent que le dessein le moins périlleux & de plus facile exécution, étoit d'avancer la marche de l'armée, & on conclut de partir à minuit précisément. Peu de tems avant l'heure marquée, on assembla les soldats qui n'eurent pas de peine à s'éveiller, parce qu'ils dormoient en défiance : on leur déclara l'ordre & les raisons du départ ; à quoi ils applaudirent tous en se disposant à marcher. Le Gé-

néral voulut qu'on laiſſât les feux allumés, afin de cacher leur retraite aux ennemis, & il donna le commandement de l'avant-garde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ſes forces à l'arriere-garde où il demeura, voulant être près du péril, & aſſurer par ſes ſoins la tranquillité des autres. On s'avança en cet ordre plus de demi-lieue, ſans que le ſilence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

CXXV. Les ennemis n'attaquent que de loin, & par pelotons; les Eſpagnols avancent toujours & profitent des vivres que les fuyards ont abandonnés.

A l'entrée d'un pays inégal & coupé de montagnes, les coureurs trouverent une embuſcade, que ceux mêmes qui l'avoient dreſſé, découvrirent mal-à-propos par leurs cris, & par les pierres qu'ils tiroient de loin aux Eſpagnols. L'armée fit deux lieues en combattant avec moins de péril que d'importunité, quelques troupes d'Indiens qui ſortoient d'entre les buiſſons, & qui s'y retiroient après s'être montrés en déſordre. Au point du jour les Eſpagnols firent halte en un autre Temple moins grand & moins élevé que le premier, mais aſſez

bien posté pour découvrir la cam-pagne, & prendre, suivant le nom-bre des ennemis, les mesures ca-pables d'établir la sûreté. Le jour découvrit la quantité & le peu d'or-dre des Indiens, dont les incursions n'empêcherent point qu'on ne con-tinuât la marche sans s'arrêter, & à dessein de s'avancer le plus qu'il seroit possible, pour éviter ou ren-dre moins facile la poursuite des Mexicains. A deux lieues delà on reconnut un Bourg bien situé, & qui paroissoit fort peuplé : Cortez le destina pour le logement de ses troupes, & donna ordre qu'on s'en saisît à vive force, si l'on ne pou-voit y entrer paisiblement ; mais on le trouva abandonné de tous ses habitans : les vivres qu'ils n'avoient pû emporter, ne contribuerent pas moins que le repos à rétablir les forces des soldats.

CXXVI. Pays rude & stérile ; faim & fatigue qui n'abattent pas le courage de l'armée.

L'armée s'arrêta en ce lieu un jour ou deux, selon quelques Au-teurs, parce que l'état des blessés ne permettoit pas une plus grande diligence : elle fit ensuite deux au-tres journées de marche, après quoi

elle trouva un pays fâcheux & stérile : point de couvert pour passer la nuit, & la persécution des Indiens ne cessoit point. La faim & la soif travailloient surtout les Espagnols, obligés de se nourrir des herbes & des racines qu'ils cueilloient cependant avec choix, suivant la connoissance qu'en avoient les Tlascaltèques : neanmoins les soldats & les Officiers s'animoient réciproquement à souffrir. Un des chevaux blessés mourut alors ; on le distribua aux plus pauvres soldats, & ceux-ci convierent leurs amis à ce festin, qui ne laissa pas de paroître délicieux à des gens affamés.

CXXVII. Stratagêmes des Indiens, dont les Espagnols sçavent profiter.

On aboutit enfin à un petit bourg, dont les habitans, sans se retirer, laisserent l'entrée libre, témoignant même de la joie & de l'empressement à servir les Espagnols. Ils produisirent volontiers les provisions qu'ils avoient, & en tirerent même des bourgs voisins autant qu'il étoit nécessaire, pour faire oublier aux soldats ce qu'ils avoient souffert dans leur fâcheuse marche. Ces soins cependant, & toutes ces ca-

resses, étoient un nouveau stratagême des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnassent de meilleure foi dans le piége qu'ils leur préparoient. Au point du jour l'armée se mit en ordre pour passer une montagne, & descendre ensuite dans la vallée d'Otumba, qu'il falloit nécessairement traverser pour gagner le chemin de Tlascala. On reconnut alors que les Indiens prenoient d'autres manieres : leurs cris n'étoient plus que des railleries, qui témoignoient une espece de satisfaction : Marine remarqua qu'ils répétoient souvent ces mots : *allez, tyrans, vous serez bientôt en un lieu où vous périrez tous.* Chacun interprétoit à sa façon le sens de ces paroles. Cortez & ses Officiers ne douterent point que ce ne fût un indice certain de quelque embuscade fort proche ; & leur raisonnement étoit fondé sur diverses expériences de la facilité avec laquelle ces peuples découvroient sottement ce qu'ils avoient le plus d'intérêt de cacher.

Sur

CXXVIII. La vaste vallée d'Otumba se trouve remplie d'ennemis en armes.

Sur cette supposition, Cortez prévint l'esprit des soldats à se tenir sur leurs gardes, & l'on continuoit la marche lorsque les coureurs vinrent avertir que les ennemis s'étoient emparés de toute la vallée, que l'on découvroit du haut de la montagne, & qu'un nombre effroyable de troupes en armes remplissoient le chemin que les Espagnols cherchoient. C'étoit la même armée des Mexicains, qui s'étoient retirés de devant le premier temple, mais qui avoit été jointe par plusieurs autres grosses troupes, & par toute la Noblesse de Mexique. Tout ce monde d'ennemis, partagé en divers corps, avoit marché à l'abri des montagnes, & avec tant de diligence, qu'ils prévinrent les Espagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrein fort vaste leur donnoit lieu d'étendre leurs bataillons sans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne. Ce projet avoit été concerté avec beaucoup de justesse, & exécuté de même jusqu'au moment du combat.

CXXIX. Spectacle curieux, & non moins effrayant.

La ſurpriſe des Eſpagnols ne fut point petite, lorſque du haut de la montagne ils découvrirent une puiſſante armée, rangée en aſſez bon ordre, dont le front occupoit l'eſpace entier de la vallée, & le fond s'étendoit au-delà de la portée de la vue. Cette armée étoit compoſée de différentes nations : on pouvoit le connoître par la diverſité & la ſéparation de leurs enſeignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, paroiſſoit le Capitaine général de l'Empire, ſur ſa litiere ſuperbement ornée, & élevé au-deſſus de tous ſur les épaules de ſes domeſtiques, afin de donner de-là ſes ordres, & de les faire exécuter à ſa vue. Il portoit ſur ſa cuiſſe l'étendart impérial, qu'on ne confioit qu'à ſes mains, & qu'on ne mettoit en campagne qu'aux occaſions de la derniere importance. Le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes de toutes les couleurs, formoit un ſpectacle qui conſervoit ſon agrément, parmi tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

Pendant que les ſoldats reconnoiſſoient le danger qui alloit donner de l'exercice à leur courage, Cortez examinoit ſur leurs viſages les mouvemens de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu, qui anime plus que tous les diſcours ; & comme il les vit plus émus de colere que d'étonnement, voici, leur dit-il, l'occaſion de mourir ou de vaincre, c'eſt la cauſe de Dieu qui combat pour nous. Le Général n'en dit pas davantage, parce que les ſoldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il le donna ſur le champ, & il s'avança à la tête de l'armée, ayant étendu le front de ſes bataillons autant qu'il avoit pu, afin qu'ils ne fiſſent qu'une ligne avec la cavalerie rangée ſur ſes aîles. La premiere décharge des arbaletres & des arquebuſes fut faite ſi à propos, que les ennemis n'eurent pas le tems de lancer leurs traits, & auſſitôt ils furent chargés à coups de piques & d'épées, avec un grand carnage, pendant que les cavaliers perçoient ou rompoient

CXXX. Les Eſpagnols en paroiſſent moins étonnés qu'irrités ; commencement d'un combat affreux.

les troupes qui s'avançoient, à dessein d'envelopper les Espagnols.

CXXXI. Courage des Tlascalteques ; furieuse résistance des Mexicains, leurs mouvemens singuliers.

On gagna du terrein à cette premiere décharge ; les Espagnols ne portoient pas un coup sans blessure, & presque toujours mortelle. Les Tlascalteques se lançoient dans la mêlée comme des lions altérés du sang des Mexicains ; & avec cela ils conservoient tous assez d'empire sur la colere, pour tuer avec choix, en s'adressant d'abord aux Capitaines qu'ils distinguoient. Cependant les Mexicains combattoient avec une opiniâtreté si furieuse, qu'ils couroient remplir les vuides que les armes Espagnoles avoient faits dans leurs bataillons. Toute cette foule effroyable d'Indiens sembloit se retirer en même tems, lorsque la cavalerie donnoit, ou que les armes à feu passoient à l'avant-garde de notre armée ; & après l'effort qu'ils redoutoient le plus, un autre mouvement les repoussoit sur le terrein qu'ils avoient perdu, mais avec tant d'impétuosité, que la campagne paroissoit une mer agitée par le flux & reflux de ses vagues.

Cortez à la tête de ses cavaliers, secouroit ceux qu'il voyoit trop pressés, & portoit partout au bout de sa lance la terreur & la mort. La résistance obstinée des ennemis lui donnoit pourtant de l'inquiétude, parce qu'il étoit impossible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ses soldats. Dans cette occasion si périlleuse, il se souvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le succès de leurs batailles consistoit en l'étendart général, dont la perte ou la conservation décidoit de la victoire, pour eux, ou pour les ennemis : réfléchissant en même tems sur le trouble que le mouvement de la cavalerie donnoit aux ennemis, il résolut de faire un effort extraordinaire pour gagner l'étendart impérial, qu'il distinguoit fort bien : appellant donc Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, il leur proposa sa résolution & la maniere de l'exécuter. Suivi de ces braves, & de ceux qui l'accompagnoient ordinairement, Cortez donna au grand galop à l'endroit qui lui parut le plus foible & le moins éloigné du

CXXXII. Activité & présence d'esprit de Cortez, qui se surpasse lui-même; il porte par terre le Général de cette puissante armée, & enleve l'étendart roïal

centre. Les Indiens, ſuivant leur coutume, firent place à la cavalerie, & avant qu'ils ſe fuſſent ralliés, l'eſcadron pouſſa avec tant de vigueur cette multitude confuſe qui environnoit l'étendart, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva au lieu où paroiſſoit le Général des Mexicains, eſcorté de tous les Nobles de ſa garde : tandis que les autres Officiers Eſpagnols écartoient cette eſcorte à grands coups d'épée, Cortez pouſſa ſon cheval droit au Général, & d'un coup de lance le jetta par terre dangereuſement bleſſé : un ſimple cavalier, nommé Jean de Salamanque, lui ôta ce qui lui reſtoit de vie, avec l'étendart, qu'il mit auſſitôt entre les mains de Cortez.

CXXXIII. Après la perte de leur étendart, les Mexicains ſont en déroute, & les Eſpagnols s'enrichiſſent des dépouilles des vaincus; Cortez eſt bleſſé.

Au moment que les Indiens virent l'étendart de l'Empire au pouvoir des Eſpagnols, ils abbattirent toutes les autres enſeignes, & jettant les armes, ils s'enfuirent de tous côtés, dans les bois, dans les campagnes couvertes de maïs, ou ſur les montagnes. On ſuivit cependant la victoire en toute rigueur, fai-

ſant main baſſe ſur les fuyards, parce qu'il étoit important de les diſſiper : en cela les mouvemens de la colere s'accordoient avec les régles de la guerre. Tout le champ de bataille ſe trouvant nétoyé, le Général laiſſa à ſes ſoldats tout le butin qui ne pouvoit qu'être conſidérable, parce que les Mexicains avoient apporté en cette rencontre tous les joyaux, & les ajuſtemens dont ils prétendoient orner leur triomphe. Selon les relations, ils avoient deux cens mille combattans dans la vallée d'Otumba, & ils en perdirent plus de vingt mille. Peut-être en faut-il rabattre de l'un & l'autre nombre ; il pouvoit auſſi aller plus loin, car il ne fut pas poſſible aux Eſpagnols de compter ni les troupes de cette prodigieuſe armée qu'ils attaquerent preſqu'au moment qu'elle parut, ni la quantité des morts & des bleſſés que les Indiens avoient ſoin d'enlever autant qu'ils le pouvoient. Parmi les Eſpagnols il y eut peu de bleſſés, & il en mourut depuis deux ou trois à Tlaſcala. Cortez reçut lui-même

un coup de pierre si violent, qu'il perça son casque, & lui offensa le cerveau par une contusion, dont il ne guerit qu'avec peine.

CXXXIV. Cette victoire, sans être miraculeuse, est la plus signalée qui ait été remportée dans le nouveau monde.

On a parlé avec raison de cette victoire, comme d'une des plus grandes qui ayent été remportées dans l'une & l'autre Amérique. Quelques Historiens n'ont pas craint d'avancer que Saint Jacques avoit combattu visiblement en faveur des Espagnols : mais sans recourir à des prodiges, on doit reconnoître qu'en cette rencontre la main de Dieu se déclara par des témoignages éclatans. En se nommant lui-même le Seigneur des armées, il s'est réservé particulierement le succès des batailles, & il a appris aux hommes à attendre les victoires de la disposition de ses arrêts souverains, sans faire trop de fonds sur leurs forces, aussi foibles que le roseau, si Dieu leur retire son secours, & sans prendre trop de confiance en leur bon droit, parce qu'il lui plaît quelquefois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le fouet entre les mains des méchans qu'il n'aime pas.

Après la bataille & la victoire d'Otumba, Cortez ayant rassemblé ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter, il les réunit en ordre de bataille, & continua sa marche : comme on ne pouvoit sortir ce jour là du pays ennemi, & qu'on étoit pressé par le besoin de panser les blessés, on fit halte dans quelques maisons un peu écartées, où l'armée passa la nuit avec peu d'assurance : au point du jour elle reprit sa route sans aucun obstacle. Ce n'étoit que de loin, que quelques troupes Mexicaines, en se montrant sur les montagnes, sembloient par leurs cris & par leurs menaces, donner congé aux Espagnols qu'elles ne pouvoient arrêter.

CXXXV. On continue la marche en ordre de bataille.

Bientôt après on découvrit les bornes de la Province de Tlascala, par la fameuse muraille dont il a été parlé, & toute l'armée célébra par des acclamations, son entrée sur les terres de cette République amie. Les Tlascalteques baisoient le terrein, comme des enfans, qui échappés à bien des périls, reviennent entre les bras de leur mere : & les

CXXXVI. Joyeuse entrée sur les terres de Tlascala.

Eſpagnols rendoient graces au ciel de la faveur qu'il leur accordoit de reſpirer en liberté, après tant de combats & de fatigues. Ils ſe coucherent tous, & ſe délaſſerent autour d'une fontaine qu'ils appellerent les eaux de ſanté & de délicateſſe. L'armée arriva ſur le midi à Gualipar, groſſe Bourgade, dont les habitans vinrent la recevoir avec toutes les démonſtrations de leur bonne volonté; Cortez reçut de même leurs offres, & y établit ſon quartier, mais avec toutes les précautions néceſſaires pour ne pas échouer contre une fauſſe confiance.

CXXXVII. Gracieux empreſſement du Sénat; le fier Xicotencal, fils, fait mal ſon perſonnage.

Le premier ſoin du Général avoit été de repréſenter familierement à ſes ſoldats, combien il leur importoit de conſerver l'amitié du peuple de Tlaſcala, par leur modeſtie & leur reconnoiſſance. Le ſecond fut d'inſtruire les Senateurs de ſa retraite & de ſes aventures. Mais la renommée de ſa victoire les en avoit déja inſtruits; enſorte qu'au moment que ſes envoyés partoient, il vit arriver de la part de la République ſon cher ami Magiſcatzin;

Xicotencal l'aveugle, ſon fils, & quelques autres Senateurs. Les deux premiers donnerent d'abord à Cortez les marques les plus ſenſibles de leur tendre & ſincere amitié, de leur dévouement, & de leur vénération. Les autres vinrent après cela ſaluer le Général, & féliciter tant les Capitaines que les ſoldats qu'ils connoiſſoient. Mais entre la ſincérité de ces careſſes, le jeune Xicotencal, par une fâcheuſe diſtinction, laiſſa remarquer en ſon procédé, quelque choſe de farouche ou de trop fier: & quoiqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bientôt que ſon cœur conſervoit encore la défiance d'un ennemi réconcilié; ou ſon orgueil, les remords d'un vaincu. Dans tout le reſte, rien de plus poli, de plus généreux, ni de plus ſincere que les diſcours & les offres des Sénateurs de Tlaſcala.

CXXXVIII. Offres de cette généreuſe & amie République.

Ils témoignerent à Cortez une extrême douleur de ſa bleſſure qu'ils regardoient comme le ſacrilége attentat d'une guerre ſéditieuſe. Ils re-

gretterent la perte qu'avoient faite les Espagnols, & particulierement celle de Jean Velasquez de Leon, que son mérite leur avoit fait aimer. Ils détesterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au Général de l'assister à s'en venger avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs Alliés : ils avoient déja trente mille hommes prêts à marcher sous ses ordres. Pour appuyer leurs offres, ces Sénateurs ajouterent qu'ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore vassaux de leur Prince, & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de son Ministre, & à mourir auprès de lui, en combattant contre leurs communs ennemis. En distinguant ainsi entre la qualité d'amis & de vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet que la fidélité & le devoir.

CXXXIX. Deux raisons font retarder de quelques jours la marche de l'armée.

La perte qu'avoient faite les Espagnols en sortant du Mexique, passoit dans l'esprit des Sénateurs, pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entierement

effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit comme un prodige de valeur, qui donnoit un nouveau relief à toute la retraite. Si les Sénateurs pressoient le Général de passer incessamment à Tlascala, où le logement de ses troupes étoit déja préparé, ils convinrent néanmoins d'accorder quelques jours de repos aux soldats, parceque, de leur part, ils souhaitoient faire les préparatifs d'une entrée fort magnifique, & de la maniere dont ils avoient accoutumé de célébrer le triomphe de leurs Généraux. Les Espagnols s'arrêterent donc trois jours à Gualipar, toujours libéralement assistés de toute sorte de rafraîchissemens aux dépens de la République; & d'abord que les blessés se trouverent en meilleur état, on se prépara à marcher. Les Officiers & les soldats se parerent le mieux qu'ils purent pour l'entrée, en se servant des joyaux & des plumes des Mexicains vaincus; ces marques extérieures donnoient un nouvel éclat à leur victoire.

CXL. On la reçoit

Le faste qui en impose aux yeux,

en triomphe dans la Ville de Tlascala.

ne fut pas moindre du côté des Tlascalteques : les Caciques & les Ministres vinrent au-devant de l'armée avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortége de leurs parens, ou de leurs principaux amis. Tous les chemins étoient couverts d'une multitude de peuples qui faisoient entendre partout des applaudissemens & des acclamations, où la gloire des Espagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les cors & les autres instrumens séparés en différens chœurs, se répondoient alternativement.

CXLI. Suites de cette entrée, troublée par la maladie de Cortez; habileté des Médecins, qui guérissent le Général par la vertu des simples.

Cette entrée qui se fit au mois de Juillet 1520, fut suivie durant plusieurs jours de ces joies bruyantes, ou de ces divertissemens publics que les Indiens appellent des fêtes de triomphe. Les Sénateurs & les Caciques, toute la Noblesse, & le peuple sembloient se confondre dans ces sortes de réjouissances, qui se succedoient avec quelque variété, le jour & la nuit, & où chacun vouloit se distinguer, ou par son adresse,

ou par ſon agilité, & tous par une attention particuliere à plaire aux Eſpagnols, ou à les amuſer. Mais un chagrin, qui ne fut pas moins public que le triomphe même, vint troubler le cours de ces fêtes. La bleſſure du Général avoit été mal panſée, & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné dans la ſuite de la bataille, porta au cerveau une inflammation, ſuivie d'une fievre qui abattit entierement ſes forces, & le réduiſit bientôt aux termes de faire tout craindre pour ſa vie. La conſternation dès-lors fut générale, & peut-être plus ſenſible encore entre les Tlaſcalteques, que parmi les Eſpagnols. Tandis que les grands & les petits témoignoient à l'envi leur douleur, leur crainte, ou leur inquiétude ſur l'état du Teule (c'eſt le nom qu'ils donnoient aux Héros qu'ils ne conſidéroient guères moins que leurs Dieux) le Sénat fit appeller en diligence les plus habiles Médecins de la Province: toute leur ſcience conſiſtoit dans la connoiſſance & le choix des ſimples, utiles à la Médecine, qu'ils appliquoient avec un

discernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le reméde, suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dut sa guérison qu'à leur seule industrie; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins pour ôter l'inflammation, & appaiser les douleurs qui causoient la fievre, ils passerent par degrés à ceux qui faisoient mûrir & fermer ensuite les playes avec tant de justesse & de succès, qu'en peu de tems ils le remirent en parfaite santé.

CXLII. Pendant qu'on renouvelle les réjouissances, le Général guéri forme un nouveau plan de conquête.

Toutes les connoissances de ces Médecins sans étude, étoient fondées sur l'enseignement de la nature même, & sur l'expérience. Cortez ainsi rétabli, vit le renouvellement des fêtes, & reconnut avec un nouveau plaisir l'affection constante des Tlascalteques pour lui. Du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconvéniens, & écarter ou prévoir les difficultés.

CXLIII. Bonnes & mauvaises

Il voulut d'abord sçavoir ce qui se passoit à Vera-Cruz, parce que

la conſervation de ce poſte étoit une des principales baſes ſur quoi il fondoit l'établiſſement de ſes nouveaux projets. Rodrigue Rangel, qui commandoit à Vera-Cruz, lui fit ſçavoir qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner quelqu'inquiétude dans la place, ni ſur la côte; que Narvaez & Salvatierra étoient toujours bien gardés en leur priſon, & que les ſoldats de la garniſon ſe trouvoient contens & bien traités; enfin que la bonne correſpondance des Zempoales, des Totonaques & des autres alliés, continuoit avec les mêmes témoignages d'affection & d'exactitude de leur part. Mais cet Officier apprenoit en même tems que huit ſoldats, avec un Commandant qu'on avoit envoyé à Tlaſcala quérir l'or deſtiné aux Eſpagnols de Vera-Cruz, n'étoient point revenus à la Ville, & que le bruit couroit parmi les Indiens, qu'on les avoit tués dans la Province de Tepeaca, & que par la même raiſon on pouvoit craindre que les ſoldats de Narvaez, demeurés bleſſés à Zempoala, n'euſſent été les victimes de la mê-

nouvelles; juſtes ſoupçons contre les Tepeaques.

me trahiſon, parce qu'à meſure qu'ils ſe ſentoient guéris, ils marchoient par petites troupes, avec une extrême paſſion de ſe rendre à Mexique, où l'avidité du ſoldat ſe figuroit des richeſſes immenſes. Les Tlaſcalteques confirmerent ce que Rangel avoit mandé, & Cortez leur ſçut bon gré de la diſcrétion qui leur avoit fait étouffer ces mauvaiſes nouvelles, de crainte que le chagrin ne fût un obſtacle au retour de ſa ſanté : en effet, cette diſgrace affligea extrêmement le Général, car il avoit fort compté ſur ces ſoldats, dont le nombre, ſuivant Herrera, alloit au-delà de cinquante. Quand le nombre auroit été moindre, ç'auroit toujours été une grande perte en une occaſion, & dans un pays où un Eſpagnol valoit pluſieurs milliers d'Indiens. C'eſt l'expreſſion d'Antoine Solis.

CXLIV. La perfidie des Indiens de Tepeaca ſe manifeſte; les Tlaſcalteques s'uniſſent aux Eſpagnols pour la punir.

Il étoit conſtant que les huit ſoldats, partis de Vera-Cruz, étoient arrivés à Tlaſcala, & qu'ils s'en étoient retournés chargés de tout l'or qui leur étoit échu en partage : on commençoit alors à ſe défier de

la fidélité des Indiens de la Province de Tepeaca ; ils étoient pourtant du nombre de ceux qui s'étoient soumis aux Espagnols à leur premier voyage de Mexique. On justifia ensuite que le meurtre des soldats étoit leur ouvrage ; & on n'eut pas lieu de douter de leur perfidie, quand on apprit qu'ils avoient appellé des Mexicains à leur secours. Cortez se voyoit donc engagé à chatier ces rebelles, & à chasser les ennemis de son voisignage. Cela ne souffroit pas même de remise à cause de la situation de Tepeaca, qui rompoit le commerce de Mexique à Vera-Cruz ; il falloit s'assurer de ce passage avant que de s'appliquer à d'autres desseins. Le Général, dans cette conjoncture, avoit besoin des forces des Tlascalteques ; & il ne fut pas dans le cas de les solliciter ; mais d'accorder comme une grace ce qu'il auroit dû demander : les Tepeaques venoient de forcer les frontieres de Tlascala, en pillant & détruisant quelques bourgades de cette Province. En falloit-il tant pour réunir contre eux toutes les forces de la

République, & celles des Espagnols ?

CXLV. Politique du nouvel Empereur du Mexique.

La politique du nouvel Empereur du Mexique ne se borna pas à faire prendre les armes aux Tepeaques ; les Tlascalteques mêmes ne lui parurent point incorruptibles : les présens, les promesses, les flatteries, les honneurs, tout fut employé pour les armer contre les Espagnols, ou du moins pour les détacher de leurs intérêts : & nous allons voir que la providence tourna tout à leur avantage.

CXLVI. Superbe cortege de ses ambassadeurs auprès de la République de Tlascala.

On reçut avis de Gualipar que trois ou quatre Ambassadeurs Mexicains étoient arrivés à la frontiere ; qu'ils étoient adressés à la République de Tlascala, & qu'ils n'attendoient que la permission du Senat pour se rendre à la ville. On devina d'abord l'objet de l'ambassade, & on étoit bien décidé à ne rien accorder au préjudice des Espagnols ; on conclut cependant de recevoir les Ambassadeurs, pour tirer au moins un avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit pas encore fourni d'exemple. Ces Ambassadeurs,

ſuperbement parés, & ſuivis d'un nombreux cortége; portoient en leurs mains les marques de paix: leurs Taménes marchoient à leur tête en bon ordre, & portoient le préſent, composé de diverſes pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du pays, de plumes & d'autres curioſités, avec pluſieurs charges de ſel, marchandiſe la plus précieuſe & la plus recherchée dans cette Province. Ils firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Les Sénateurs les attendirent en leur tribunal, & les reçurent en hommes délicats ſur les droits de la ſouveraineté, ſans manquer à la courtoiſie, & ſans prodiguer les careſſes.

CXLVII. Ce qu'ils oſent propoſer au Sénat, & ce que le Sénat répond avec autant de dignité que de ſageſſe.

Les propoſitions des Ambaſſadeurs ſe réduiſirent à offrir aux Tlaſcalteques la paix, & une alliance perpétuelle entre les deux nations, le commerce libre & les intérêts communs; à condition qu'ils prendroient inceſſamment les armes contre les Eſpagnols, ou que pour s'en défaire ſans riſque, ils ſe ſerviroient de l'imprudence qu'ils avoient eue

de venir ſe livrer entre leurs mains. A ces dernieres paroles on entendit un murmure confus, & on vit des marques d'indignation qui interrompirent les Ambaſſadeurs. Ils ſe turent, & on les renvoya à leur logis, pour y attendre la réponſe du Sénat. Après une courte délibération, il répondit qu'on faiſoit une extrême attention à la propoſition de paix, pourvu qu'elle fût accompagnée de partis raiſonnables, proportionnés à la gloire & à la réputation de l'un & de l'autre Etat: que les Tlaſcalteques obſervoient religieuſement les loix de l'hoſpitalité, & qu'ils n'étoient point accoutumés à faire ſervir la confiance d'inſtrument à la mauvaiſe foi; qu'ils ſe faiſoient honneur de regarder comme impoſſible ce qui n'étoit pas permis, & d'aller tout droit à la vérité des choſes; puiſqu'ils n'entendoient pas l'uſage des prétextes, & ne ſavoient point donner à la trahiſon un autre nom que le ſien.

CXLVIII. Les Ambaſſadeurs ſe retirent précipitamment.

Dès ce moment les Ambaſſadeurs précipiterent leur départ, & les Sénateurs ne firent aucune in-

ſtance pour les arrêter : la même crainte faiſoit fuir les uns & arrêtoit les autres : le bruit qui s'étoit déja répandu parmi le peuple, que les Mexicains étoient venus ſolliciter le Sénat contre les Eſpagnols, faiſoit craindre quelque ſoulevement, qui allât juſqu'à offenſer les priviléges du caractere d'Ambaſſadeur, & à ruiner l'attention des Sénateurs au droit des gens. Cette intrigue des Mexicains ne laiſſa pas de produire un autre inconvénient.

CXLIX. Mécontentement du jeune Xicotencal : ſes diſcours ſéditieux.

Le jeune Xicotencal n'avoit point opiné dans le Sénat, ou n'avoit pas déclaré ſon véritable ſentiment, ſoit qu'il ſe fût laiſſé emporter au torrent des voix, ou qu'il craignît l'indignation de ſon pere & de ſes confreres. Moins moderé enſuite avec ſes amis & ſes partiſans, il parla contre la déclaration du Sénat, & tâchoit de couvrir ſes mouvemens d'envie, du beau prétexte de la paix, qu'il n'aimoit point.

» L'Empereur du Mexique, diſoit-» il, dont la puiſſance formidable » nous oblige d'avoir toujours les » armes à la main, & nous retient

» enveloppés dans les désastres d'une
» continuelle guerre, nous offre main-
» tenant son amitié, & n'y met point
» d'autre prix que la mort des Espa-
» gnols. Il ne fait que nous proposer
» ce que nous devrions déja avoir
» exécuté pour notre intérêt & no-
» tre conservation ; puisque quand
» nous pardonnerions à ces nou-
» veaux venus l'intention de dé-
» truire absolument notre Religion,
» qui pourra douter qu'ils ne projet-
» tent de renverser nos loix & la
» forme de notre gouvernement,
» pour réduire en Monarchie la vé-
» nérable République des Tlascal-
» teques ? Ils prétendent nous assu-
» jettir à la cruelle & odieuse domi-
» nation de leurs Empereurs ; &
» ce joug est si pesant & si rude, que
» nous ne pouvons le considérer
» sans larmes, sur le col même de
» nos ennemis.

CL. Peu de réflexion, ou peu de sincérité dans les propos du jeune Sénateur.

Le jeune Sénateur militaire ne faisoit point attention que si l'Empereur Mexicain recherchoit pour la premiere fois la République de Tlascala, on ne devoit cela qu'à la terreur que lui causoient les trou-

pes

pes Espagnoles; & que si une fois il avoit abattu les Espagnols par les Tlascalteques, & affoibli ou ruiné ceux-ci par les forces des Espagnols, il ne tarderoit point à tourner les siennes contre Tlascala, pour la mettre sous le joug, ou achever de la détruire.

CLI. Ses menées une fois connues, il est condamné à la mort par son propre pere.

Les discours & les menées du jeune Xicotencal pouvoient avoir des suites : les Magistrats en furent informés : & on traita l'affaire dans le Sénat, avec toute la réserve requise en une conjoncture de cette importance : l'aveugle Xicotencal y fut appellé, sans que l'intérêt du fils criminel donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit en l'intégrité du pere. Tous les Sénateurs condamnerent cet attentat comme une fureur extravagante d'un esprit mutin, capable de troubler la tranquillité publique, de diffamer les decrets du Sénat, & de ruiner le crédit de la nation : quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime; & l'aveugle Xicotencal appuya ce sentiment avec force, décidant de la trahison de son fils en

juge désintéressé, qui sacrifie toutes ses inclinations à la patrie.

CLII.
La sentence de mort adoucie, Xicotencal est simplement dégradé, & le crédit de Cortez le fait rétablir sans le changer.

La constance & la grandeur d'ame de cet ancien Sénateur toucherent si vivement les autres, qu'à sa considération ils adoucirent la rigueur de la sentence; mais en conservant la vie au coupable, ils le dégraderent. On le fit paroître devant le Sénat chargé de liens; & après une vive réprimande sur son insolence, on lui ôta le bâton de Général, en le privant de l'exercice & des honneurs de cette charge, avec la cérémonie de le jetter du haut en bas des degrés du tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea de recourir à Cortez, en lui donnant tous les témoignages d'une sincere réconciliation. Le Général employa d'abord en sa faveur tout son crédit, & avec tant de succès, que Xicotencal fut rétabli en ses dignités, & dans les bonnes graces de son pere : mais la férocité de son genie le poussa peu de tems après dans de nouvelles intrigues : nous en verrons les suites.

CLIII.
Marche du

Après avoir calmé les inquiétu-

des de quelques-uns de ſes ſoldats, particulierement de ceux qui étoient venus avec Narvaez, qui ſoupiroient après leurs cabanes de Cuba; Cortez choiſit juſqu'à huit mille Tlaſcalteques des mieux faits, qui ormerent diverſes troupes à leur maniere, ſous des Capitaines dont l avoit éprouvé la valeur dans la ille de Mexique. Il laiſſa à la diſcré-ion de ſon nouvel ami Xicotencal, le le ſuivre avec le reſte des trou-es de la République, & ayant mis es gens en bataille, il trouva qua-re cens vingt ſoldats Eſpagnols, en omptant les Capitaines, & ſeize avaliers. Les fantaſſins avoient reſque tous la pique, l'épée & le ouclier. Il y avoit quelques arba-ltes, mais peu d'arquebuſes faute e poudre : ce qui les obligea de iſſer la plus grande partie de ces rmes à Tlaſcala. L'armée partit vec une joie qui étoit un heureux réſage de la victoire; & le même our elle arriva à un village des en-emis, à cinq lieues de Tlaſcala, à trois de Tepeaca, ville capitale e la Province de ce nom. Les habi-

Général Eſpagnol contre les Tepeaques unis aux Mexicains.

tans du village avoient ſui à l'ap-
proche de l'armée ; & les coureurs
ne purent attraper que cinq ou ſix
payſans, que les Eſpagnols tâche-
rent d'aprivoiſer à force de careſſes.
Cortez les fit venir en ſa préſence,
leur fit quelques petits préſens, &
leur rendit la liberté, en leur or-
donnant de dire de ſa part à leurs
Caciques, & aux Miniſtres de leu
nation :

CLIV. Il fait eſpérer le pardon aux coupables, s'ils rentrent dans le devoir.

» Qu'il venoit avec cette armée
» venger la mort de tant d'Eſpagnols
» qui avoient été tués ſur leurs ter-
» res par une infâme trahiſon, &
» punir leur révolte contre l'obéiſ-
» ſance qu'ils avoient jurée à ſon
» Prince. Néanmoins que s'ils ſe
» déterminoient à prendre les ar-
» mes contre les Mexicains, à quo
» il les aſſiſteroit de ſes forces & d
» celles des Tlaſcalteques, la mé-
» moire de ces deux crimes ſeroi
» effacée par un pardon général, &
» qu'il leur rendroit ſon amitié e
» épargnant les malheurs d'une gue
» re dont ils étoient juſtement me
» nacés comme coupables, & q
» l'obligeroit à les traiter en enne
» mis.

Les Indiens partirent avec ces instructions, & la promesse qu'on leur fit de les bien recevoir au retour, encore que la proposition de la paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le jour suivant avec deux Mexicains, qui paroissoient être deux espions envoyés exprès, afin que les paysans ne pussent altérer les termes de la réponse. Ils dirent donc de la part des Tepeaques qu'ils ne mandioient point la paix, & qu'ils ne tarderoient pas à chercher leurs ennemis à la campagne, afin de les amener enchaînés aux pieds des autels de leurs dieux.

CLV. Insolente réponse des Tepeaques.

Les barbares ne parloient si haut que parce qu'ils comptoient beaucoup sur le nombre de leurs troupes : Cortez néanmoins plus affligé qu'intimidé de leur obstination, dépêcha encore les mêmes députés avec une nouvelle instance, qu'il donnoit à la justification de ses armes ; il protestoit aux Tepeaques, que s'ils ne recevoient la paix aux conditions qu'il leur proposoit, il détruiroit leur pays par le fer & par le feu, comme une retraite de rebelles à

CLVI. Cortez renouvelle ses menaces avant que de frapper.

ſon Roi; & qu'ils demeureroient eſclaves des vainqueurs, réſolus d'ôter la liberté à tous ceux qui ne perdroient pas la vie. Peu content de faire bien comprendre cela aux envoyés, le Général le leur donna par écrit: il ſavoit bien qu'ils ne ſavoient point lire, mais il s'imaginoit que les Indiens en ſeroient frappés, & qu'après avoir entendu le rapport d'une dénonciation ſi ſévere, ces paroles ſans voix tracées ſur le papier, redoubleroient la crainte; car l'écriture & l'uſage de la plume ſurprenoient extrêmement ces barbares, qui regardoient comme un prodige cet art, par lequel les Eſpagnols ſe parloient & s'entendoient de ſi loin.

CLVII. Les rebelles répondent encore plus fierement, & attaquent en même tems.

Mais l'artifice de Cortez & ſes menaces eurent ſi peu d'effet, que la ſeconde réponſe des ennemis fut encore plus inſolente que la premiere; & elle vint au même tems, que l'avis de la marche de leur armée qui s'avançoit avec une diligence extraordinaire. Le Général qui s'y attendoit, mit auſſitôt ſes troupes en bataille & en mouve-

ment; il ne s'arrêta pas même à les haranguer, parce qu'il ſavoit que les Eſpagnols étoient déja aguerris à ces ſortes de combats, & que les Tlaſcalteques y couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

CLVIII. Les Mexicains battus prennent la fuite, & les Tepeaques ſe remettent à la diſcrétion du vainqueur.

Les ennemis avoient dreſſé deux ou trois embuſcades, dans des champs couverts de mays: la fertilité de cette terre en produit de ſi hauts & de ſi épais, qu'ils auroient pû aiſément s'y cacher, s'ils y avoient apporté plus de précaution: mais on les découvrit de loin au mouvement cauſé par l'inquiétude naturelle à ces peuples, & les batteurs d'eſtrade en donnerent avis fort à propos. Cortez étendit ſes bataillons autant qu'il étoit néceſſaire, pour éviter d'être enveloppé par le grand nombre; & on commença le combat en chargeant les Mexicains qui avoient l'avant-garde, & qui ſe virent attaqués de tous côtés au moment qu'ils ſe préparoient à l'attaque. Le premier choc les mit en déſordre, la fuite en ſauva pluſieurs, & pluſieurs furent taillés en pieces.

Les Espagnols gagnerent le terrein sans perte, & sans rompre leurs bataillons : les coups d'épées & de piques faisoient une grande exécution, tandis que les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaisseur des cannes de mays. Les ennemis cependant, après s'être ralliés, soutinrent une seconde décharge, & firent les derniers efforts que le désespoir peut inspirer : mais la victoire ne balança pas long-tems : les Mexicains deux fois battus, & déja bien affoiblis, abandonnerent non-seulement le champ de bataille, mais la Province même de Tepeaca, pour aller chercher une retraite chez leurs autres alliés ; & leur exemple obligea les Tepeaques à fuir avec tant d'effroi, que dès le soir même leurs envoyés vinrent offrir de rendre leur ville, demandant quartier, & s'abandonnant à la clémence ou à la discretion du vainqueur.

CLIX. Pertes de ces barbares, & leurs humiliations.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes : on leur fit plusieurs prisonniers, & un butin fort considérable. Les Tlascalteques en cette occasion combat-

tirent fort vaillamment, & (ce qui étoit rare) avec tant d'attention aux ordres, qu'ils se maintinrent sans perdre que deux ou trois hommes. Les Espagnols n'eurent que peu de soldats fort légerement blessés, & un cheval tué. Le jour suivant fut celui de l'entrée dans la ville, dont tous les Magistrats vinrent comme des criminels au-devant des Espagnols; leurs Officiers des troupes y parurent de même, & sans armes; le peuple, qui les suivoit, témoignoit aussi par son silence & par sa confusion, qu'il se reconnoissoit coupable & qu'il confessoit son crime.

CLX. Cortez les rassure, & écoute avec bonté leurs excuses.

En approchant ils se jetterent tous à terre, & il fallut que Cortez les rassurât; sans les faire long-tems languir, il commanda que les Truchemens publiassent à haute voix le nom du Roi Catholique, & un pardon général de sa part. Cette parole parut leur rendre la vie, & ils donnerent tous à l'envi les plus vives marques de joye & de reconnoissance. Ces témoignages étoient d'autant plus sinceres, qu'ils se trouvoient non moins honteux qu'affligés, d'a-

voir reçu une ſeconde fois le joug de la domination des Mexicains. Ils ne pouvoient aſſez ſe plaindre de la conduite de ces gens-là, qui étant venus comme amis, avoient d'abord uſurpé un pouvoir abſolu ſur les biens, ſur l'honneur & ſur la vie même de leurs hôtes. Cortez les traita avec plus d'humanité, & en ſe logeant dans la ville, ſelon leurs vœux, il marqua au dehors le quartier des Tlaſcalteques, de peur que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force ſur leurs eſprits, que la ſoumiſſion aux ordres qu'ils commençoient à reſpecter.

CLXI. Il fait conſtruire à Tepeaca une forteresse, qui eſt la ſeconde colonie ou ville peuplée par les Eſpagnols dans l'empire du Mexique.

Cette conduite lui gagna ſi bien les cœurs des Tepeaques, qu'ils prierent inſtamment le Général de ne point abandonner leur ville : leur demande s'accordoit fort bien avec le deſſein qu'il avoit formé ou qu'il forma dans ce moment, de conſtruire une forteresse à Tepeaca, autant pour aſſujettir ces peuples, que pour les protéger. Son principal motif étoit de s'aſſurer le chemin de Vera-Cruz, ce qu'il obtenoit en ſe ren-

dant maître de ce poſte, que la nature avoit diſpoſé à recevoir tous les ſecours de l'art. On ferma l'enceinte par des remparts de terre ſoutenue de faſcines, dont on compoſa les murs de la ville; & au plus haut de la montagne on éleva ſur des materiaux plus ſolides une eſpece de citadelle, très-forte pour ce pays-là. L'ouvrage fut pouſſé avec tant de chaleur par les habitans de Tepeaca & par leurs voiſins, qu'il fut achevé, & mis en défenſe en peu de jours. Cortez commit quelques ſoldats Eſpagnols à la garde de cette place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la ſeconde colonie, ou ville peuplée par les Eſpagnols dans l'Empire du Mexique.

CLXII. Les priſonniers ſont réduits à l'eſclavage; pratique déja autoriſée par quelques auteurs, Eſpagnols & plus juſtement improuvée par le Roi Catholique.

Avant l'exécution de ce deſſein, Cortez s'étoit débarraſſé de tous les priſonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit fait au dernier combat. Ils avoient été conduits à Tlaſcala pour y être mis aux fers, & vendus comme des eſclaves. Cet abus contre les droits de l'humanité s'étoit déja introduit dans les Iſles, où on pratiquoit cette eſpece de châtiment

ou de tyrannie, pour épouvanter les Indiens rebelles. Il ne manquoit pas de Théologiens en Eſpagne qui oſoient bien juſtifier ces excès : cependant l'Empereur Charles-Quint, par le mouvement d'une ame vraiment royale, laiſſant aux Théologiens le ſoin d'accorder leurs controverſes, ordonna que les Indiens ſeroient mis en liberté quand les loix de la guerre le permettroient, & que cependant ils ſeroient traités en priſonniers de guerre, & non pas en eſclaves : Déciſion que la prudence partageoit avec la piété ; parce que la bonne politique ne ſouffre point qu'on diminue le nombre des vaſſaux pour augmenter celui des eſclaves.

CLXIII. Nouveaux avantages remportés ſur les Mexicains.

Peu de tems après que les Eſpagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca, on vit arriver Xicotencal avec de nombreuſes troupes, & Cortez eut un double motif de les mettre d'abord en action ; car cette multitude de gens armés donnoit de l'inquiétude aux Tepeaques, & les Mexicains ſe trouvoient encore dans trois ou quatre Bourgs de la Provin-

ce, pour fomenter la rebellion. Le Général envoya donc des Capitaines, accompagnés chacun de vingt ou trente Eſpagnols & d'une forte troupe de Tlaſcalteques, pour eſſayer ou de réduire ces Indiens par les voyes de la douceur, ou de châtier leur obſtination par la force des armes. On trouva partout de la réſiſtance; & ſans perdre un ſeul homme, on fit par la force ce que l'on n'avoit pû obtenir par la perſuaſion. Les Mexicains battus de tous côtés, fuirent en déſordre au-delà des montagnes, & les vainqueurs revinrent chargés d'un très-riche butin : on aſſure que le nombre des priſonniers excédoit celui des victorieux, & qu'on en fit plus de douze mille en la ſeule bourgade de *Tecamalchedec* : ces habitans furent plus rigoureuſement traités, parce que c'étoit en ce lieu que les ſoldats Eſpagnols avoient été égorgés en trahiſon.

CLXIV. Mort de l'Empereur Quatlavaca, qui avoit ſuc-

Vers le même tems mourut le nouvel Empereur de Mexique, nommé Quatlavaca, Seigneur d'Iztacpalapa, premier ſucceſſeur de Mon-

cédé à Montezuma; Guatimozin qui lui succede fait beaucoup espérer.

tezuma. Il eut pour successeur *Guatimozin*, cousin ou gendre de Montezuma, qui fut couronné & investi de l'Empire avec les cérémonies ordinaires. C'étoit un jeune Prince de vingt-cinq ans, d'un esprit vif, & très-appliqué au soin des affaires. La premiere qui l'occupa fut la ruine des Espagnols. On a vu que son prédécesseur ne s'étoit point endormi sur cet article; mais celui-ci prit de nouvelles mesures, & agit avec une toute autre activité. D'abord il anima les soldats par de grandes récompenses & par plusieurs privileges; il gagna l'amitié des peuples, en les déchargeant de toutes sortes d'impôts pour tout le tems que la guerre dureroit; & il s'attacha les cœurs des Nobles par une familiarité majestueuse qui tempéroit l'excès de cette adoration, dont ses prédécesseurs avoient paru trop jaloux. Il n'épargna ni les graces, ni les présens aux Caciques de la frontiere, pour réveiller leur zèle à la défense de leur propre Pays; & afin qu'ils ne pussent se plaindre que le Prince les chargeoit de tout le poids de la

guerre, il envoya une armée de trente mille hommes, pour échauffer & ſoutenir leurs milices. Des meſures ſi bien concertées donnerent une grande réputation aux commencemens du regne de Guatimozin.

CLXV. Mais ni les forces, ni l'habileté d'un ennemi redoutable, ne déconcertent point Cortez.

Cortez n'agiſſoit pas avec moins de vigueur de la tête & des bras, pour abbattre cette formidable Puiſſance; & néanmoins ſi l'évènement n'avoit pas juſtifié ſes vaſtes deſſeins, on les auroit traités de folie. En effet, quelle témérité qu'un Capitaine étranger, avec quatre cens Eſpagnols, entreprenne de renverſer un Empereur, & de ſubjuguer un Empire, qui peut oppoſer quatre cens mille combattans à quatre cens ſoldats, & ſoutenir cette premiere armée par une ſeconde & par une troiſieme, non moins nombreuſes que la premiere! C'eſt ce qui ne paroiſſoit pas poſſible, & c'eſt pourtant ce qui arriva, parce que Dieu l'avoit ainſi ordonné. Il faut néanmoins s'attendre à voir encore plus d'une fois cette alternative de bons & de mauvais ſuccès, qu'on a ſouvent re-

marquée depuis le commencement de la conquête.

CLXVI. Mauvaiſe conduite des Mexicains, qui gâtent les affaires de leur Prince.

Quoique le nouvel Empereur careſſât bien les Caciques de la frontiere (comme on vient de dire) il n'avoit pas la même attention pour tous, & les ſecours qu'il leur envoyoit, ſervoient quelquefois à fouler ou à irriter les peuples, qu'ils devoient ſoutenir contre les entrepriſes des Eſpagnols. *Guacachula* étoit une ville guerriere, & fort peuplée, ſur le chemin de Mexique : l'Empereur la conſidéroit comme un rempart de ſon Empire : auſſi lui envoya-t-il une armée de Mexicains pour ſa défenſe ; mais ces mêmes Mexicains ſe comporterent d'abord de telle ſorte, que le Cacique de Guacachula dépêcha promptement deux ou trois Nobles Indiens vers Cortez, pour lui demander du ſecours contre les Mexicains. Ces députés ſe plaignoient de leur orgueil, de leurs violences ; & ils offroient de prendre les armes contre eux, au moment que l'armée Eſpagnole paroîtroit ſous leurs murailles. Ils montroient la facilité & la

justice de cette entreprise, & soutenoient que leur Cacique devoit être protégé comme Vassal du Roi Catholique, puisqu'il étoit un de ceux qui lui avoient voué leurs services dans l'assemblée des Nobles, qui s'étoit tenue sous le regne de Montezuma, par son ordre & en sa présence.

CLXVII. Les Députés de Guacachula déterminent le Général Espagnol à unir ses forces à celles de leur Cacique contre les Mexicains.

Cortez les examina avec soin par différentes questions, soit pour pénétrer les véritables intentions de leur Cacique, ou pour avoir une connoissance exacte de ses forces & de celles des Mexicains qui se trouvoient en armes sur les terres de Guacachula. Les députés répondirent à tout si à propos, qu'on ne douta point de leur sincérité : leurs propositions s'accordoient d'ailleurs avec les projets du Général. Il s'attacha donc à cette entreprise, & avec tant d'ardeur, que dès le même jour il forma une armée d'environ trois cens Espagnols, de douze ou treize Cavaliers, & de plus de trente mille Tlascalteques, sous le commandement du Mestre de Camp Christophe d'Olid. Ce Capitaine marcha

dès le matin du jour ſuivant, emmenant avec ſoi les Envoyés de Guacachula. Toute l'armée marchoit avec joie à cette expédition, lorſqu'à ſix lieues de Tepeaca, & autant de Guacachula, il ſe répandit un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en perſonne au ſecours de ſes Sujets avec toutes ſes forces. Les Payſans le publioient ainſi, ſans que cela parût avoir aucun fondement : ce rapport ne fit pas moins d'impreſſion ſur l'eſprit de quelques ſoldats Eſpagnols, qui, ſans écouter ni la raiſon, ni les ordres de la guerre, oſerent blâmer hautement l'expédition, & proteſter qu'ils n'iroient pas plus loin. Olid offenſé de leur procédé, leur dit fierement, que puiſque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient ſi peu, ils pouvoient s'en aller, mais qu'il ne leur répondoit point des chagrins de Cortez.

CLXVIII. Mépriſe d'un Officier Eſpagnol, capable de refroidir le zèle des Caciques amis.

Preſque dans le même tems on vit deſcendre du haut des montagnes voiſines, des troupes d'Indiens armés, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire. Olid, igno-

rant encore ſi tous ces Indiens venoient comme amis ou comme ennemis, mit auſſitôt ſon armée en bataille, pour être prêt à tout. Quelques cavaliers, qu'il avoit détachés pour reconnoître ces troupes, revinrent bientôt lui donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de pluſieurs autres Caciques ſes alliés, qui venoient au ſecours des Eſpagnols contre les Mexicains, dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire halte; & que les ſeuls Caciques vinſſent le trouver, ce qu'ils firent auſſitôt. Le Capitaine avoit donc en main le moyen de s'aſſurer de leurs vues, & de calmer ſes propres ſoupçons: cependant comme il avoit déja manqué de fermeté envers quelques ſoldats Eſpagnols; il manqua encore de prudence à l'égard de ces Caciques, qu'il fit arrêter, & qu'il envoya à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez décidât de leur deſtinée; hazardant, par cette action précipitée, de faire naître un trou-

ble dangereux entre les troupes qu'il conduisoit, & celles des Indiens, qui venoient effectivement le secourir comme amis.

CLXIX. Cortez raccommode tout, & se met à la tête de l'armée.

Les Caciques prisonniers se plaignirent modestement à Cortez du procédé d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes, les mortifioit encore moins que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidélité. Le Général les écouta favorablement, & leur fit ôter leurs fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance, parce qu'il trouva en eux des caracteres de vérité & de sincerité, qui ne laissoient aucun soupçon. Cependant il comprit que cette expédition demandoit sa présence : il partit donc avec les Caciques & une petite escorte; & il fit tant de diligence, qu'il arriva en peu d'heures à l'armée. A son arrivée tout prit une autre face : les mutins cesserent de murmurer : toutes les troupes se joignirent avec des marques d'une confiance réciproque, & les envoyés de Guacachula eurent ordre de s'avancer, pour

annoncer à leur Cacique qu'on venoit en force à ſon ſecours.

CLXX. Les Mexicains ſont vaincus par le Cacique de Guacachula.

Les Mexicains campoient de l'autre côté de la ville ; & au premier avis de leurs ſentinelles, ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déja en bataille, à deſſein de ſoutenir un combat à l'abri de la place, lorſque les Eſpagnols n'étoient pas encore à la portée du mouſquet. Le Cacique, profitant de l'occaſion pour prouver ſa fidélité, chargea d'abord les Mexicains à dos, en même-tems qu'on leur tiroit de deſſus les murailles : ce qui fut fait avec tant d'ordre & de réſolution, qu'en moins de demi-heure les ennemis furent défaits ; il s'en ſauva peu, & fort bleſſés.

CLXXI. Un nombre de Caciques ſe joint à Cortez, qui va attaquer Izucan avec 120000 hommes.

Cortez prit ſon logement, avec ſes Eſpagnols, dans la ville ; on marqua un quartier hors l'enceinte aux Tlaſcalteques & aux autres alliés, dont le nombre croiſſoit à tout moment ; car dès qu'on ſut dans le pays, que le Général marchoit en perſonne, tous les Caciques alliés accoururent avec leurs troupes pour ſervir ſous lui : Cortez rapporte lui-

même, que son armée étoit de plus de six vingt mille hommes lorsqu'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & les Indiens, en leur attribuant tout l'honneur de la victoire ; & ils s'offrirent à lui pour l'expédition d'*Izucan*, dans la confiance qu'ils lui seroient nécessaires, parce qu'ils avoient une parfaite connoissance du pays. Les ennemis tenoient dix mille hommes de garnison dans Izucan, outre ceux qui venoient de s'y jetter après leur défaite ; & les habitans, ainsi que les païsans voisins s'étoient engagés à se déclarer ennemis des Espagnols. La place, déja forte par sa situation, avoit de bonnes murailles, qui étoient encore défendues par des ravins aux ouvertures de la montagne : un ruisseau ou une riviere en baignoit le pied ; & comme il falloit nécessairement la traverser, ils avoient rompu le pont, résolus de bien disputer le passage. Toutes ces circonstances pouvoient donner de la réputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid, à la tête de l'avant-garde, avec quelques ſoldats choiſis, trouva le paſſage de la riviere défendu par la meilleure partie de l'armée ennemie ; ce qui ne l'empêcha point de ſe jetter dans l'eau & de gagner l'autre bord, en combattant avec tant de valeur, que ſon cheval fut tué & lui bleſſé à la cuiſſe. Les ennemis ſe retirerent d'abord dans la ville, dont l'attaque pouvoit être difficile & meurtriere : on s'y attendoit. Cependant à peine l'armée eût-elle achevé de paſſer la riviere, que les cris des Indiens ceſſerent, & la garniſon diſparut en un moment. Les Mexicains, comme les autres, fuirent ſur les montagnes, où on les pourſuivit, & on les rompit ſans leur laiſſer le loiſir de ſe défendre. La ville demeura dans une ſi grande ſolitude, qu'il ne s'y trouva que trois ou quatre habitans. Cortez s'en ſervit pour attirer les autres, en les envoyant dans le bois où ces miſérables s'étoient réfugiés, & faiſant promettre un traitement favorable à ceux qui reviendroient inceſſamment à leurs maiſons : dès

CLXXII. La place eſt forcée, & le butin immenſe.

le même jour la ville fut repeuplée. Le Général partagea ensuite, avec les alliés, tout le butin gagné dans les deux actions (de Guacachula & d'Izucan) ; les congédia, & retourna à Tepeaca avec les Espagnols & les Tlascalteques ; il avoit le plaisir de laisser la frontiere libre & nette, ces villes soumises, le cœur de ces peuples affectionné aux Espagnols, & les premiers projets du nouvel Empereur ruinés.

CLXXIII. Mort chrétienne d'un Sénateur de Tlascala.

En arrivant à Tepeaca (qu'on appelloit déja *la Segura*) Cortez apprit que son ami Magiscatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre ; il dépêcha d'abord le pere d'Olmedo, pour lui procurer le secours le plus nécessaire à son ame, en essayant de l'amener à la foi : ce religieux n'eut pas beaucoup de peine à réduire le vieux Sénateur, dont le jugement encore libre, étoit choqué & de la multitude des dieux, & de la barbarie de leurs sacrifices : il écouta donc avec satisfaction les instructions, demanda avec instance le Batême ; le reçut avec une vive foi, employa tous les momens qui lui

lui reſtoient à faire de ſages réflexions ſur ſon bonheur, à exhorter ſes enfans à renoncer comme lui au culte des idoles, & à favoriſer en tout les Chrétiens, parce qu'il étoit perſuadé que l'empire de Mexique devoit tomber entre leurs mains. Il avoit toujours parlé ainſi depuis la premiere connoiſſance qu'il eut des Eſpagnols ; & la grande réputation dont il jouiſſoit, n'avoit pas peu contribué à leur attirer l'affection & la fidèlité de toute la République de Tlaſcala.

CLXXIV. Un vaiſſeau arrive pour Narvaez.

Dans le même tems on vit aborder à Saint Jean d'Ulua, un vaiſſeau de moyenne grandeur, portant treize ſoldats Eſpagnols, deux chevaux, & quelques munitions de guerre, avec des proviſions de bouche. C'étoit Diego Velaſquez qui envoyoit ce ſecours à Pamphile Narvaez, ne doutant point qu'il ne lui eût déja acquis toutes les conquêtes de la nouvelle Eſpagne, par la ruine de Cortez. Le Commandant du vaiſſeau étoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, lorſque Cortez ſortit de l'Iſle de Cuba : Bar-

ba étoit donc créature de l'un & ami de l'autre, il en avoit déja donné des preuves; mais il ne refusoit pas de sacrifier l'amitié à son intérêt, ou à ce qu'il appelloit son devoir. Il fut cependant trompé, & peut-être n'en fut-il point fâché.

CLXXV. De quelle maniere on le fait passer au service de Cortez.

Pierre Cavallero, que Cortez avoit fait Capitaine de la côte, n'eut pas plutôt découvert ce vaisseau, qu'il se jetta dans un esquif pour aller le reconnoître. Il salua fort civilement ces aventuriers, & reconnut d'abord leur dessein, à la maniere empressée & respectueuse dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero, peu délicat en fait de sincérité, répondit sans hésiter, que Narvaez n'étoit pas seulement en santé parfaite, mais que ses affaires se trouvoient en un état à donner de l'admiration; que tous ces pays lui étoient soumis; & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de soldats qui lui étoient restés. Il n'en fallut pas davantage pour obliger ces Espagnols à mettre pied à terre avec grande confiance, pour se rendre

oit à Vera-Cruz, où ils se trou-
ɛrent arrêtés au nom de Cortez.
On les conduisit à Segura, où le
énéral célébra avec un extreme
aisir, une aventure qui augmen-
it le nombre de ses Espagnols ; &
pensée qu'il recevoit ce secours
: la main de son ennemi, le lui
ndoit encore plus précieux. Il fit
en des caresses à Barba, & des
ésens aux soldats : aussi s'enrôle-
nt-ils fort volontiers dans ses
ɔupes. Cependant le Général li-
it en secret la lettre de Diego
elasquez à Narvaez, qu'il suppo-
it maître absolu de toute sa con-
ıête ; il lui promettoit de grands
cours, & il ajoutoit, que si Cor-
z n'étoit pas mort, on le lui en-
ɔyât au plutôt avec une bonne
corte, parce qu'il avoit un ordre
écis de l'Evêque de Burgos (Pré-
lent du conseil des Indes) de le
ire amener prisonnier en Espagne.
n comprend tout le sens de ces
ıroles.

CLXXVI. Double satisfaction de ce Général.

Huit jours après, un autre vais-
au arriva à la rade d'Ulua : il por-
it un nouveau secours à Narvaez ;

CLXXVII. Autre vaisseau qui a le même sort.

& Cavallero s'en saisit par le mêm
artifice : il y avoit huit soldats Espa
gnols, une jument, avec une quan
tité considérable de toute sorte d'ar
mes & de munitions, sous le com
mandement du Capitaine Rodrigu
Moreyon de Lobera. Ils passeren
tous à Segura, & prirent parti dan
l'armée à l'exemple des premiers ar
rivés. Ces secours venoient par de
voies si éloignées de toute sort
d'apparence, que Cortez ne pouvoi
qu'admirer les secrets de la provi-
dence, & s'affermir de plus en plu
dans l'espérance d'un heureux suc-
cès. Il s'étoit promis la conquêt
du Mexique; & ce grand nombr
de peuples alliés, qui se joignoien
tous les jours à ses troupes, animoi
bien sa confiance.

CLXXVIII. Cortez fait construire des brigantins pour faciliter la prise de Mexique.

Mais le passage du lac étoit un ter-
rible obstacle, depuis que les Mexi-
cains s'étoient avisés de rompre le
ponts des chaussées, & de couvri
le lac de leurs canots armés. Pou
parer à cet inconvénient, Cortez
résolut de faire construire un nom-
bre de brigantins, capables de résis-
ter à tous les canots des Ennemis,

: de porter ſon armée dans leur
ille. L'exécution de ce deſſein ren-
ontroit bien des difficultés ; le gé-
e du Général les vainquit toutes :
yant communiqué ſon idée à Mar-
n Lopez, dont l'habileté lui étoit
onnue, & voyant que cet Officier
pprouvoit ce deſſein, Cortez lui
rdonna d'aller à Tlaſcala, avec
us les Eſpagnols charpentiers, qui
trouvoient dans l'armée, & de
ettre promptement la main à l'ou-
age. Il fit apporter en même-tems
: Vera-Cruz la ferrure, les mâts
les autres agrêts qui reſtoient des
iſſeaux que l'on avoit coulés à
nd : & comme il avoit obſervé
ie ces montagnes produiſoient une
pece d'arbres qui donnoient de la
ix, il les fit ébrancher, & en
a le brai néceſſaire à carener les
igantins.

CLXXIX. Comment il ſupplée au défaut de poudre.

La poudre manquoit à l'armée,
la pénétration du Général lui fit
core imaginer le moyen d'en avoir
ıne qualité très-fine, en faiſant
er du ſoufre de ce volcan qu'Or-
z avoit reconnu. Il trouva quel-
es ſoldats Eſpagnols qui s'offrirent

à cette périlleuſe entrepriſe, & q
revinrent avec une proviſion d
ſoufre, ſuffiſante pour fournir abo
damment toute la munition au
troupes. Après avoir pris toutes c
meſures, & donné de bonnes in
tructions au nouveau conſeil de S
gura, Cortez réſolut de retourn
à Tlaſcala, ſoit pour preſſer les pr
paratifs de ſon expédition, ſoit po
s'acquitter de ce qu'il devoit à
mémoire de Magiſcatzin, & a
attentions du Sénat.

CLXXX. Ce que Cortez fait à Tlaſcala, où deux jeunes Seigneurs ont baptiſés.

En entrant à Tlaſcala, le Gén
ral & tous ſes Officiers parurent r
vêtus de caſaques noires deſſus leu
armes : l'entrée n'eut aucune pom
que le bon ordre & le ſilence qu'o
fit obſerver aux ſoldats, qui ma
quoient prendre part à la doule
du Général. Le témoignage qu'i
en donnoient fut extrêmement a
plaudi de la nobleſſe & de tout
peuple de Tlaſcala, qui avoit to
jours révéré Magiſcatzin, comm
le pere de la patrie. Cet homme i
luſtre avoit gouverné le princip
quartier de la ville au nom de
République ; & les Sénateurs n'

voient pas encore rempli cette place, souhaitant que Cortez choisit lui-même un successeur à son ami ; ou au moins qu'il en confirmât le choix. Ce choix ne pouvoit pas être embarrassant : le fils aîné de Magiscatzin, jeune homme également estimé par sa conduite & son courage, marchoit sur les traces de son pere ; il le remplaça dans sa dignité ; & il parut avoir profité de son exemple, & de ses dernieres paroles : car bientôt après il demanda le batême ; il s'y étoit disposé, & il le reçut publiquement avec le nom de Laurent Magiscatzin. Le jeune Cacique d'Izucan demanda, & obtint la même grace. Ce prince étoit venu à Tlascala, revêtu de tous les ornemens de sa dignité, à dessein de remercier le Général, de ce qu'il avoit décidé en sa faveur un procès où ses parens lui contestoient la succession de son pere. Cortez étoit alors comme l'arbitre souverain de tous les Caciques de ces Provinces & de bien des particuliers, qui remettoient leurs intérêts entre ses mains, tant ils avoient de res-

pect pour lui, & de confiance en ſon équité.

CLXXXI. Le vieux Xicotencal demande & reçoit le batême.

Le bruit que ces converſions firent dans la ville, réveilla le vieux Xicotencal. Celle du ſage Magiſcatzin avoit déja fait de fortes impreſſions ſur l'eſprit de cet aveugle, qui, ſans pouvoir s'accommoder des abſurdités de l'idolâtrie, avoit néanmoins vieilli dans le culte des idoles; enfin il voulut être inſtruit, & la grace parlant à ſon cœur, il l'ouvrit aux vérités de l'évangile. Purifié par les eaux du batême, Xicotencal coula le reſte de ſes jours dans les ſaints exercices de la religion chrétienne, & mourut en fervent chrétien. Il paroiſſoit que les maximes de la foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce pays-là, qu'en ce tems de la réduction des grands & des ſages de la République, qui prenoit de leurs conſeils les regles de ſon gouvernement. Il n'eſt pas écrit néanmoins que ces célébres converſions ayent eu alors aucune ſuite; ſoit (dit un hiſtorien) parce que le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui puſſent l'aſſiſter,

ſoit parce que d'autres affaires occupoient alors tous les eſprits. Sans mépriſer ni recevoir ces raiſons, plus apparentes que ſolides, diſons que les momens de Dieu, pour la converſion de tant de peuples, n'étoient pas encore venus, mais ils n'étoient pas éloignés.

CLXXXII. Nouvelles troupes Eſpagnoles qui ſe joignent à celles de Cortez.

Tout ſembloit s'ajuſter aux deſſeins de Cortez, & les entrepriſes de ſes ennemis tournoient ordinairement à ſon avantage : Velaſquez n'étoit pas le ſeul qui voyoit tourner au profit de ce Général les forces qu'il envoyoit pour le détruire : le Capitaine François de Garay ſe trouvoit dans le même cas. On a déja vu que cet Officier ayant voulu s'établir du côté de Panuco, tandis que l'armée de Cortez étoit à Zempoala, ſes vaiſſeaux avoient été repouſſés & diſperſés. Réſolu cependant de pouſſer ſon entrepriſe, Garay dreſſa une nouvelle flotte, commandée par ſes meilleurs Officiers ; mais cette ſeconde expédition n'eut pas un meilleur ſuccès que la premiere, & elle fut avantageuſe à Cortez. A peine les troupes

de Garay eurent elles mis pied à terre, qu'elles trouverent de la part des Indiens une si fiere résistance, qu'elles furent obligées de regagner leurs navires en désordre. Ces vaisseaux ayant erré quelques jours au gré des vents, arriverent tous, & presqu'en même tems, à la côte de Vera-Cruz, où les officiers & les soldats s'engagerent sans peine à servir dans l'armée de Cortez : la réputation de ce Général & celle de sa conquête, furent les seuls motifs qui déterminerent les nouvelles troupes à prendre ce parti; événement, qui, dans toutes ses circonstances, a été justement regardé comme un trait particulier de la divine Providence.

CLXXXIII. Combien ce secours inattendu releve les espérances de l'armée.

Le premier de ces navires, commandé par le Capitaine Camargo, portoit soixante soldats Espagnols. Le second, mieux armé & rempli de soldats plus aguerris, au nombre de cinquante, outre sept chevaux, étoit sous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Chevalier Arragonois, qui se signala beaucoup dans toutes les occasions. Le dernier vaisseau, sous la conduite du Ca-

pitaine Ramirez, portoit plus de quarante ſoldats, dix chevaux, & une grande proviſion d'armes & de munitions. Ils prirent tous la route de Tlaſcala, & furent reçus de Cortez & de ſon armée avec de grands témoignages de la joie la plus vive; il eſt vrai que ce ſecours inattendu ne pouvoit venir plus à propos.

CLXXXIV. Quelques lâches demandent, & obtiennent leur retour à Cuba.

Cependant ce qui relevoit bien le courage & les eſpérances des braves, ne faiſoit pas les mêmes impreſſions ſur l'eſprit des lâches. Les gens de Narvaez firent de nouvelles inſtances pour obtenir le congé de retourner en l'Iſle de Cuba, & Cortez le leur accorda : il fit publier partout, que ceux qui voudroient ſe retirer en leur pays en auroient la liberté, & qu'on leur fourniroit des vaiſſeaux avec tout ce qui ſeroit néceſſaire. L'honneur en retint peu; les autres s'embarquerent, & ce qui ſurprit, André Duero fut de ce nombre : on ignore encore quels furent les motifs de la retraite de cet homme qu'on avoit vu ſi attaché à Cortez en pluſieurs occaſions, & qu'on vit quelques tems après faire

beaucoup de bruit à la Cour d'Efpagne, en faveur de Diego Velafquez.

CLXXXV. Cortez fait fes derniers arangemens, & écrit de nouveau à S. M. C.

Débarraffé de cette troupe de gens inquiets & mutins, le Général fit deux chofes : d'abord il prit fes mefures fur le tems qu'il falloit employer à la conftruction des brigantins, afin d'envoyer fes ordres aux alliés pour le jour du départ. Il leur prefcrivit la provifion d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre ; & aux heures que cette occupation lui laiffoit, il dreffa une feconde relation pour rendre compte à l'Empereur des aventures de fa conquête : car le filence de la Cour d'Efpagne, qui n'avoit rien répondu à fes premiers Envoyés, commençoit à l'inquiéter.

CLXXXVI. Relation exacte des bons & des mauvais fuccès. Cette piece peut fervir à l'Hiftoire.

Cortez dreffa cette relation en forme de lettre, & reprenant le plus effentiel des dépêches qu'il avoit données aux Capitaines Portocarrero & Montexo, il faifoit un détail fincère de tous fes avantages, fans diffimuler les difgraces qui lui étoient arrivées, depuis que l'armée étoit partie de Zempoala,

& que par ſes travaux & ſes exploits elle étoit entrée triomphante dans la Ville Capitale de Mexique, & de-là juſqu'au tems où elle avoit été contrainte de ſe retirer à Tlaſcala avec une perte conſidérable. Il marquoit qu'il eſpéroit être en état de maintenir ſa conquête, par le nombre des Eſpagnols qui avoient fortifié ſes troupes, & par les grandes liaiſons qu'il avoit priſes avec pluſieurs nations pour revenir aſſiéger Mexique. Il exprimoit avec une noble & généreuſe confiance, l'eſpoir qu'il avoit de réduire à l'obéiſſance de Sa Majeſté ce grand Empire, dont les bornes du côté du nord étoient inconnues à ceux du pays même. Il étaloit la richeſſe de cette partie du nouveau monde, la fertilité de ſes terres & l'opulence de ſes Princes. Il mettoit le juſte prix à la valeur & à la conſtance des Eſpagnols; à la fidélité & au zèle des Tlaſcalteques; & pour ce qui regardoit ſa perſonne, Cortez s'en tenoit à ce que ſes actions pouvoient en publier. Il n'oublioit aucun de ſes Capitaines, & il diſtin-

guoit ceux qui s'étoient diſtingués eux-mêmes par leurs belles actions.

CLXXXVII

Ce que Cortez demandoit avec le plus d'inſtance, tant pour le ſuccès de la conquête, que pour la propagation de la Foi.

Le Général demandoit enſuite une prompte juſtice contre les pourſuites de Diego Velaſquez, & de François Garay, & faiſoit les plus fortes inſtances pour obtenir promptement un ſecours de bons ſoldats Eſpagnols, avec des chevaux, des armes & des munitions de guerre. Il appuyoit encore plus fortement ſur la néceſſité preſſante d'envoyer des Eccléſiaſtiques & des Religieux d'une vertu éprouvée, pour aider le pere Olmedo à la converſion des Indiens : il ajoutoit qu'on en avoit déja réduit & baptiſé quelques-uns des plus qualifiés, & laiſſé dans l'eſprit des autres quelques lumieres de la vérité, qui faiſoient eſpérer des ſuites heureuſes. C'eſt la ſubſtance de la lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur Charles-Quint.

CLXXXVIII

Toute l'armée, & les deux Colonies, écrivent en conformité.

Les Capitaines Alfonſe de Mendoſa & Diego d'Ordaz, furent chargés de porter ces nouvelles dépêches, & Cortez mit entre leurs

mains un nouveau préſent pour l'Empereur ; c'étoit l'or & les autres raretés qu'on avoit conſervées à Tlaſcala ; les ſoldats voulurent y contribuer de leur pauvre richeſſe, & on y joignit le petit butin acquis aux expéditions de Tepeaca & de Guacachula, préſent moins riche, à la vérité, que le précédent, mais plus conſidérable pour avoir été amaſſé au milieu des diſgraces.

CLXXXIX. Aux préſens que Cortez envoye à l'Empereur, on ajoute un grand, mais juſte éloge du Héros.

Les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura repréſentant les Magiſtrats de ces deux Villes, écrivirent auſſi à Sa Majeſté. En demandant les mêmes aſſiſtances, ils repréſentoient au Prince de quelle importance étoit, pour ſon ſervice, de maintenir Cortez dans la Charge de Capitaine Général, puiſque l'avancement de ce grand ouvrage étant dû à ſa valeur & à ſa conduite, il ſeroit difficile de trouver une autre tête & d'autres mains capables de lui donner ſa derniere perfection. On pouvoit ajouter que le ſuccès de cette grande entrepriſe étoit fondé ſur le ſecours des nations alliées, & que le ſeul Cortez ayant toute la

confiance des alliés, ce seroit les aliéner pour toujours, que de donner un successeur à un homme qu'ils regardoient comme unique, autant pour la probité, que pour les talens militaires.

CXC. Deux Capitaines partent pour la Castille, & deux pour Saint-Domingue.

Ordaz & Mendosa partirent sur un des vaisseaux arrivés depuis peu, avec toutes les provisions nécessaires pour un tel voyage ; & bientôt après le Général envoya les Capitaines Alfonse d'Avila, & Alvarez Chico, aux Ministres de l'Audience Royale de Saint Domingue : il leur faisoit part des Mémoires qu'il envoyoit à l'Empereur, & leur demandoit quelques secours plus prompts pour l'entreprise où il se trouvoit engagé, & contre les vexations de Velasquez & de Garay. L'Audience de Saint-Domingue, unique alors en tout ce pays-là, avoit une jurisdiction souveraine sur le ressort des autres Isles, & des nouvelles découvertes en terre ferme ; elle avoit donc droit de réprimer les entreprises des Gouverneurs de Cuba & de la Jamaïque ; mais les forces lui manquoient pour se faire

obéir : ainſi, quoique ces Miniſtres fuſſent bien convaincus de la juſtice des raiſons de Cortez, & qu'ils n'admiraſſent pas moins ſa conſtance que ſa valeur, ils ſe trouvoient hors d'état de donner quelque ſecours, & ſe bornerent à promettre : 1°. de réprimer les adverſaires de Cortez, par des ordres preſſans & redoublés ; 2°. d'appuyer auprès de l'Empereur les juſtes demandes du Général, & de ſolliciter les ſecours néceſſaires à une entrepriſe ſi importante & ſi avancée. Les Députés revinrent donc bientôt, plus chargés de belles paroles que d'effets.

CXCI. Agitations du Royaume d'Eſpagne, qui retardent bien l'expédition des Députés.

Les deux premiers Envoyés de Cortez à la Cour d'Eſpagne n'avoient pû encore avoir audience de l'Empereur, tant à cauſe de l'agitation de tout ce Royaume, qui s'oppoſoit au voyage de ſon Souverain pour l'Allemagne, que par la partialité de l'Evêque de Burgos, Chef du Conſeil des Indes, & trop dévoué à Velaſquez pour n'être point ennemi déclaré de Cortez. Ce n'avoit été que pour quelques momens que l'Empereur avoit vû ces En-

voyés : cependant il avoit d'abord pénétré tout ce qu'on devoit ſe promettre de ces admirables commencemens ; & l'idée qu'il ſe forma dès-lors du mérite de Cortez, le lui fit paroître digne de ſon eſtime ; Sa Majeſté ayant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires. Comme les affaires de l'Etat & ſon voyage, qui preſſoit, ne lui permirent pas alors de s'arrêter à quelque réſolution, en s'embarquant le 15 Mai 1520, il recommanda particuliérement cette affaire au Cardinal Adrien, Gouverneur du Royaume en ſon abſence. Ce Cardinal n'étoit pas moins bien intentionné que l'Empereur ; mais les troubles de la Caſtille, qui augmentoient tous les jours avec le nombre des factieux, l'occupoient tout entier. Lorſque les derniers Députés de Cortez arriverent à Seville, l'Empereur n'étoit pas de retour, & les brouilleries continuoient de mettre tout en combuſtion ; ainſi tant les anciens que les nouveaux Députés, furent obligés de ſe retirer à Medellin chez Martin Cortez, pere

du conquérant, résolus de laisser passer la tempête & d'attendre le retour de l'Empereur.

CXCII. On commence de les écouter : ils se plaignent de la partialité du Président du Conseil des Indes.

Sur l'avis de ce prochain retour, les quatre Députés, & Martin Cortez, se rendirent enfin à la Cour, où, après quelques remises, ayant obtenu une audience du Cardinal-Gouverneur, ils l'instruisirent en gros de l'état des affaires du Mexique, remettant le détail aux lettres de Cortez qu'ils lui présenterent. Ils lui produisirent les ordres donnés à Seville contre leur liberté, & celle de tous les Agens qui viendroient du Mexique : ils appuyerent particuliérement sur la saisie qu'on avoit faite des joyaux & des autres piéces qui composoient le présent destiné à l'Empereur : cela leur fit naître l'occasion d'exposer le sujet qu'ils avoient de se défier de l'Evêque de Burgos : sur quoi ils demanderent au Cardinal la permission de récuser ce Juge, suivant les loix de la justice ordinaire, offrant de prouver les causes de cette récusation, en se soumettant aux peines d'une téméraire contestation. Le Cardinal les

écouta avec beaucoup d'application ; il parut touché de leur disgrace, & leur promit une prompte expédition.

CXCIII. L'Evêque de Burgos récusé ; le Cardinal Adrien, déja élu Pape, favorise la bonne cause.

Cet heureux début leur donna le courage de récuser le Président du Conseil des Indes dans son propre Tribunal : ils produisirent leurs raisons écrites avec toute la modération nécessaire pour ne point offenser ; mais ces raisons étoient si fortes, si justes & si connues de tous les autres Juges, qu'ils n'oserent les rejetter par un déni de Justice. Après donc une exacte discussion dans toute la rigueur du droit, la récusation fut admise, & ce jugement fut appuyé de l'avis du Conseil d'Etat, & des conclusions du Cardinal-Gouverneur. On ordonna donc que l'Evêque de Burgos n'entreroit en aucune connoissance des affaires entre Fernandez Cortez & Diego Velasquez : on révoqua les ordres de ce Prélat, & les saisies furent levées. Le Cardinal fit paroître un si grand desir de favoriser la conquête du Mexique, qu'ayant reçu en même tems la nouvelle de son exaltation

au ſouverain Pontificat, & s'étant embarqué peu de jours après, il dépêcha encore quelques ordres ſur ce ſujet; ſoit que le bon droit de Cortez eût fait cette impreſſion ſur ſon eſprit, ou que ſa nouvelle dignité lui inſpirât de nouveaux deſirs pour le ſuccès d'une conquête, qui, en ouvrant une grande porte à la prédication de l'Evangile, contribueroit au ſalut de pluſieurs peuples : ces vues n'étoient pas indignes d'un Vicaire de Jeſus-Chriſt.

CXCIV. L'Empereur fait examiner tout en rigueur; Cortez juſtifié : Velaſquez blâmé & condamné au ſilence.

Dès l'arrivée de l'Empereur dans ſes Etats, il accorda une audience aux Envoyés de Cortez, confirma par une nouvelle Sentence la récuſation de l'Evêque de Burgos, & nomma des Commiſſaires pour terminer cette grande conteſtation. Le grand Chancelier du Royaume, Mercure de Guttinare, préſidoit à l'Aſſemblée, compoſée de pluſieurs Juges de réputation. On examina d'abord tous les mémoires dreſſés ſur les lettres & ſur les relations qui avoient été produites au procès : on entendit les Agens des deux partis, & leurs Avocats. Entre ceux de Ve-

lasquez, André de Duero se signala assez pour se faire mépriser, comme un homme, qui, après avoir manqué de fidélité à son Maître, en manquoit alors à son ami. Après quelques jours d'audience & d'examen, les Commissaires demeurerent d'accord : 1°. qu'il n'étoit pas juste que Velasquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la nouvelle Espagne, sans autre titre que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire; 2°. que tout ce qu'il pouvoit demander légitimement se réduisoit à ce qu'il y avoit employé, en justifiant que c'étoit de son propre bien, & non pas des effets qui appartenoient au Roi; 3°. que la nomination qu'il avoit faite de Cortez ne lui avoit acquis aucun droit sur la gloire & le profit de la conquête, puisqu'il étoit déchu de son droit le jour qu'il avoit révoqué Cortez, détruisant, par cette révocation, tout ce qui pouvoit appuyer son titre, pour se dire le maître de l'expédition; 4°. on traita comme un attentat digne d'une

févere correction, la hardiesse qu'avoit eu Velasquez d'assembler & d'envoyer une armée contre Cortez, sans faire réflexion sur les suites que pouvoient avoir un procédé si violent, & en méprisant les défenses qu'il en avoit reçues de la part de l'Audience Royale de Saint-Dominque.

CXCV. Le Général est maintenu dans sa Charge, & on lui fait espérer de plus grands secours.

Si les premieres démarches de Cortez parurent avoir quelque chose d'irrégulier, on eut égard, 1°. aux justes sujets de plainte que lui avoit donné Velasquez : 2°. aux grandes dépenses qu'il avoit faites, pour lever une bonne partie des troupes, & équiper les vaisseaux de son argent, & de celui qu'il avoit emprunté de ses amis : 3°. on eut encore plus d'égard aux grands & admirables progrès qui avoient été comme les suites de son indignation, puisqu'on lui étoit redevable d'une conquête importante & si peu attendue. On conclut donc que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des pays conquis, & qu'on devoit l'encourager en lui procurant des secours considérables.

CXCVI. Sentence portée ſur ce ſujet.

Ces concluſions ayant été approuvées par l'Empereur, la ſentence fut prononcée en cette forme : on déclaroit Fernand Cortez bon Miniſtre & fidèle vaſſal de Sa Majeſté. On honoroit des mêmes qualités les Capitaines & les ſoldats qui l'avoient accompagné, & on impoſoit un ſilence perpétuel à Diego Velaſquez ſur la conquête de la nouvelle Eſpagne, lui ordonnant ſous peine de punition, de n'y apporter aucun obſtacle, directement, ni indirectement, réſervant neanmoins tous ſes droits pour ce qui regardoit les frais pour l'armement des vaiſſeaux.

CXCVII. Différentes dépêches qui ont le même but.

On traita auſſitôt des moyens d'aſſiſter Cortez, & ce ſoin fut commis aux Miniſtres qui compoſoient l'aſſemblée. Pendant qu'on nommoit quelques Religieux pour aller travailler à la converſion des Indiens, l'Empereur commanda qu'on tînt prêt un ſecours conſidérable d'armes & de chevaux pour embarquer ſur la premiere flotte, & envoya d'abord ſes ordres par diverſes lettres qu'il fit expédier. La première étoit adreſſée à l'Audience Royale

Royale de Saint Domingue & aux Gouverneurs, à qui il déclaroit ses intentions avec ordre d'assister Cortez de tout leur pouvoir. L'autre lettre pour Velasquez, lui défendoit absolument de se mêler de cette affaire, & désaprouvoit très-fort ses excès & la violence de son procédé. La troisieme adressée à François Garay, blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la nouvelle Espagne, & lui défendoit rigoureusement de continuer. La dépêche enfin pour Cortez étoit remplie de ces marques d'honneur & de bienveillance, dont les Souverains sçavent favoriser ceux dont ils ont reçu de grands services, lorsqu'ils ne dédaignent pas d'avouer qu'ils s'en sentent obligés. L'Empereur approuvoit en cette lettre, & les actions de Cortez, & les desseins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique : il lui faisoit cependant comprendre qu'il connoissoit tout son mérite, sa valeur, sa constance, son zèle, sa fidélité, sans oublier la maniere adroite & prudente, avec laquelle il avoit sçu menager l'es-

prit de ses soldats & de ses alliés. Après bien des promesses & des marques de satisfaction pour les Officiers & pour les troupes, il lui recommandoit avec beaucoup d'affection de bien traiter les Indiens, & d'avoir soin qu'ils fussent instruits des vérités de notre Religion. Il concluoit par la promesse de grands & puissans secours.

CXCVIII. Lorsque l'empereur signoit ces dépêches à Valladolid, le 22 Octobre 1522, Cortez avoit déja fait la conquête du Mexique.

L'Empereur signa à Valladolid toutes ces dépêches le 22 d'Octobre 1522, & ordonna que deux des envoyés de Cortez partissent incessamment, pour en être les porteurs. Les deux autres demeurerent pour solliciter le secours, & pour attendre une instruction qu'on dressoit sur diverses observations, & sur les dispositions qu'on souhaitoit donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Nous allons voir que Cortez avoit déja achevé sa conquête, non-seulement avant que d'avoir reçu ces lettres, mais avant même qu'elles fussent écrites. Leur date & celle de la prise de Mexique en font la preuve.

On approchoit de la fin de l'année 1520, lorsque Cortez prit la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans le pays ennemi, & de pousser avec vigueur sa conquête. Un vaisseau venu des Canaries étoit arrivé à la côte, chargé d'une quantité considérable d'arquebuses, de poudre & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux & quelques passagers : par ordre du Général, le Gouverneur de Vera-Cruz n'acheta pas seulement toute la charge du vaisseau à un prix raisonnable; mais il persuada encore au Capitaine & au Maître du Navire, d'aller servir en l'armée de Cortez avec treize soldats Espagnols qui venoient chercher fortune dans les Indes. CXCIX. Vaisseau des Canaries.

Tandis qu'on continuoit avec diligence les préparatifs pour la construction des Brigantins, le Général assembla ses Capitaines pour délibérer ensemble sur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux avec les troupes qu'on avoit déja, & en attendant celles qui étoient en marche. Les avis se réduisirent à la ré- CC. Motifs pour s'assurer d'abord de la Ville de Thezeuco : revue générale.

ſolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer à tout événement de cette Ville: comme elle étoit ſitué ſur le chemin de Tlaſcala, & preſque ſur le bord du lac de Mexique, elle parut propre à en faire une place d'armes; poſte où on pouvoit ſe fortifier & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les ſecours que l'on attendoit, que pour déſoler par des courſes le pays ennemi. Le jour ſuivant fut employé à faire la revûe des Eſpagnols, dont le nombre étoit de cinq cens quarante fantaſſins, de quarante cavaliers, & on avoit tiré des vaiſſeaux, neuf piéces d'artillerie. La montre ſe fit en préſence d'une multitude prodigieuſe d'Indiens accourus à ce ſpectacle, & on lui donna tout l'éclat d'une revûe générale, n'oubliant rien de ce qui alloit à l'oſtentation; les Indiens y applaudiſſoient par des acclamations redoublées, & la milice étrangere y reçut de bonnes inſtructions.

CCI. Forces réunies ſous le commande-

On convient que Cortez ſortit de Tlaſcala, ſuivi de ſoixante mille hommes de guerre. Les troupes des

autres Nations alliées s'y joignirent soit durant la marche, soit au rendez-vous : ce qu'ils firent avec tant de zèle, que durant le siége de Mexique, le Général vit plus de deux cens mille hommes sous son commandement, & ce qui doit paroître plus remarquable, c'est qu'il n'est point dit que les provisions ayent jamais manqué ; ni qu'il y ait eu aucun différend entre ces diverses Nations ; ni enfin qu'on ait trouvé le moindre embarras dans la distribution des ordres, ni dans l'exactitude du service.

ment du Général Espagnol.

On publia alors, en maniere de ban, quelques ordonnances, pour prévenir bien des maux qui pouvoient être les suites de la guerre. Le Général ordonna donc sous peine de la vie, que personne ne fût assez hardi pour tirer l'épée contre un autre, dans les quartiers, ou durant la marche ; qu'aucun Espagnol ne maltraitât de fait ou de parole les Indiens ; qu'on ne fit aucune violence, ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi : qu'aucun soldat ni Officier n'a-

CCII. Sages ordonnances respectées tant par les Espagnols que par leurs alliés.

bandonnât les rangs pour aller piller les Villages ſans ordre; qu'on ne jouât ni armes, ni chevaux. Cortez défendit encore, ſous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blaſphêmes, &c.

CCIII. Les Truchemens expliquent les ordonnances aux Indiens, qui s'y conforment.

Les mêmes Ordonnances furent ſignifiées aux Chefs des troupes étrangères : Cortez aſſiſta lui-même à l'interprétation qu'en firent les Truchemens, afin de faire comprendre aux Caciques que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifféremment; & que les moindres excès de leurs ſoldats ſeroient punis en toute rigueur. Il fit paſſer cette parole des Tlaſcalteques aux autres nations; & ſa diligence eut un tel ſuccès, qu'on reconnut dès-lors beaucoup de retenue dans le procédé des infidèles. Si on fut obligé quelquefois de tolérer ou de diſſimuler quelques excès, deux ou trois châtimens exemplaires ſuffirent pour faire rentrer les Indiens dans les regles de la diſcipline.

CCIV. Actions de Religion, &

Le 28 Décembre 1520, jour deſtiné pour la marche, le P. Olmedo

célébra la Messe, où tous les Espagnols assisterent, & l'on fit une priere particuliere pour implorer le secours divin. Au sortir de la Chapelle, le Général commanda aux Indiens de former leurs bataillons à la campagne, & lorsqu'ils furent rangés, Cortez sortit de la Ville à la tête des Espagnols, qui marchoient à la file, afin d'apprendre aux Indiens la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir nécessaire à ce mouvement; un de leurs plus grands défauts à la guerre, étoit l'impétuosité avec laquelle ils commençoient l'action, toujours précipitée & sujette au désordre. Dans le discours que le Général fit aux Chefs de ces troupes, il leur recommanda d'animer leurs soldats, en leur faisant comprendre qu'ils alloient combattre pour leur liberté & pour celle de leur Patrie; il leur enjoignit, surtout, de leur représenter l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Espagnols leurs amis, non-seulement dans les actions de valeur, mais aussi dans la modération de leur conduite.

de discipline militaire.

Tous les conquérans des Indes n'auroient pas été en droit de faire une ſemblable recommandation.

De retour à la tête de ſes troupes, le Général parla ainſi aux Eſpagnols, dont le ſilence faiſoit connoître qu'on ſe préparoit à l'écouter :

CCV. Diſcours de Cortez aux Eſpagnols.

» Mes amis & mes compagnons, » je ne prétends pas vous faire ſentir par des exagérations inutiles » l'engagement où vous êtes, d'agir » en cette expédition comme des » Eſpagnols le doivent faire. Votre » valeur m'eſt aſſez connue, & j'en » ai reçu des preuves ſi éclatantes, » que je les ai regardées quelquefois avec des ſentimens de jalouſie. Je demande ſeulement, moins » comme votre Général, que comme un de vos compagnons, que » nous jettions tous enſemble les » yeux avec une égale attention ſur » cette multitude d'Indiens qui nous » ſuit, & qui fait ſa propre cauſe » de la nôtre. Ce témoignage de leur » zèle nous impoſe une double obligation, digne de nos réflexions. » La premiere eſt de les traiter comme nos amis, en nous accommo-

» dant à la foibleſſe & au peu d'é-
» tendue de leur raiſon. L'autre eſt
» de les avertir, par notre conduite,
» de celle qu'ils doivent garder.
» Vous avez entendu les Ordonnan-
» ces qui ont été publiées pour tout
» le monde : la moindre faute que
» l'on commettra contr'elles entre
» vous autres, aura, outre ſa pro-
» pre malice, la malignité de l'e-
» xemple : vous êtes aſſez informés
» de la grandeur de l'entrepriſe à la-
» quelle nous nous préparons. La
» conquête d'un Empire pour notre
» Roi, ſera une action digne d'être
» célébrée dans l'Hiſtoire. Les forces
» que vous voyez aſſemblées, &
» celles qui doivent ſe joindre à
» nous, ſeront proportionnées à cet
» héroïque projet ; & Dieu, dont
» nous ſoutenons la cauſe, marche
» avec nous. Il nous a déja mainte-
» nus à force de miracles, & il n'eſt
» pas poſſible qu'il abandonne une
» entrepriſe où il s'eſt déclaré tant
» de fois notre Chef. Suivons-le
» donc, & ne le déſobligeons pas ».

Cortez finit ſon diſcours en répé-
tant ces dernieres paroles, & com-

mença la marche au bruit des acclamations de ses soldats.

CCVI. Marche de l'armée ; un Cacique ami la reçoit bien, tandis que les autres Mexicains lui dressent des piéges : Envoyés du Roi de Thezeuco.

L'armée fit ce jour-là six lieues, & alla loger à Tesmeleuca, bourgade considérable sur les frontieres de la Province de Mexique, & sous la jurisdiction du Cacique de Guacozingo, qui y avoit fait préparer des provisions pour toutes les troupes, & un regal en particulier pour les Espagnols. Les deux ou trois jours suivans on avança sur les terres des ennemis, à travers les montagnes, les forêts & les chemins, aussi difficiles par la nature que par l'industrie des Mexicains, qui avoient abattu une quantité d'arbres en certains endroits, & remué la terre dans quelques autres, pour y faire enfoncer l'artillerie & les chevaux : Leur armée fit quelque tems bonne contenance derrière un ruisseau enflé par des torrens, & prit honteusement la fuite, après le passage de celle des Espagnols. On suivoit en diligence le chemin de Thezeuco, lorsqu'on vit arriver quelques Indiens, à la suite d'un Ambassadeur de ce Prince, qui venoit prier le Gé-

néral de ne pas souffrir que les Espagnols ravageassent les terres de son domaine, ajoutant qu'il souhaitoit entrer en son alliance, & que pour ce sujet il avoit fait préparer dans la Ville un logement pour tous les Espagnols, & que les autres nations qui suivoient ses étendarts, recevroient hors des murs toutes les provisions nécessaires.

CCVII. On entre sans résistance dans Thezeuco, dont le Roi s'étoit retiré : sages attentions de Cortez.

On ignore si ce Roi de Thezeuzo étoit Cacumatzin, autrefois détrôné par Montezuma, & rétabli par son successeur : mais l'évènement fit connoître que ce Prince n'avoit envoyé un Ambassadeur que pour tromper le Général, qui répondit dans le même dessein ; ce qui lui donna lieu de s'emparer de la ville sans résistance. Malgré plusieurs indices qui fondoient les soupçons de Cortez, on trouva les portes de Tezeuco ouvertes, & le peuple sans armes : rien ne s'opposa à l'entrée de l'armée ; mais les habitans paroissoient effarouchés, les femmes s'étoient retirées, le Roi s'étoit absenté lui-même avec ceux qui avoient voulu le suivre à Mexique :

ſa fuite délivra Cortez d'un embarras, & le mécontentement des ſujets les engagea ſans peine dans le parti des Eſpagnols. Auſſi les premiers ſoins du Général fûrent-ils de raſſurer les payſans, & de gagner les cœurs de tous ces peuples, par la plus exacte diſcipline qu'il fit garder à toute ſon armée : ſon autorité réprima la licence du ſoldat. Les Eſpagnols, & une partie des Tlaſcalteques trouverent des logemens dans le vaſte palais du Roi fugitif ; & les autres troupes ſe cantonnerent dans les rues les plus voiſines du Palais, ſans entrer dans les maiſons, afin de ne point incommoder les habitans.

CCVIII. Les Sacrificateurs & les Nobles ayant un jeune Prince à leur tête viennent offrir leurs ſervices à Cortez, & lui apprennent bien des choſes importantes.

Au point du jour quelques Sacrificateurs vinrent demander un traitement favorable à leurs dieux, & dirent au Général que la nobleſſe de la ville attendoit ſa permiſſion pour venir l'aſſurer de ſon obéiſſance. La réponſe fut telle qu'on la ſouhaitoit, & bientôt après les nobles parurent avec leurs ornemens de cérémonie, ayant à leur tête un jeune Prince, qui en les préſentant à Cortez, dit qu'ils venoient tous ſervir dans ſon

armée, à dessein de mériter par leurs exploits l'honneur de se reposer à l'ombre de ses étendarts. Il ajouta quelques autres expressions vives & fortes; & il les prononça avec tant de grace, qu'il fut également approuvé & applaudi. Cortez dans l'admiration de trouver tant de sagesse & de prudence dans un jeune Indien, demeura avec lui & avec les principaux de sa suite : il leur fit bien des questions, & reçut l'éclaircissement de bien des choses, qu'il lui importoit de sçavoir. On lui dit « que Cacumatzin, Seigneur de Tezeuco, n'étoit point le Prince légitime & naturel de cet état ; mais » un tyran, le plus abominable que » la nature eût jamais produit entre » ses monstres : qu'il avoit massacré » cruellement de sa main Nezabal » son frere aîné, afin de lui arracher » la couronne : que le Prince qui » venoit de lui parler au nom de » tous, comme le premier entre les » nobles, étoit fils légitime du Roi » défunt : mais que la foiblesse de » son âge avoit intercédé pour lui, » ou peut-être attiré le mépris du » tyran ».

CCIX. Réponse de Cortez, qui donne la couronne de Tezeuco au jeune Prince.

Cortez comprit d'abord ce qu'il avoit à faire ; s'étant approché du Prince dépossédé, avec quelques marques de respect, il fit appeller les autres Nobles qui attendoient sa résolution, & leur fit ce discours : « Vous avez devant vos yeux le fils » légitime de votre véritable Roi. » L'injuste maître qui avoit usurpé » vos hommages & votre obéissan- » ce par de méchantes voyes, s'é- » toit saisi du sceptre de Tezeuco » avec une main teinte dans le sang » de son frere aîné ; & comme le » don de conserver l'autorité sou- » veraine n'est point accordé aux » tyrans, il a exercé son pouvoir de » la même maniere qu'il l'avoit ac- » quis. Ce mépris qu'il a témoigné » pour vous, lorsqu'il s'agissoit de » vous défendre, vous découvre » assez la bassesse de son cœur, & » met entre vos mains le remede » propre à faire cesser vos miseres. » Je pourrois, si un devoir plus puis- » sant ne me retenoit, tirer avan- » tage de sa fuite, & user du droit » de la guerre, en soumettant cette » ville à la discrétion de mes sol-

» dats : mais l'inclination des Efpa-
» gnols ne les pouffe pas aifément à
» commettre des injuftices : comme
» celui qui nous a offenfés n'étoit
» pas votre Roi légitime, vous n'en
» devez pas porter la peine ; & le
» jeune Prince ne doit pas être pri-
» vé du droit que la naiffance lui
» donne. Recevez-le de ma main,
» ainfi que vous l'avez reçu du ciel.
» Rendez-lui en ma confidération
» l'obéiffance que vous lui devez,
» comme au fucceffeur de fon pere,
» & qu'il foit porté fur vos épaules
» dans le trône de fes ancêtres. Pour
» moi, je ne demande en cela que
» fon amitié, & non pas fon Royau-
» me ; & je fouhaite plus votre agré-
» ment que votre foumiffion ».

CCX. Acclamations publiques ; le jeune Roi fe fait inftruire, & embraffe le Chriftianifme.

Les Nobles, & bientôt après les peuples marquerent leur fatisfaction par des acclamations & des cris de joye. Cortez par cette feule action de générofité ou de juftice, acquit plus d'empire fur tous ces Indiens, que s'il les avoit foumis par la force des armes. Il fçut ainfi intéreffer la Nobleffe à défendre les droits de ce Prince, & la rendre irréconciliable

avec le tyran. Le jeune Roi, âgé de dix-neuf ou vingt ans, eût toujours tant de déférence pour le Général, que peu content de lui offrir ses troupes, & de servir auprès de sa personne en cette expédition, il ne donnoit aucun ordre que par son avis. Mais ce qui fait le plus d'honneur à Cortez, c'est qu'il sut profiter du bon esprit & des heureuses dispositions de ce Prince pour le gagner à Jesus-Christ. Dans les entretiens familiers, que le Général avoit souvent avec lui, il remarqua que la barbarie des sacrifices de sa nation ne lui plaisoit pas, non plus que la multitude des divinités ; que la cruauté des sacrifices sanglans lui paroissoit un crime ; & il concluoit que ces dieux, qui ne s'appaisoient que par l'effusion du sang des hommes, ne pouvoient être amis du genre humain. Cortez lui dit bien des choses touchant l'unité de Dieu, la vanité des Idoles, & l'impiété de leur culte. Le Pere Olmedo l'instruisit plus à fond des vérités de la Religion chrétienne, & le jeune Roi demanda le baptême, qu'il reçut pu-

bliquement avec beaucoup de ſo-
lemnité : il prit par ſon propre choix le nom de Hernan ou Fernand, par reſpect pour ſon parrain.



LIVRE QUATRIEME.

I.
Les Mexicains se préparent à une vigoureuse défense.

AVANT que de pouvoir attaquer la ville capitale, on avoit bien des combats à rendre & à soutenir : si le Général Espagnol étoit attentif à tout, on peut dire que ses ennemis ne s'endormoient sur rien : les Mexicains déployoient en même-tems toutes leurs forces, & sembloient se surpasser eux-mêmes dans l'usage de toutes les ruses de la guerre.

II.
Avantages & désavantages des Espagnols dans une attaque.

Cortez voulut s'emparer d'abord de la ville d'Iztacpalapa assise sur la chaussée, mais dont la plus grande partie des maisons étoit bâtie dans le lac même : les Mexicains l'attendirent de pied ferme, combattirent d'abord avec assez de valeur, & firent ensuite leur retraite sans désordre, jusques dans la ville, où ils disparurent sans fermer les portes. Les Espagnols s'y logerent, sans s'engager à un nouveau combat, parceque le jour manquoit : mais au com-

mencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtés hors des canaux avec tant d'impétuoſité, que les endroits les plus bas de la ville étoient déja inondés. Il fallut donc donner promptement l'ordre de la retraite; & quoiqu'on ne perdît pas un moment, néanmoins les ſoldats furent obligés de la faire dans l'eau juſqu'aux genoux: on les logea comme on pût ſur une petite éminence hors du danger de l'inondation, mais avec beaucoup d'incommodité. Aux premiers rayons du ſoleil l'armée ſuivit l'ordre de la retraite: mais on ne tarda point à être pourſuivi par une troupe innombrable d'Indiens, qui attaquerent plus d'une fois avec la plus grande impétuoſité: autant de fois ils furent battus & repouſſés, & ne ſe retirerent qu'après avoir fait une perte très-conſidérable. Ce ne fut qu'un peu avant minuit que Cortez & ſon armée entrerent dans Tezeuco, honorés par trois ou quatre victoires remportées comme en chemin faiſant, qui ne laiſſerent pas de donner quelque luſtre à cette expé-

dition, & d'effacer en partie l'affront de la retraite. Si la valeur des Espagnols les retira de ce danger, sans presqu'aucune perte, les Mexicains firent paroître une adresse & une conduite peu ordinaire aux Indiens; & Cortez, qui n'avoit employé à l'expédition que la moindre partie de ses forces, eut besoin de toute son autorité, pour empêcher que le courage impétueux des Tlascalteques n'engageât une action mal-à-propos.

III. Les caciques de Chalco & d'Otumba demandent du secours contre les Mexicains: Sandoval conduit ce secours, & bat les ennemis.

Entre les Caciques & les autres Indiens voisins qui rendoient de fréquentes visites à Cortez, ou pour lui offrir leur obéissance, ou pour se plaindre des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique, il y eut les Envoyés des Provinces de Chalco & d'Otumba, qui vinrent en diligence donner avis qu'une puissante armée de Mexicains étoit proche de leurs frontieres, dans le dessein de ruiner entierement leur pays, en punition de ce qu'ils s'étoient alliés aux Espagnols; ces Caciques se trouvoient eux-mêmes en armes, & bien résolus de

s'oppoſer aux ennemis; ils deman-
doient ſeulement quelque ſecours
qui les aidât à ſoutenir une défenſe
ſi légitime. Le Général dépêcha auſſi-
tôt les Capitaines Sandoval & De-
ligo, avec deux cens Eſpagnols,
quinze Cavaliers, & un gros de
Tlaſcalteques. Ils ne tarderent pas à
rencontrer l'armée des Mexicains,
qui ayant l'avantage du nombre, &
l'ambition d'être les premiers à atta-
quer, ſe jetterent d'abord fort bruſ-
quement contre le ſecours deſtiné
pour leurs ennemis : ſuivant leur
coutume ils lancerent d'abord, ſans
garder aucun ordre de bataille, tou-
tes leurs armes de jet. Les deux Ca-
pitaines ſurent profiter de ce déſor-
dre : & après avoir employé plus
utilement les arquebuſes & les ar-
balêtes, ſans en perdre un ſeul coup,
ils firent donner les Cavaliers, dont
le choc toujours terrible aux Indiens,
ouvrit le chemin aux Eſpagnols &
aux Tlaſcalteques, pour ſe jetter au
milieu de cette multitude confuſe;
ils la rompirent par un ſi horrible
carnage, que ce ne fut bientôt après
qu'une fuite ou une déroute géné-

rale. Les troupes de Chalco & d'Otumba, ſorties de leurs villes au bruit de la bataille, arriverent à propos pour achever la défaite des Mexicains. Leur grande armée fut diſſipée ſans reſſource, & les deux Provinces alliées ſe réjouirent d'avoir été ſecourues ſans aucune perte.

IV. Réconciliation de deux peuples, auſſi utile qu'honorable aux Eſpagnols.

L'armée victorieuſe fut reçue avec de grandes acclamations dans la ville de Chalco, & abondamment pourvue de vivres & de rafraîchiſſemens par les attentions du Cacique. Dans cette occaſion, & par l'adreſſe des deux Capitaines Eſpagnols, les peuples de Chalco, anciens ennemis des Tlaſcalteques, oublierent leurs démêlés paſſés, & firent la paix enſemble, avec toutes les aſſurances & les ſolemnités accoutumées dans ces actes publics. Sandoval s'obligea d'autoriſer ce traité de paix par l'agrément de Cortez; & les Tlaſcalteques s'engagerent de le faire ratifier par leur République. Ce fut une ſeconde victoire pour les Eſpagnols, qui devenoient d'autant plus redoutables aux

Mexicains par la réunion des peuples, dont le Général savoit se faire les alliés.

V. Cortez rend la liberté à quelques prisonniers; discours véhément qu'il leur fait.

Après avoir reçu les complimens & les actions de graces des Nobles de Chalco, Cortez agréa aussi leurs offres, & leur dit de se tenir prêts à marcher lorsqu'il les appelleroit. Il se fit présenter ensuite les huit Mexicains qu'on avoit fait prisonniers dans la derniere bataille. Ses premieres paroles les rassurerent contre la crainte du supplice, auquel ils s'attendoient; il leur fit d'abord ôter les fers, & il leur parla ainsi : « L'usage établi parmi vous, & cette espece de justice qui autorise les loix de la guerre, me mettent en droit de tirer satisfaction de votre malice, en employant le fer & le feu pour vous traiter avec la même inhumanité dont vous traitez vos prisonniers : mais nous autres Espagnols ne sommes pas persuadés que ce soit une faute punissable d'être pris en servant son Prince, parce que nous sçavons distinguer les malheureux des coupables. Je prétends donc

» ſeulement vous convaincre de l'a-
» vantage que notre clémence a ſur
» votre brutalité, en vous donnant
» en même-tems la vie & la liberté.
» Allez dès ce moment vous ranger
» ſous les étendards de votre Prin-
» ce, & dites-lui de ma part, puiſ-
» que vous êtes Nobles, & que vous
» devez obſerver la loi attachée à la
» grace qu'on vous fait, que je viens
» lui demander raiſon de la mauvai-
» ſe guerre qu'il m'a faite, mais prin-
» cipalement pour venger la mort
» de Montezuma, qui me touche le
» plus ſenſiblement : que je ſuis ſui-
» vi d'une armée redoutable, non-
» ſeulement par le nombre des Eſ-
» pagnols, qu'il ſçait être invinci-
» bles, & qui eſt conſidérablement
» augmenté, mais encore par les
» troupes de toutes les Nations qui
» abhorrent le nom des Mexicains,
» & que j'eſpere en peu de tems l'at-
» taquer au milieu de ſa cour mê-
» me, & portant toutes les rigueurs
» d'une guerre que le ciel favoriſe ;
» réſolu de ne point relâcher d'une
» ſi juſte colere, juſqu'à ce que j'aie
» réduit en cendres toutes les villes
» de

» de son Empire, & noyé la mémoi-
» re de son nom dans le sang de ses
» Sujets. Néanmoins, si pour éviter
» sa propre ruine, & la désolation
» de son pays, il se sent encore quel-
» que inclination à la paix, je suis
» prêt à la lui accorder à des condi-
» tions que l'on jugera raisonna-
» bles ».

VI. Les prisonniers délivrés promettent tout; & ne reparoissent plus.

Ces misérables ayant peine à croire ce changement de leur destinée, se jetterent aux pieds de Cortez, & lui promirent d'exécuter ponctuellement ce qu'il vouloit bien leur ordonner: mais on n'en reçut aucune réponse, on ne l'espéroit point: aussi le Général n'avoit-il parlé & agi ainsi, que pour autoriser la justice de ses armes, & donner un nouveau lustre à sa clémence; vertu peu connue entre les barbares, mais dont les conquérans savent faire un bon usage, puisqu'elle donne une situation favorable aux esprits qu'on veut assujettir, & qu'elle est toujours aimable aux ennemis mêmes; entre lesquels ceux qui connoissent la raison, la reçoivent avec éloge, & les autres

la regardent au moins avec respect.

VII. Dix mille Taménes portent les brigantins de Tlascala à Tezeuco : un jeune Cacique conduit ce convoi : Sandoval va au-devant avec une autre escorte : punition de quelques traîtres.

Dans le même tems Martin Lopez fit savoir à Cortez que les brigantins étoient achevés, & que la République de Tlascala avoit dix mille Tamenes tout prêts pour porter à Tezeuco les planches, les mâts, la ferrure & les autres matériaux nécessaires, sans compter ceux qui portoient les vivres & les munitions. Outre cela il y avoit quinze ou vingt mille hommes de guerre, qui devoient accompagner le convoi, & aller joindre l'armée de Cortez. La République avoit donné le commandement de ces troupes à un des Caciques des quartiers de Tlascala, nommé *Chechimecal*, jeune seigneur de vingt-trois ans, mais d'un esprit & d'un courage si élevé, qu'il étoit considéré comme un des premiers Capitaines de sa nation. Cela n'avoit point empêché Lopez de demander une autre escorte, qu'il jugeoit nécessaire pour le passage à travers le pays encore soumis à l'Empereur de Mexique. Le Géné-

ral donna la charge de conduire cette escorte au Capitaine Sandoval ; & lui ordonna en même-tems de passer par *Zulepeque*, petite ville peu éloignée de son chemin, toujours traitre & ennemie des Espagnols : c'étoit-là que les pauvres soldats qui alloient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été égorgés. Sandoval étoit donc chargé de châtier les traitres ; mais à peine ses troupes eurent-elles tourné la tête du côté de Zulepeque, que tous les habitans l'abandonnerent, pour s'enfuir sur les montagnes. Le Commandant envoya trois ou quatre compagnies de Tlascalteques après les fuyards ; & lorsqu'il entra dans la place, la colere & son dépit s'accrurent à la vue des funestes marques de cette trahison. On vit sur une muraille ces lignes écrites avec du charbon : *l'infortuné Jean Juste fut pris en cette maison avec plusieurs autres de sa compagnie.* On trouva encore dans le temple les têtes de ces Espagnols, qu'on avoit fait sécher au feu & à la fumée pour les conserver.

VIII.
Plusieurs de ces traîtres sont passés au fil de l'épée ; les larmes des autres excitent la compassion de Sandoval ; ils servent depuis avec zèle.

Résolu de châtier à toute rigueur cette exécrable cruauté, le Capitaine donnoit déja ses ordres, lorsque les compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de prisonniers, hommes, femmes, enfans, qu'on amenoit liés, après avoir tué, sur les montagnes, tous ceux qui avoient osé résister, ou qui n'avoient pu s'échapper. Tous ces misérables, éperdus de frayeur, témoignerent le plus vif repentir par leurs larmes & par des cris pitoyables : ils se jetterent aux pieds des Espagnols, & ils n'y furent pas long-tems sans exciter leur compassion. Sandoval ne se fit prier par ses Officiers, qu'afin d'enchérir la grace qu'il vouloit leur faire. Il ordonna enfin qu'on les déliât, & les reçut en l'obéissance de son Prince ; à quoi le Cacique & les principaux s'obligerent sans hésiter pour toute la ville : & la crainte, peut-être autant que la reconnoissance, les rendit depuis fidèles à cet engagement. Sandoval fit recueillir & enterrer les misérables restes de ces Espagnols, qui

avoient été sacrifiés dans le temple, & continua sa marche jusqu'aux frontieres de Tlascala, sans aucune rencontre.

IX. On voit, pour la premiere fois, des vaisseaux flotter sur les épaules de 10000 hommes.

Lopez & Chechimecal étant venus au-devant de lui en ordre de bataille, les deux armées se saluerent d'abord par des décharges, & les cris ordinaires en ces occasions; & après quelques heures de repos, Sandoval donna ses ordres pour la marche. Il mit les Espagnols, avec les Tlascalteques qu'il avoit amenés à l'avant-garde : les Tamenes, escortés de quelques troupes, composoient le corps de bataille. C'étoit-là qu'on voyoit pour la premiere fois des vaisseaux conduits par terre, ou plutôt flotter sur les épaules de dix mille Indiens, qui n'avoient pas moins de quinze lieues à faire, parmi de très-mauvais chemins, & souvent au travers des montagnes. Cette difficulté néanmoins ne fut pas ce qui embarrassa le plus : on eut bien plus de peine à vaincre la fierté de Chechimecal : on l'avoit chargé du soin de conduire l'arriere-garde, & il s'en of-

fenſa, croyant que le poſte le plus avancé lui appartenoit. Sandoval ne pût lui faire comprendre que ſon poſte étoit le plus honorable, puiſqu'il étoit le plus périlleux : ce fier Cacique diſoit que comme à l'aſſaut de la ville de Mexique il devoit être le premier à mettre le pied ſur la breche, il vouloit auſſi marcher toujours à la tête, pour donner l'exemple à tous les autres. Son chagrin alla juſqu'au point de faire craindre qu'il ne quittât l'armée : Sandoval fut donc réduit à demeurer auprès de ce jeune homme, pour donner tout l'honneur à l'arriere-garde.

X. Le convoi arrive heureuſement à Tezeuco.

L'armée marcha ſuivant ſa premiere ordonnance, & les Mexicains ne l'attaquerent que de loin par des cris menaçans. Cortez accompagné du Roi de Tezeuco, & de tous ſes Capitaines, l'attendit hors de la ville : ſa joie fut proportionnée au deſir qu'il avoit du ſecours qu'on lui amenoit. Sans perdre un moment de tems, il fit ranger toutes les pieces des vaiſſeaux ſous un grand attellier, que l'on avoit con

truit pour cela auprès des canaux : & Martin Lopez s'appliqua aussitôt à la construction des brigantins, avec le secours de plusieurs nouveaux Officiers, qu'on lui donna pour travailler à l'assemblage des pieces, & aux autres ouvrages de l'architecture navale. Ce travail demandoit au moins une vingtaine de jours ; & Cortez résolu d'employer ce tems à aller lui-même reconnoître tout le pays qui étoit sur le bord du lac, en remarquant les postes dont il devoit se saisir, pour empêcher les irruptions des Mexicains ; & faire en passant le dégât sur les terres de cet Empire. On avoit des raisons particulieres de châtier l'insolence des habitans de Taltocan & de Tacuba, & on jugea à propos de commencer par la premiere.

XI. Cortez avec une partie de l'armée, va reconnoître le pays.

Cortez ayant laissé une grande partie de son armée à Tezeuco, sous le commandement de Sandoval, partit pour l'expédition, avec un nombre d'Espagnols à pied & à cheval, une forte compagnie des nobles de Tezeuco, & vingt mille Tlascalteques, commandés par le

brave Chechimecal, si impatient de se mesurer avec les Mexicains. Cette armée n'eut pas fait quatre lieues de marche, qu'elle trouva un gros corps d'ennemis rangés & préparés à défendre en pleine campagne la ville qu'on vouloit attaquer. Cependant ces troupes Mexicaines furent presqu'aussitôt rompues qu'attaquées. La plus grande partie des vaincus se sauva aux montagnes : les autres se jetterent sur le lac, & quelques-uns dans la ville de Taltocan, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille, outre les blessés & quelques prisonniers, qui furent envoyés aussitôt à Tezeuco.

XII. Les précautions des ennemis rendent l'attaque d'une place très-difficile.

L'attaque de la place fut remise au jour suivant, & on reconnut bientôt que l'entreprise n'étoit point facile : la ville, fondée dans le lac même, tenoit à la terre par une chaussée : les Mexicains venoient de rompre cette chaussée, & de tirer encore un fossé si profond, qu'il étoit impossible de le passer autrement qu'à la nage. Le Général, trop avancé pour reculer,

ſongeoit déja à remplir ce paſſage de terre & de faſcines, lorſqu'un Indien de Tezeuco lui fit connoître aſſez près de là un endroit où la terre étoit plus haute, & l'eau par conſéquent moins profonde : il fit donc tenter & paſſer ce gué par quelques troupes, & il ſe tint au bord du gué, avec ſon armée en bataille, afin d'envoyer du ſecours où il ſeroit néceſſaire, & aſſurer la campagne contre les irruptions des Mexicains : car alors leurs armées étoient fort multipliées, & aux environs du lac, & dans les provinces voiſines, tant pour attaquer, repouſſer, ou harceler les Eſpagnols, que pour leur enlever leurs alliés ou les châtier : Guatimazin ne faiſoit pas paroître moins d'activité & de zèle pour la défenſe de ſa capitale, que Montezuma avoit montré de lâcheté ou d'indolence.

XIII. Les Eſpagnols cependant s'en rendent maîtres, & mettent le feu aux temples, ainſi

Dans plus d'une occaſion les Mexicains employerent tour-à-tour la force & la ruſe : d'abord ils défendirent le paſſage du gué à coups de fleches & de frondes, dont ils

qu'aux principaux édifices.

blesserent quelques soldats, & incommoderent beaucoup ceux qui combattoient dans l'eau. Poussés ensuite, ils se retirerent dans la place, & bientôt après ils en sortirent pour se jetter dans des canots, les Espagnols y entrerent sans opposition. Le dessein du Général n'étoit pas alors de garder cette ville; mais de la reconnoître, & de punir les habitans, qui avoient maltraité & blessé des envoyés qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soumettre aux Espagnols. Ainsi après avoir donné fort peu de tems à faire le pillage, & à pousser la victoire, les troupes repasserent le fossé ayant mis le feu au temple, & aux principaux édifices: on crut cette rigueur nécessaire, afin que les flammes de ce lieu, répandant la frayeur dans l'esprit des Indiens, avertissent par leur éclat les villes voisines du péril qui menaçoit celles qui seroient tentées de violer le droit des gens.

XIV.
Ils continuent leur marche vers

On continua la marche, & l'armée passa la nuit près de Cobatitlan ville considérable que l'on trouva

abandonnée : les Mexicains se montrerent encore, mais en un lieu d'où ils ne pouvoient ni attaquer ni être attaqués. La même chose arriva à Tenayuca & à Escapuzalco, deux bourgs situés sur le bords du lac, que l'on trouva désertés : on coucha à l'un & à l'autre ; mais sans faire aucun dommage aux édifices, Cortez se contentant de mesurer les distances, & de remarquer partout ce qui étoit avantageux à ses desseins. La ville de Tacuba, éloignée de demi-lieue d'Escapuzalco, le disputoit pour la grandeur à Tezeuco : son assiette assuroit l'extrémité de la principale chaussée. Ce poste, où les Espagnols avoient été si maltraités dans leur retraite, étoit très-avantageux, & par sa proximité de la ville de Mexique, & parce qu'il étoit comme la clef du chemin qu'il falloit nécessairement occuper pour former le siege de la capitale.

les autres villes sur le lac, & ne les endommagent pas, les trouvant désertes.

Tacuba se trouvoit alors remplie & toute environnée d'une multitude de troupes, dont une grande partie étoit portée sous les murailles pour

XV.
Les Mexicains défendent avec de grandes forces Tacuba ;

maisdeux fois vaincus & mis en fuite, la Ville est prise & en partie brûlée.

les défendre. Ces Mexicains, séparés en divers bataillons, s'avancerent fierement; ils chargerent avec tant d'impétuosité & de si grands cris, qu'ils auroient pû ébranler des gens qui n'auroient pas connu par tant d'expériences à quoi cela se réduisoit. Mais le feu des arquebusiers éclaircit bientôt ces bataillons; les chevaux ouvrirent & rompirent leurs rangs: le reste de l'armée ayant dissipé leur avant-garde, pénetra jusqu'au centre de ce gros; les Mexicains, quoique déja en désordre, dispúterent quelque-tems la victoire; ils tournerent enfin le dos, & fuirent de tous côtés; ceux-là dans la ville, & ceux-ci sans choix dans tous les lieux qui les éloignoient du péril. Les vainqueurs passerent la nuit sur le champ de bataille; & à la pointe du jour les ennemis parurent encore en campagne pour avoir la revanche. Cortez rangea ses troupes dans le même ordre, & fit les mêmes mouvemens que le jour précédent: il battit aussi les Mexicains avec un nouveau car-

nage, & les pouffa enfin dans la ville, où les Efpagnols entrerent après eux, avec quelques compagnies de leurs alliés. Durant quelque tems, ce Général foutint le combat au milieu des rues; & en fe retirant, lorfqu'il le jugea à propos, au pofte qu'il avoit occupé, il abandonna au pillage les maifons qu'on avoit prifes, & où on mit le feu, autant pour faciliter la retraite, que pour laiffer des marques de la colere du vainqueur.

XVI. Nouveaux combats: ftratagême des Mexicains, qui trompent Cortez.

Cortez demeura cinq jours à la vue de Tacuba: les ennemis venoient le vifiter tous les jours, & on les ramenoit toujours battant dans la ville. L'intention du Général étoit de confumer la garnifon par ces petits combats, & lorfque leur foibleffe commença à fe déclarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il réfolut de les attaquer à fon tour. Les poftes étoient déja marqués pour l'affaut & les ordres donnés, quand on vit avancer fur la chauffée un gros confidérable de Mexicains. Cortez voulut les attendre à quelque diftance

de la chauſſée, à deſſein de les charger lorſqu'ils entreroient en terre ferme, & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & ſerré. Les ennemis avoient auſſi leur deſſein, qui n'étoit pas mal concerté, & qui fut fort-bien exécuté. Quelques-uns ſauterent négligemment à terre, & formerent quelques rangs ſi mal-à-propos, que Cortez crut que ce mouvement d'induſtrie en étoit un de crainte : il laiſſa une partie de ſon armée oppoſée aux ſorties de la garniſon de Tacuba, & marcha droit à la chauſſée, ſuppoſant qu'après avoir battu ces ennemis avec facilité, il reviendroit tomber ſur la ville. Les Mexicains avancés tournerent le dos à la premiere démarche des Eſpagnols, & ſe retirerent à leur gros, qui fit le même mouvement, cédant le terrein pied à pied, & dans une eſpece de déſordre : le Général les ſuivoit toujours, emporté par ces apparences de victoire. Lorſque les Mexicains le virent ainſi engagé dans le détroit de la chauſſée, ils ſe rallierent & firent ferme : ils étoient

bien ſupérieurs en nombre, bien commandés, & en même-tems une multitude de canots armés ſortis de Mexique, vint inveſtir les deux côtés de la digue : ainſi les Eſpagnols ſe trouverent en un moment attaqués en tête & par les flancs, obligés de ſe retirer en combattant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & de ſe défendre des deux côtés contre les canots.

XVII. Courage & adreſſe d'un Eſpagnol : la perte des infidèles ſurpaſſe bien celle de leurs ennemis.

Les fleches, les pierres, & les longues piques de ceux qui combattoient dans ces legers bâtimens, incommodoient beaucoup les Eſpagnols, & ils s'en fallut peu qu'ils ne perdiſſent une enſeigne : Jean Volante, qui la portoit, ayant été renverſé d'un coup de pique dans le lac, les Indiens les plus proches ſe jetterent auſſitôt dans l'eau, le prirent & le mirent dans un canot, pour le préſenter à leur Empereur, & le porter de là ſur l'autel des faux dieux. Volante feignit d'être hors de combat, & quand il ſe vit éloigné des autres canots, il ſe ſaiſit de ſes armes, tua quelques-uns de ceux qui le gardoient, ſe débarraſſa des

autres, & s'étant jetté dans l'eau, il se sauva à la nage sans abandonner son enseigne. Cortez de son côté se mêla, l'épée à la main, dans les plus grands dangers, & retira enfin ses troupes en terre ferme, non sans quelque perte ; mais il fit périr tant d'ennemis, & sur la chaussée, & dans le lac, qu'on assure que leur artifice leur coûta tout ce qu'ils auroient pû perdre en une bataille. L'armée reprit le chemin de Tezeuco, sans que les Mexicains osassent quitter la digue, ni sortir de leurs canots, jusqu'à ce que l'éloignement des Espagnols leur donnât le courage de les suivre de loin, & de les étourdir par leurs cris.

XVIII. Plusieurs Caciques viennent offrir leurs troupes à Cortez.

Cette expédition fut cependant d'une grande importance, tant par les grandes pertes que firent les Mexicains en ces divers combats, que par les connoissances qu'on acquit de ce pays dont on devoit se saisir, pour faire la conquête de la capitale. Les peuples voisins sentirent bien tout l'avantage qui en revenoit aux Espagnols, puisqu'à peine Cortez fut arrivé à Tezeuco,

que les Caciques de Tucapan, de Mascalingo, d'Aultan, & ceux des autres bourgs situés sur le bord du lac du côté du septentrion, vinrent offrir leur obéissance & leurs troupes : marque non équivoque que ces exploits avoient augmenté la réputation des armes d'Espagne.

XIX. Il lui arrive un nouveau secours d'Espagne.

Dans le même tems, un vaisseau d'un port considérable, adressé à Cortez, vint mouiller au port de Vera-Cruz : il portoit Julien d'Alderete, qui venoit exercer la charge de Trésorier pour l'Empereur; Antoine de Carvajal, Jerôme Ruis de la Mote, Alfonse Diaz de la Reguera, & quelques autres Officiers ou soldats de considération, avec un secours d'armes & de munitions. Les Zempoales les avoient d'abord conduits à Tlascala; & avec une escorte de Tlascalteques, ils arriverent heureusement à Tezeuco, où ils apporterent eux-mêmes les premieres nouvelles de leur arrivée. Ce nouveau secours fut célébré avec d'autant plus de joie, qu'il étoit moins attendu. La répétition de tant d'heureux succès (dit Antoine

de Solis) étoit un témoignage presque visible, que Dieu s'intéressoit à cette conquête : à quelle autre main en effet pourroit-on attribuer ces favorables événemens, où la diligence des hommes n'avoit aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, mesurés sur les besoins qu'on en avoit avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignés de toute sorte d'espérance? Cortez en reconnut bien la véritable source, en rendant graces à Dieu, non seulement de ce secours qui augmentoit ses forces, mais encore de la vigueur qu'il sentoit se renouveller en lui; & de cette merveilleuse constance, qui n'étant pas incompatible avec sa valeur naturelle, lui paroissoit néanmoins l'effet d'une influence qui venoit du ciel même.

XX. Activité & politique de l'Empereur Guatimozin, dont les armées sont battues par Sandoval.

Il n'en fallut pas moins pour soutenir ce Général, & tous ceux qui lui obéissoient, dans la poursuite d'une entreprise infiniment difficile, & contre un ennemi aussi actif que redoutable par ses forces. Guatimozin donnoit tous ses soins à chercher les moyens de détruire l'armée Espa-

gnole ; & il n'en trouvoit point de meilleur que celui de jetter de grandes forces dans ses provinces voisines, pour ôter la communication avec celle de Tlascala, & retrancher les secours de Vera-Cruz. Ce dessein étoit d'une telle conséquence, qu'il obligea Cortez de venir plus d'une fois au secours de ses alliés. Les envoyés de Chalco & de Thamanalco venoient demander de nouveau un prompt secours, contre une puissante armée de Mexicains. Sandoval, chargé de cette expédition, marcha sur le champ, & en si grande diligence, qu'il joignit les ennemis & les amis, avant que les premiers fussent entrés sur les terres de Chalco; il les attaqua & les battit d'abord dans un chemin creux, où ils s'étoient portés derriere quelques ravins, pour éviter la furie des chevaux. Malgré cette précaution, ils furent bientôt délogés avec beaucoup de perte : se croyant néanmoins encore assez forts pour se rallier dans la plaine, Sandoval les chargea de nouveau, & si brusquement, qu'il les rompit

avant qu'ils fussent bien ralliés : l'avant-garde des Mexicains combattit avec fureur, & en gens désespérés : leur résistance auroit pû passer pour un juste combat, si elle avoit duré plus longtems ; mais le désordre où on les surprit, leur étoit si désavantageux, que toute cette multitude fut dissipée presqu'en un moment.

XXI. Nouveaux avantages de ce Capitaine Espagnol.

Sandoval, maître de la campagne, choisit un poste où son armée pût prendre un peu de repos, résolut d'aller ensuite attaquer *Guastepeque*, où les débris des troupes vaincues s'étoient retirés. Cependant les coureurs qu'on avoit envoyé reconnoître les avenues, revinrent d'abord en criant aux armes, on n'eut que le tems de remettre l'armée en bataille. Un gros de quatorze ou quinze mille Mexicains s'avançoit en bon ordre ; & déja on entendoit le son de leurs timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle armée : les Espagnols marcherent au devant de ces nouveaux venus, & les chargerent si à propos, qu'ayant mis leurs pre-

mieres troupes en désordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons, où ils porterent la terreur, & y firent un si grand carnage, que les Mexicains furent forcés de tourner le dos, & de se jetter en confusion dans le bourg de Guastepeque. Les Espagnols les suivirent de près, en tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main; ils entrerent dans la place avec les fuyards, & s'y maintinrent en combattant, jusqu'à ce que le reste de l'armée arrivât : les vainqueurs se répandirent alors par toutes les rues, & pousserent enfin les ennemis hors du bourg: en peu de tems il n'en parut pas un seul aux environs de la place. C'étoit le quatrieme combat & la quatrieme victoire remportée dans le même jour par les Espagnols.

XXII. Soumission d'un Cacique & de ses Sujets.

Sandoval résolut de passer la nuit dans cette ville, où presque toute son armée trouva du couvert. Le Cacique du bourg arriva peu de tems après avec les principaux habitans; & ils prêterent le serment d'obéissance & de fidélité, après s'être

excusés sur la violence que leur avoient fait les Mexicains. La marque de leurs bonnes intentions étoit la sincérité avec laquelle ils venoient sans armes se rendre à la discrétion des vainqueurs : on les rassura, & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne, où tout paroissoit tranquille, délibéra de faire la retraite, par l'avis des autres Capitaines. Mais les peuples de Chalco, mieux servis en espions, eurent avis que tous les Mexicains échappés des derniers combats s'étoient réunis à Capistlan ; & protesterent au Commandant que sa retraite les livreroit à leurs ennemis : sur quoi il fut résolu de dissiper cette union de fugitifs, avant qu'ils pussent être renforcés par de nouvelles troupes.

XXIII. Grandes difficultés surmontées par la valeur & la constance des troupes commandées par Sandoval.

Capistlan n'étoit qu'à deux lieues de Guastepeque, du côté de Mexique, assise au plus haut d'une montagne de très-difficile accès : un ruisseau descendant avec rapidité des montagnes voisines, lavoit les pieds de ces rochers. Les Mexicains qui avoient garni toutes ces hauteurs

l'un grand nombre de Soldats ar-
nés, comptoient encore moins ſur
eurs dards & ſur leurs fleches,
que ſur les groſſes pierres qu'ils fai-
oient rouler, & ſur la difficulté,
preſque inſurmontable des chemins,
ort étroits, rompus, & toujours
bordés de précipices affreux. Les
Tlaſcalteques, & ceux de Chalco,
quoiqu'accoutumés à franchir de
emblables difficultés, parurent in-
imidés à la vue de celle-ci; mais
Sandoval, à la tête de ſes Eſpagnols,
affrontant le péril, releva le cou-
rage des alliés, qui coururent à l'en-
vi aux ennemis, par l'endroit du
rocher le plus difficile : les arque-
buſes ouvroient le chemin aux pi-
ques, & aux épées : on arriva enfin
aux ennemis; on les pouſſa juſqu'aux
précipices de la montagne : tous
ceux qui ne firent point le ſaut, fu-
rent taillés en pieces; le ruiſſeau fut
teint de ſang, & toute cette armée
de Mexicains entierement diſſipée.

Après tous ces rapides ſuccés, XXIV.
Sandoval ramena ſon armée à Te- Les alliés de
zeuco, croyant laiſſer ſes alliés de Cortez, ſans
Chalco en ſûreté, & toute leur pro- ſon ſecours,

battent un gros de Mexicains.

vince en repos. Mais on n'en étoit pas encore-là. Aussitôt qu'on eut appris à Mexique la défaite de leur armée, & la retraite de Sandoval, l'Empereur fit partir en diligence une nouvelle armée contre les peuples de Chalco : ceux-ci avertis du danger, assemblerent à la hâte leurs troupes & celles de leurs alliés les plus voisins : leur commerce avec les Espagnols leur avoit inspiré quelque fermeté, & appris à combattre avec quelqu'ordre : les deux armées, qui se cherchoient, en vinrent bientôt aux mains avec une égale résolution. Le combat fut aussi long que sanglant, & l'avantage demeura à ceux de Chalco, qui perdirent cependant bien du monde.

XXV. Le Général loue leur courage, & soutient lui-même deux combats fort périlleux.

Cortez, après avoir donné de grandes louanges à ses fidèles alliés, se chargea lui-même d'une autre expédition, qu'il crut digne de ses soins. Il partit avec une partie de son armée, pour reconnoître le lac du côté de Suchimilco ; & chemin faisant il eut deux combats fort périlleux à soutenir contre les ennemis, qui venoient encore de se

fortifier

fortifier ſur les montagnes de Guaſtepeque. Ce fut le cinquieme d'avril 1521, qu'il ſortit de Tezeuco. La nuit ſuivante il arriva à Chalco, où tous les Caciques de ſon alliance le reçurent avec d'autant plus de joie, qu'ils ſe trouvoient alors dans les plus vives allarmes: ils n'attendoient pas ce ſecours, & ils venoient d'apprendre qu'une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que les précédentes, partoit actuellement de Suchimilco, pour fondre ſur leurs Provinces. L'habile Général les raſſura; leur laiſſa croire qu'il n'étoit venu que pour les ſecourir; & n'eut aucune peine à les engager à réunir leurs forces contre l'ennemi commun: il ſe ſervit cependant de leur diligence pour découvrir le deſſein & la marche des Mexicains.

XXVI. Poſtes avantageux des Mexicains.

Les Caciques apprirent par leurs eſpions, que les Mexicains, inſtruits de la marche de Cortez vers Chalco, s'étoient retranchés ſur des montagnes, en partageant leurs troupes à la garde de quelques forteresſes ſur les hauteurs du plus

difficile accès : ſoit que leur intention fût de cacher le nombre de leurs troupes, juſqu'à ce que le Général ſe fût retiré, pour ſe réunir après ſa retraite contre ſes alliés : ou d'attendre l'armée Eſpagnole en des lieux où la nature même militoit pour eux, par l'avantage de la ſituation ; l'une & l'autre de ces vues engageoit également à les aller attaquer dans leurs forts mêmes, pour ne point perdre le tems d'aller à Suchimilco. On marcha donc, & on ne fut pas longtems à s'engager dans un chemin étroit & difficile, entre deux files de montagnes, qui lui communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers.

XXVII. Cortez écoute ici moins ſa prudence ordinaire que ſon courage & ſa colere : un Cacique vient offrir ſon obéiſſance, & tous ſes forts.

La nuit approchoit, & l'armée avoit beſoin de repos, le Général la fit camper dans un petit village abandonné, ſur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes voiſines. Le lendemain Cortez ayant fait de ce même lieu ſes obſervations & donné ſes ordres, il rangea ſes troupes. Le premier chemin qui ſe préſenta pour aller aux ennemis,

étoit encore plus inaccessible, que tous ceux qu'on avoit voulu tenter: on remarqua cependant une autre éminence à la portée de l'arquebuse; & Cortez commanda à trois Capitaines de s'en emparer avec les arquebusiers. Cet ordre exécuté, ils s'avancerent par un chemin à couvert des ennemis; qui furent extrêmement surpris des premieres décharges, dont le feu leur tua bien du monde. Sur quoi ils se retirerent dans un grand bourg; & dès qu'ils virent que l'armée s'approchoit pour les attaquer, ils abandonnerent encore le bourg & le premier fort, pour courir en désordre dans les lieux les plus deserts de ces montagnes. L'armée étoit prête à marcher, quand on découvrit du haut des murailles du fort quelques femmes, qui, d'un autre fort, demandoient la paix par de grands cris, en faisant voltiger quelques drapeaux blancs, avec d'autres marques de soumission, qui obligerent à leur faire un appel. Le Cacique descendit aussitôt, & vint offrir son obéissance & tous ses

forts, excuſant ſa réſiſtance ſur la violence des troupes Mexicaines, bien ſuperieures aux ſiennes. Il fit ſon diſcours avec la confiance d'un homme qui avoit la vérité pour ſoi. Pour le contenter il fallut prendre poſſeſſion de ſes terres, au nom du Roi Catholique, en la forme qu'on obſervoit en ce tems là.

XXVIII. Un autre ſuit le même parti : magnificence des palais & des jardins de ce riche Cacique.

L'armée paſſa de-là à Guaſtepeque, que Sandoval avoit laiſſé paiſible, & qu'on trouva auſſi rempli de vivres, que ſi on eût été en pleine paix, quoique les habitans euſſent éprouvé une nouvelle oppreſſion des Mexicains. Le Cacique, accompagné de ſes principaux Officiers, vint au-devant du Général l'aſſurer de ſon obéiſſance, & l'inviter de prendre le logement qu'il avoit préparé dans ſon vaſte palais pour lui & pour les Eſpagnols : il avoit fait préparer dans la ville d'autres logemens, offrant en même-tems tous les vivres dont les troupes auroient beſoin, & il s'acquitta de ſes promeſſes avec autant de prévoyance que de libéralité. On aſſure que le palais de ce Cacique

étoit ſi riche & ſi ſomptueux, qu'il égaloit ceux de Montezuma : la grandeur, la beauté & la fertilité de ſon jardin n'attirerent pas moins l'admiration des Eſpagnols, qui ne s'attendoient pas à trouver tant de raretés & de magnificence ſur ces montagnes. L'un & l'autre étoit véritablement l'ouvrage d'un grand Seigneur qui avoit le goût de l'agriculture, & qui mettoit ſon étude à donner l'arrangement & la juſteſſe de l'art aux beautés de la nature. Cortez s'arrêta peu à les admirer, parce qu'il apprit dans le même-tems que les Mexicains l'attendoient à Quatlavaca, c'eſt-à-dire, ſur ſa route.

XXIX. Une place très-forte par ſa ſituation, & par une armée entiere, eſt forcée : fuite des Mexicains : les Caciques du pays demandent la paix, & fourniſſent une abondance de vivres.

Quatlavaca étoit un Bourg très-peuplé, & extrêmement fort par ſa ſituation entre des ravines qui avoient plus de huit toiſes de profondeur, & qui ſervoient de foſſé à la place, & de conduite aux ruiſſeaux ou aux torrens qui deſcendoient des montagnes. Les Mexicains, après avoir rompu les ponts, avoient garni les bords des ravines de tant de ſoldats, que le paſſage en

paroiſſoit impoſſible. Cortez ne laiſ-
ſa pas de mettre ſon armée en ba-
taille à une juſte diſtance ; & pen-
dant que les Eſpagnols à coups d'ar-
quebuſes, & les Alliés avec leurs
fléches, amuſoient les ennemis par
de fréquentes eſcarmouches, il alla
reconnoître la ravine ; dans l'en-
droit où il la trouva moins large, il
fit dreſſer deux ou trois ponts d'ar-
bres entiers coupés par le pied, qu'on
laiſſa tomber ſur l'autre bord ; les
Eſpagnols de l'avant-garde paſſerent
en diligence, & formerent au-delà
du foſſé un bataillon qui groſſiſſoit
à tout moment par les ſoldats des
Alliés qui ſe haſardoient de paſſer,
tandis que les Tlaſcalteques occu-
poient les ennemis par une diver-
ſion, & que Cortez ſuivi de quel-
ques Capitaines, avoit enfin trouvé
un paſſage pour la Cavalerie. Les
Mexicains reconnoiſſant alors le
danger qui les menaçoit au milieu
de leurs fortifications, firent peu de
réſiſtance, uniquement occupés à ſe
ſauver ſur les montagnes par les ſen-
tiers qui leur étoient connus. Ils per-
dirent néanmoins beaucoup de mon

de, tant à la défenſe du foſſé que dans la fuite. Quatlavaca ſe trouva abandonné, mais garni de vivres & de quelques dépouilles, dont on donna le pillage aux ſoldats. Peu de tems après, le Cacique & les principaux habitans ſe préſenterent de l'autre côté de la ravine, offrant de ſe rendre, & demanderent un ſauf-conduit pour rentrer dans le Bourg, & y préparer un logement aux vainqueurs. On le leur accorda, quoiqu'on ne fît pas un grand fond ſur leurs promeſſes ni ſur leurs excuſes, parce que le voiſinage de Mexique les tenoit dans une grande dépendance : néanmoins ils ſervirent utilement à donner des lumieres, & ſur les deſſeins des ennemis, & ſur la connoiſſance du pays.

XXX. Marche très-fâcheuſe, & entrepriſe encore plus difficile.

L'armée ſe remit en marche vers Suchimilco, place qui méritoit le nom de ville, aſſiſe ſur le bord d'un lac d'eau douce qui s'écouloit dans le grand lac. Les bâtimens étoient fondés en partie ſur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots ſervoient de voiture. Il étoit très-important de reconnoître cette place,

qui n'étoit qu'à quatre lieues de Mexique. La marche fut très-fâcheuse, car après avoir passé un défilé de trois lieues, on trouva un pays stérile & sec, où la soif, augmentée par l'exercice & la chaleur du soleil, tourmenta cruellement les soldats : on rencontra enfin, en approchant de Suchimilco, quelques maisons proches du chemin ; l'armée s'y logea, & y trouva cette nuit le repos & le rafraîchissement dont elle avoit besoin. Au point du jour, Cortez la mit en bataille, & la fit marcher, persuadé de toute la difficulté de son entreprise ; car puisque la place étoit d'une si grande importance, il ne doutoit pas que les Mexicains n'y eussent mis une forte garnison, & que tous les soldats échappés des rencontres passées, n'en eussent fait leur asile : ces conjectures se trouverent justes. Les ennemis parurent partout séparés en plusieurs bataillons : les uns occupoient toute une plaine peu éloignée de la ville : ils faisoient tête sur deux lignes au bord d'un ruisseau, qui tomboit avec rapidité dans le lac. Un autre gros en-

core plus considérable, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient pas voulu rompre, & parce qu'il leur étoit nécessaire, & parce qu'ils supposoient, que quand même les Espagnols le gagneroient, on les combattroit toujours avec avantage au sortir d'un passage si étroit.

XXXI. Résistance obstinée, & enfin vaincue : nouveau combat très meurtrier au milieu de Suchilmico.

Cortez connut le péril sans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliés au long des bords du ruisseau, & fit donner les Espagnols droit au pont. La résistance fut obstinée; mais à la troisieme attaque ils forcerent les Mexicains, & en se servant contr'eux de leurs propres tranchées, à mesure qu'ils les gagnoient, ils se rendirent maîtres du passage. Cette perte parut abattre le courage des ennemis, dont la retraite fut précipitée; & les vainqueurs se saisirent promptement de tous les postes qu'ils abandonnoient, pendant que diverses compagnies de Tlascala & de Tezeuco, passoient la riviere à la nage, & se joignoient aux bataillons des Espagnols. Les Mexicains déja ralliés sous les murs de la ville, les attendoient en ba-

taille ; mais au premier abord des Eſpagnols ils reculerent encore, & ſe jetterent dans la ville, pluſieurs furent tués dans l'entrée, & les autres ſe mirent à couvert derriere les retranchemens qu'ils avoient faits dans les rues où ils recommencerent le combat & les défis. Alors le Général, laiſſant une partie de ſon armée à la campagne pour aſſurer ſa retraite, & s'oppoſer aux attaques du dehors, entreprit avec le reſte de pouſſer les Mexicains ; & ordonnant à quelques compagnies de rompre les barricades des rues à droit & à gauche, il donna dans la principale avenue : l'épée à la main, il ſe jetta au milieu de cette foule d'ennemis dont il fit un grand carnage, mais avec un plus grand danger pour ſa perſonne ; car lorſqu'il voulut revenir au ſecours de ſes gens, il ſe trouva ſeul, & enveloppé de toutes parts.

XXXII. Dans un ſi grand péril il eſt ſauvé par la valeur d'un ſoldat, & continue à

Cortez ſe maintint par ſon courage, qui inſpiroit la terreur aux ennemis, & il ne ceſſa de les combattre juſqu'à ce que ſon cheval s'abattit ſous lui de pure laſſitude. Au mo-

ment que les Mexicains virent le Général trop embarrassé pour se servir de ses armes, ils s'avancerent pour l'enlever vivant; mais dans le même tems Christophe d'Olea, soldat Espagnol, connu par sa valeur, suivi de quelques Tlascalteques, donna tête baissée sur les ennemis, en tua plusieurs, & eut le bonheur de dégager Cortez, qui se servit de sa liberté pour pousser les Mexicains avec une nouvelle vigueur. Cette derniere charge les obligea de se sauver vers le côté de la ville, qui étoit sur le lac, & de céder aux Espagnols toutes les rues de terre ferme. Cortez sortit ainsi du péril avec deux légeres blessures, & Olea avec trois plus dangereuses, mais qui n'étoient point mortelles. L'autre partie de l'armée Espagnole, qui tenoit la campagne sous le commandement d'Olid, Alvarado & Tapia, n'étoit point sans exercice. Les Mexicains, pour renforcer la garnison de Suchimilco, avoient embarqué dix mille de leurs meilleurs soldats, qui prirent terre à un endroit écarté, à dessein d'investir par derriere les

pousser les ennemis.

Eſpagnols, qui combattoient dans les rues; mais ceux qui ſe trouvoient dans la campagne les découvrirent, & les attaquerent avec tant de réſolution, qu'ils les obligerent de ſe rembarquer, laiſſant beaucoup de leurs ſoldats ſur la place.

XXXIII. Précautions de Cortez; activité des Mexicains, qui ſont encore vaincus.

Les vainqueurs ainſi maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la ville qui étoit en terre ferme, Cortez mit des corps-de-garde aux endroits où on auroit pû faire une deſcente du côté du lac, & logea ſes troupes ſous les portiques d'un Temple, lieu commode à aſſurer le repos de ſes ſoldats, & à faire panſer les bleſſés. Ayant fait reconnoître en même-tems le haut de ce Temple, & le trouvant abandonné, il y mit un bon corps-de-garde de ſoldats Eſpagnols, avec un Commandant qui eut ſoin de les tenir allertes, & de changer les ſentinelles, pour obſerver tout ce qui viendroit par terre, ou par eau; précaution néceſſaire, & qui fut très-utile, puiſque dès le même ſoir on découvrit du côté de Mexique plus de deux mille canots armés, qui s'avançoient à

force de rames ; & au point du jour on vit le débarquement des ennemis assez loin de la ville. Sur ces découvertes on prit les mesures convenables. Cortez alla recevoir les Mexicains hors des murailles, & choisit un poste, où sa cavalerie pût combattre avec avantage, laissant une partie de son monde à la défense du quartier. Les deux armées furent bientôt en présence, & les Mexicains, au nombre de quatorze ou quinze mille hommes, vinrent les premiers à la charge ; cependant le combat ne fut point long, les armes à feu éclaircirent bientôt leurs bataillons, & les autres troupes les attaquerent avec tant de courage l'épée à la main, qu'ils tournerent le dos avec une précipitation, qui fit regarder cette action comme une chasse, plutôt que comme une bataille.

XXXIV. Une suite d'avantages ne peut consoler Cortez, de la perte de dix Espagnols.

Après quatre jours, pendant lesquels on eut toujours les armes à la main, parce que le voisinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire toujours de nouvelles irruptions, Cortez fit sa retraite,

ainſi qu'il l'avoit réſolue, & revint à Tezeuzo, aſſez ſatisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit propoſé, je veux dire de reconnoître un poſte important, & d'affoiblir les ennemis : mais fort chagrin d'avoir perdu neuf ou dix Eſpagnols. Ce qui augmentoit ſa peine, étoit qu'il y en avoit trois ou quatre de ce nombre, qui ayant été enlevés tout vivans, n'avoient expiré que ſur les autels ſacrileges des Idoles; & cette cruelle idée lui repréſentoit encore plus vivement le danger où il s'étoit vu de périr de même.

XXXV. Imprudence de ce Général.

On peut être juſtement ſurpris de la facilité de Cortez à rendre la liberté à ſes priſonniers : il en avoit fait un grand nombre en différentes occaſions; & parmi ces priſonniers, il y en avoit pluſieurs Nobles, dont il auroit pu faire un échange dans le beſoin : il ne paroît pas qu'il ait jamais fait cette attention, ainſi il perdit ſans reſſource tous ceux des ſiens qui eurent le malheur de tomber vivans entre les mains des ennemis. Lui-même fut expoſé plus d'une

ſois au même péril. Mais la Providence le réſervoit à détruire les Idoles, par l'entiere conquête de l'Empire idolâtre.

XXXVI. Préparatifs plus prochains pour l'attaque de la Capitale.

Les brigantins ſe trouvoient alors en état d'être lancés à l'eau : le canal avoit la profondeur & la largeur néceſſaire pour les recevoir, & tous les autres préparatifs pour cette grande entrepriſe s'avançoient avec chaleur. On fit un inventaire fort exact de toutes les munitions qui ſe trouvoient dans les magaſins ; & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques alliés le jour précis auquel ils devoient ſe trouver au rendez-vous avec leurs troupes, & ſurtout on prit un ſoin particulier des vivres qui ſe tranſportoient continuellement à la place d'armes. Le Général deſcendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver ſous la main dans les entrepriſes de guerre, ſçachant bien que cela demande des ſoins très-étendus, & que le bon ou le mauvais ſuccès dépend quelquefois d'une légere circonſtance.

XXXVII. Conſpira-

Tandis que Cortez travailloit avec

tion contre la vie de Cortez & de ses principaux Officiers.

cette application, quelques-uns de ses soldats conspiroient contre sa vie. Un misérable nommé *Villafagna*, dont le nom ne paroît pour la premiere fois dans cette histoire, qu'avec son crime, prit inquiétude de l'entreprise, qui lui paroissoit désespérée : son inquiétude se tourna en murmures, qui passerent bientôt en des résolutions violentes : ce soldat, & ceux qui avoient trop écouté ses murmures, blâmoient le Général d'une opiniâtreté aveugle, & disoient qu'ils ne prétendoient point se perdre pour la témérité d'un seul homme. Ils concluoient d'abord à s'échapper, & à retourner à l'Isle de Cuba ; mais ils se trouvoient barrés par bien des obstacles ; néanmoins toujours fermes dans la résolution, & peu éclairés sur les moyens propres à l'exécuter, Villafagna, dont le logis servoit aux assemblées, dit que pour sortir de tous ces embarras, ils n'avoient qu'à tuer Cortez, & tous ses Conseillers, afin d'élire un autre Général à leur gré, & plus aisé à gouverner. L'applaudissement de tous ces factieux fut comme le

ſignal de la ſédition : on dreſſa d'abord un acte ſigné de tous ceux qui étant préſens, s'obligerent à ſuivre Villafagna à l'exécution de l'attentat.

XXXVIII. Trame de cette conjuration, qui eſt découverte : ſage conduite du Général.

Ils avoient concerté de ſuppoſer un paquet apporté de Vera-Cruz, avec des lettres d'Eſpagne, & de le donner au Général lorſqu'il ſeroit à table au milieu de tous ſes Officiers. Les conjurés devoient entrer tous, ſous prétexte d'apprendre des nouvelles, & lorſque Cortez commenceroit de lire la premiere lettre, le poignarder lui & tous ſes amis. Après quoi ils avoient réſolu de ſortir enſemble, & de courir les rues en criant *liberté*. Ces imbécilles mutins ſe figuroient que ce mouvement ſuffiroit pour faire entrer toute l'armée dans leurs vûes, afin qu'on fît la même exécution ſur tous ceux qui leur étoient ſuſpects. Déja ils avoient jetté les yeux, pour le commandement, ſur François Verdugo, qui ayant épouſé une ſœur de Velaſquez, leur paroiſſoit plus facile à réduire, & plus propre à autoriſer leur faction : mais comme

ils n'ignoroient pas que ce Cavalier étoit un homme d'honneur, ils résolurent de ne lui point communiquer leur dessein, jusqu'à ce que l'ayant exécuté, il se vît forcé de regarder ce nouvel emploi, comme un reméde à de plus grands maux. Ce fut un soldat Espagnol, des plus anciens dans le service, qui vint déclarer la conjuration à Cortez, après avoir demandé la vie, parce qu'il étoit entré dans la conjuration; aussi en étoit-il bien instruit. Cortez partit aussitôt accompagné de deux Intendans, & de quelques Capitaines, pour se saisir de Villafagna, qu'on trouva en son logis, avec trois ou quatre de ses complices : le trouble qui parut d'abord sur son visage, fut sa premiere conviction : le Général après l'avoir fait arrêter, fit signe qu'on se retirât, sous prétexte de l'examiner en secret, & se servant des connoissances qu'on lui avoit données, il tira du sein du coupable, l'acte du traité signé de tous les conjurés. Il le lut, & y trouva le nom de quelques personnes, dont l'infidélité lui donna de

vives atteintes de chagrin : cependant, parce qu'il vouloit les sauver, il ne fit part de ce secret à aucun de ses amis. Après avoir fait conduire Villasagna dans une prison, & les trois ou quatre complices qui s'étoient trouvés avec lui dans une autre; le Général se retira, recommandant aux Officiers de justice d'instruire cette affaire le plus promptement qu'il se pourroit, sans faire aucune diligence contre les complices.

XXXIX. Le seul auteur de la conspiration est puni; on fait semblant d'ignorer les complices, pour sauver des soldats utiles.

L'affaire ne traîna point : Villasagna convaincu par l'acte qu'on avoit trouvé sur lui, & croyant que ses amis l'avoient livré, confessa son crime : sur quoi on abrégea les procédures, suivant le style de la justice militaire, & on prononça contre lui la sentence de mort : il eut le tems de satisfaire à tous les devoirs de chrétien, & la sentence exécutée la nuit même, son corps pendu à une fenêtre de son logis, publia en même-tems son crime & le châtiment. Cet exemple donna autant de frayeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de sa trahi-

ſon. La prudence de Cortez mérite des louanges : pour conſerver des ſoldats dont il avoit beſoin, il ſçut & s'épargner la fâcheuſe néceſſité de punir les coupables, & éviter les terribles conſéquences de l'impunité. Il laiſſa croire que Villafagna avoit tiré de ſon ſein un papier déchiré en pluſieurs piéces, & qu'il y avoit lieu de penſer que ce papier contenoit les ſeings de pluſieurs conjurés : après quoi ayant fait aſſembler ſes Capitaines & ſes ſoldats, il leur expoſa l'horrible projet de Villafagna contre ſa vie & contre pluſieurs autres, ajoutant qu'il s'eſtimoit fort heureux d'ignorer ſi ce crime enveloppoit quelques complices, quoique l'empreſſement de Villafagna à déchirer ce papier ne permît pas d'en douter. Il dit qu'il ne chercheroit point à les connoître ; mais qu'il demandoit à ſes amis comme une grace, qu'ils employaſſent tous leurs ſoins à s'informer s'il couroit entre les Eſpagnols quelque plainte contre ſa conduite, parce qu'il étoit prêt à corriger les défauts qui auroient beſoin d'être

réformés, comme il ſçauroit bien recourir aux voyes de la rigueur & de la juſtice, ſi la modération du châtiment affoibliſſoit la terreur des exemples.

XL. Les coupables s'attachent plus fortement au ſervice, & le Général ſe donne une garde.

Il ordonna qu'on mît en liberté les ſoldats qui s'étoient trouvés chez Villafagna : & cette déclaration de ſes ſentimens, confirmée par le ſoin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même ſur ſon viſage, aux autres coupables, acheva de leur perſuader que Cortez ignoroit leur crime, & ils le ſervirent depuis avec d'autant plus d'empreſſement, que cette exactitude étoit néceſſaire pour démentir les ſoupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidélité. Un Général plus vindicatif ou moins politique, ſe ſeroit comporté autrement dans une ſemblable occaſion : mais auroit-il été plus ſage ? Cortez, pour éviter ces excès de confiance, choiſit alors douze ſoldats pour ſa garde, ſous un Commandant, qui étoit toujours auprès de ſa perſonne. Il eſt probable qu'il ſe ſervit habilement de cette occaſion, afin qu'on vît ſans ſurpriſe ce nouvel

appui qu'il donnoit à ſon autorité.

XLI. Mutineries d'un Capitaine des Tlaſcalteques, condamnées par le Sénat de Tlaſcala.

La conſtance du Général fut encore éprouvée par un autre incident : il avoit découvert que Xicotencal, Commandant de quelques troupes de Tlaſcala, s'oublioit juſqu'à décrier l'entrepriſe contre Mexique entre ceux de ſa Nation : Cortez, inſtruit depuis longtems de l'humeur fiere & biſarre de ce guerrier, fit part de ſes pratiques aux Sénateurs de Tlaſcala, afin qu'ils le rappellaſſent ſous prétexte de l'employer ailleurs, ou qu'ils priſſent d'autres meſures pour prévenir les ſuites qu'on pouvoit craindre. Le Sénat, en préſence du pere de Xicotencal, délibéra, & répondit : » que ſuivant les ſtatuts de la République, le crime de ſoulever les » armées contre le Général, méritoit le dernier ſupplice ; & qu'ainſi » Cortez pouvoit procéder, s'il » étoit néceſſaire, en toute rigueur » contre leur Commandant, comme ils en uſeroient eux-mêmes s'il » revenoit à Tlaſcala, non-ſeulement en ſa perſonne, mais encore » en celle de leurs ſujets qui le ſuivroient.

Il ne faut point douter que le Sénat n'eût réitéré alors ses avertissemens à Xicotencal ; mais cet homme emporté en profita si peu, que quelques jours après le supplice de Villasagna, il résolut de se retirer de l'armée avec deux ou trois Compagnies de Tlascalteques, qu'il obligea par ses instances à l'assister dans sa désertion. Il choisit une nuit pour l'exécution. Le Général en fut aussitôt averti par les Tlascalteques même : l'action étoit de trop pernicieuse conséquence pour être dissimulée, surtout dans un Chef très-considérable entre ces Nations, & dans les circonstances les plus critiques. Cortez envoya donc en diligence quelques Nobles de Tezeuco après Xicotencal, pour essayer de le ramener, ou au moins de le retenir quelque tems jusqu'à ce qu'il eût exposé ses raisons. La réponse du déserteur fut incivile & insultante ; ensorte que Cortez indigné, détacha aussitôt deux ou trois Compagnies d'Espagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezeuco & de Chalco, qui avoient ordre

XLII. Xicotencal déserte avec ceux qu'il a pu corrompre : il est poursuivi, arrêté & pendu ; les autres reviennent à l'armée.

de prendre Xicotencal, & même de le tuer en cas qu'il ne voulût point se rendre. Le mutin se défendit jusqu'au dernier soupir, & ceux qui le suivoient, contre leur gré, revinrent avec les Espagnols à l'armée, laissant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

XLIII. Cet Officier, quoique brave, n'est regretté de personne.

Bernard Diaz, qui étoit dans l'armée, rapporte ainsi le fait; quelques autres Auteurs le racontent un peu différemment: ce qu'il y a de certain, c'est que ni les Tlascaltèques de l'armée, ni la République, ni le pere même de Xicotencal ne se plaignirent point de sa mort, & que personne ne blâma la conduite de Cortez en cette occasion.

XLIV. Messe du St. Esprit: distribution des troupes pour les chaussées & sur les brigantins: multitude d'Indiens alliés.

Quoique ces accidens eussent occupé une partie des soins du Général, il n'avoit pas laissé de s'appliquer à tout ce qui étoit nécessaire à son expédition. On la commença par la célébration d'une messe du Saint-Esprit, où les Officiers Espagnols & les soldats communierent. Le Prêtre bénit les corps des vaisseaux, en donnant à chacun un nom, suivant l'usage de la marine; &

& pendant qu'on les équipoit, les Eſpagnols paſſerent en revûe ſous les armes : il s'en trouva neuf cens, dont cent quatre-vingt-quatorze étoient armés d'Arquebuſes & d'Arbaletes, & les autres d'épées, de lances & de boucliers : quatre-vingt-ſix cavaliers, & dix-huit piéces d'artillerie, avec la munition néceſſaire de poudre & de bales : la multitude des Indiens alliés étoit fort grande. Cortez nomma treize Capitaines pour les treize Brigantins, & mit ſur chacun un nombre de ſoldats Eſpagnols, & un plus grand nombre d'Indiens les plus aguerris, avec douze rameurs & une piéce d'artillerie. Tous s'embarquerent auſſitôt, chacun bien préparé à défendre ſon vaiſſeau & à ſecourir les autres.

XLV. Diſpoſition pour l'attaque générale de la Ville Royale.

L'attaque que l'on devoit faire par le lac étoit ainſi diſpoſée. Le Général, de l'avis de tous les Officiers, réſolut de s'emparer en même-tems des trois principales chauſſées; ſçavoir, de *Tacuba*, *d'Iztacpalapa*, & de *Cuyoacan*, ſans s'attacher à celle de *Suchimilco*, afin d'éviter la déſunion des troupes, parce qu'il fal-

loit les tenir en des postes où elles pussent & se secourir au besoin, & recevoir les ordres avec plus de facilité. Cortez partagea donc son armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba, à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine général de cette attaque: Alvarado conduisoit cent cinquante Espagnols & trente cavaliers en trois compagnies, sous trois Capitaines, soutenus de trente mille Tlascalteques, & de deux piéces d'artillerie. Le Mestre-de-Camp Christophe d'Olid devoit attaquer la chaussée de Cuyoacan avec cent soixante Espagnols en trois compagnies, trente cavaliers, deux pieces d'artillerie, & environ trente mille Indiens. Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, avec cent cinquante Espagnols, vingt-quatre cavaliers, deux piéces d'artillerie, & toutes les troupes de Chalco, de Guacocingo & de Cholula, qui faisoient plus de quarante mille hommes. Solis suit ici le calcul de Herrera, plutôt que celui de son guide ordinaire, Bernard Diaz, qui di-

minue beaucoup le nombre des alliés, pour attribuer toute la gloire de cette action aux Espagnols : mais sa vanité le trahit, & il rend incroyables les événemens qu'il tâche d'exagerer.

XLVI. Premieres opérations ; destruction des aqueducs qui portoient l'eau dans la Ville.

Olid & Sandoval marcherent ensemble, pour se séparer à Tacuba, où ils se logerent sans résistance, tous les lieux contigus au lac étant déja abandonnés ; parce que les habitans, en état de porter les armes, étoient allés à la défense de la Ville Capitale, & les autres s'étoient retirés sur les montagnes, avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. Sur la digue de Tacuba, il y avoit deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creusés, soutenus par un fort aqueduc de brique. Pour la conservation de ces aqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque, & fournissoient toute l'eau douce à la Ville de Mexique ; Guatimozin avoit pris de bonnes précautions ; outre les tranchées faites sur les avenues qui conduisoient aux canaux, on y avoit assemblé une armée considérable. Les deux Capitaines Espa-

gnols ſortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes, pour commencer leurs opérations par cet endroit : la réſiſtance ne fut pas médiocre ; mais enfin ils mirent les Mexicains en fuite ; rompirent l'aqueduc & les tuyaux en pluſieurs endroits, réduiſant ainſi les aſſiégés à la fâcheuſe néceſſité de chercher de l'eau dans les ruiſſeaux qui deſcendoient des montagnes, & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite ou à l'eſcorte de ces convois.

XLVII. Le Roi de Tezeuco accompagne Cortez dans cette expédition.

Pendant qu'Olid alloit prendre ſon poſte à Cuyoacan, & Sandoval à Iztacpalapa, Cortez ſe chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le lac, afin d'avoir l'œil à tout, & de courir au ſecours quand il ſeroit néceſſaire. Il mena avec lui le Roi de Tezeuzo, Don Fernand, & le frere de ce Prince nommé Suchiel, jeune homme plein de feu & d'eſprit, qui quelque tems après reçut le baptême avec le nom de Charles. Le Général laiſſa à Tezeuco une bonne garniſon, tant pour défendre cette place d'armes, que pour faire quelques courſes, afin d'aſſurer la com-

munication des quartiers, & il s'embarqua ſur ſes Brigantins. Le deſſein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique avec cet appareil, & de ſe rabattre ſur Iztacpalapa, où l'entrepriſe de Sandoval lui donnoit de l'inquiétude, parce que ce Capitaine n'avoit point de barques pour ſe rendre maître des rues du côté de la Ville fondée dans le lac. Sandoval avoit en effet beſoin du ſecours des Brigantins; mais avant que Cortez pût les y amener, il eut bien des choſes à faire ſur le lac.

XLVIII. Les Mexicains ſont chaſſés d'un poſte avantageux au milieu du lac.

D'abord il s'apperçut d'une petite Iſle peu éloignée de Mexique, ce n'étoit proprement qu'un grand rocher, au haut duquel il y avoit un château occupé par des Mexicains, qui ſe croyant dans un poſte aſſuré, provoquoient les Eſpagnols par leurs menaces, & par leurs ſignaux faiſoient connoître à ceux qui étoient ſur les terraſſes, tout ce qui ſe paſſoit dans l'étendue du lac. Cortez & tous ſes Officiers jugerent à propos de s'emparer de ce poſte. Les difficultés étoient grandes, & la réſiſtance fut vive; mais la va-

leur Espagole surmonta tout, & en peu de tems tous ceux qui ne demanderent pas quartier passerent au fil de l'épée, presque sous les yeux d'une partie de la Ville qui se trouvoit dans les balcons, ou sur les terrasses.

XLIX. Nombre prodigieux de canots armés, qu'on oppose aux brigantins.

Après cette courte expédition, on se disposoit à prendre la route d'Iztacpalapa, lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vit sortir de Mexique environ cinq cens canots, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'attendre les autres, & en peu de tems, ceux qui sortirent de la Ville ou des autres lieux voisins, en se joignant composerent une flotte de canots qu'on jugea être de quatre mille, à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupoient. Ce spectacle, relevé par le mouvement des plumes & l'éclat des armes, avoit quelque chose de beau, & en même-tems de terrible aux yeux des timides, qui voyoient ce lac comme s'abîmer devant eux. Cortez ne regarda pas le combat qu'il avoit à soutenir comme le plus dangereux qu'il eût rendu : il se confioit en la va-

leur de ſes ſoldats, & en la force de ſes bâtimens: il les rangea en forme de demi-lune pour faire un plus grand front à l'ennemi & combattre avec plus de liberté. Il s'avança dans cet ordre, & lorſqu'il ſe vit à quelque diſtance des canots, il fit ceſſer de voguer, afin de donner aux rameurs ces momens de reſpiration, & entrer enſuite à toutes rames dans la flotte des ennemis. Ceux-ci firent la même manœuvre, & peut-être pour le même motif.

L.
Le vent, le feu, la fumée ſont contre les Mexicains, & le poids des brigantins écraſe ou renverſe tous leurs canots.

Cependant la Divine Providence qui s'étoit ſi ſouvent déclarée en faveur des chrétiens, fit en ce moment lever un vent de terre, qui prenant les Brigantins en poupe, leur donna toute l'impreſſion néceſſaire à ſe laiſſer tomber avec roideur ſur cette épaiſſe foule de canots. Les coups de canons tirés à propos d'une juſte diſtance, commencerent le fracas que les Brigantins à voiles & à rames augmenterent en écraſant tout ce qui ſe trouva devant eux. Les Arquebuſiers & Arbaletiers tirerent ſans perdre un ſeul coup; le vent même combat-

toit contre les ennemis, en les aveuglant par la fumée, qui les obligeoit à tourner pour s'en défendre, tandis que les bâtimens les fracassoient les mettoient en piéces, ou les couloient à fond, sans craindre le choc des canots à cause de leur foiblesse. Cependant les nobles Mexicains, sur les cinq cens canots de l'avant-garde, soutinrent quelque tems le combat avec beaucoup de valeur. Tout le reste ne fut qu'un désordre & une confusion si horrible, qu'ils se renversoient les uns sur les autres en fuyant. On suivit ces misérables débris jusqu'à les pousser sur les quais de Mexique.

LI. Importance de cette victoire, qui rend Cortez maître du lac, & ôte à l'ennemi sa principale ressource.

Cette victoire fut d'une grande conséquence : elle abbattit la fierté & le courage des Mexicains, en les privant de cette partie de leur force qui consistoit en l'adresse & l'agilité du mouvement de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit : elle étoit peu considérable à l'égard de la quantité qui leur en restoit : leur grand regret étoit de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun usage, ne pouvant sou-

tenir un choc auſſi violent que celui des Brigantins, qu'ils appellerent depuis *les Inſoutenables.* Les Eſpagnols demeurerent ainſi les maîtres de la navigation : Cortez fit tirer quelques coups de canons contre les murs de la Ville, moins pour les endommager, que pour annoncer ſon triomphe, déja trop connu par ce grand nombre de peuple qui occupoit les tours & les terraſſes de Mexique, pour voir le ſuccès du combat.

LII. Combats ſur les chauſſées, défendues avec adreſſe, & attaquées avec ſuccès.

Le Général choiſit un poſte auprès de Tezeuco pour paſſer la nuit & laiſſer repoſer les troupes en ſûreté. Au point du jour comme les Brigantins ſe diſpoſoient à prendre enfin la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros conſidérable de canots qui ramoient en diligence vers Cuyoacan : cela fit prendre la réſolution de porter du ſecours à l'endroit où le péril preſſoit. On y arriva peu après la flotte Mexicaine, lorſque Olid ſe trouvoit engagé ſur la digue, obligé de combattre de front contre les troupes qui la défendoient, & des deux côtés contre

les canots armés. La néceffité avoit appris aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit inventer pour la défenfe de leurs chauffées : dans tous les endroits où elles étoient coupées, ils avoient levé les ponts, & tenoient des planches prêtes des deux côtés pour paffer à la file quand il falloit aller à la charge : les tranchées qu'ils avoient élevées derriere ces foffés pleins d'eau, en empêchoient les approches à l'ennemi. Les Efpagnols furent donc obligés de prendre les mêmes mefures pour vaincre ces difficultés : leurs arquebufiers tiroient fur ceux qui paroiffoient au haut des tranchées, tandis qu'on faifoit paffer de main en main des fafcines pour combler les foffés : aprés quoi, un ou deux coups d'artillerie ouvroient le paffage, & les débris de la première fortification fervoient à remplir les foffés de la fuivante.

LIII. Fuite des canots.

Olid s'étoit rendu maître du premier de ces foffés lorfque les canots arriverent ; & quand les Mexicains, bientôt après, virent arri-

ver les Brigantins, ils ſe jetterent tous en diligence du côté oppoſé : Cortez en prit cependant quelques-uns, & dans peu de tems ayant fait paſſer quelques Brigantins de l'autre côté de la digue, les Mexicains ſe voyant expoſés aux batteries en tête & aux flancs, par terre & par eau, ils ſe retirerent en déſordre au dernier rempart proche de Mexique.

LIV. Après un grand carnage de Mexicains ſous les murs de la ville, Cortez ſe rend maître de la principale rue.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, ſans abandonner le terrein qu'elles avoient gagné ſur la chauſſée, & au jour on continua la marche ſans aucun obſtacle juſqu'au dernier pont qui donnoit un paſſage dans la Ville : mais ce paſſage étoit défendu par des remparts fort hauts & fort épais : toutes les rues qu'on découvroit étoient coupées par des tranchées & garnies de gens armés. Toute l'artillerie des Brigantins fit une décharge & un cruel carnage ; ceux qui pouvoient échapper au feu ſe retiroient avec précipitation, & dans le moment étoient remplacés par d'autres troupes, qui faiſoient

de tous côtés une furieuſe réſiſtance. Cortez toujours ennemi de la lenteur, ſauta à terre ſuivi de quelques ſoldats Eſpagnols, & échauffa ſi fort le combat par ſa préſence, que les Mexicains tournant le dos, il ſe rendit maître de la principale rue de Mexique.

LV. Les fuyards ſont chaſſés d'un temple, & les idoles jettées au feu.

Les fuyards s'étoient jettés dans un temple peu éloigné, dont les tours, les degrés, le haut & le bas, étoient ſi couverts de ſoldats, que toute la maſſe de ce grand édifice paroiſſoit une montagne de plumes & d'armes entaſſées. Ces Mexicains ne ceſſoient de provoquer les Eſpagnols par leurs cris menaçans, & le Général indigné de voir tant d'orgueil ſuivre de ſi près tant de lâcheté, fit avancer trois ou quatre piéces d'artillerie, dont les premières volées firent voir aux ennemis qu'ils menaçoient mal à propos : leur retraite en effet fut auſſi meurtriere que précipitée : dans l'empreſſement de fuir vers le centre de la Ville, ils ſe jettoient du haut du Temple ſur les degrés, & des degrés en bas : les portes n'é-

toient pas aſſez larges pour cette foule ; ils ſe preſſoient, ils ſe fouloient & s'écraſoient les uns les autres : ceux qui, dans la même rue, combattoient des terraſſes & des balcons, ſuivirent la fuite des autres, & l'armée de Cortez s'avançant, s'empara du Temple ſans réſiſtance. On jetta toutes les Idoles au feu, dont les flammes éclairerent la victoire des Eſpagnols.

LVI. Quelque avantageux que fût ce poſte, les Eſpagnols l'abandonerent pour de bonnes raiſons.

Le Général, très-ſatisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voyant que ce Temple ne pouvoit être qu'un poſte très-avantageux, il étoit preſque réſolu d'y paſſer la nuit, & de le mettre en défenſe pour le garder, afin de reſſerrer les ennemis : mais ayant mis l'affaire en délibération avec ſes Capitaines, on y trouva plus d'un inconvénient, parce qu'on ignoroit le progrès que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait dans leurs différentes attaques, & qu'en s'expoſant à perdre les chauſſées, ils perdoient l'eſpérance des vivres & des munitions. On fit attention que les Brigantins ne pouvant approcher des quais où on ſe trouvoit alors, il

faudroit débarquer les munitions & les vivres à une diſtance, d'où on ne pourroit les tranſporter ſans donner une bataille à chaque débarquement. On conclut donc fort ſagement que tous les corps de l'armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviſer les forces des ennemis, & ſe donner la main, juſqu'à ce qu'ils priſſent enſemble leurs quartiers dans la ville.

LVII. Sandoval remporte ailleurs divers avantages, & ſe trouve néanmoins en péril, lorſque Cortez vient le débarraſſer.

Suivant cette réſolution, on partit le lendemain pour Cuyoacan, ſans que les ennemis oſaſſent inquiéter la marche; & le même jour Cortez ſe rendit à Iztacpalapa, où Sandoval avoit beſoin de ce ſecours. Ce Capitaine s'étoit emparé du côté de la ville qui étoit ſur la digue, y avoit logé ſes troupes, & s'y étoit fortifié; il avoit ruiné quelques maiſons qui l'incommodoient, & repouſſé avec avantage les attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Il s'étoit ſaiſi encore d'un grand édifice peu éloigné de la chauſſée, dans le deſſein d'élargir ſon quartier, & d'en écarter les ennemis: il n'avoit point oublié de jetter plu-

ſieurs faſcines dans l'eau, pour rendre le paſſage plus aiſé : mais à peine étoit-il dans cette grande maiſon, que pluſieurs canots s'avancerent, & jetterent dans l'eau des troupes de nâgeurs, qui en écartant les faſcines, couperent à Sandoval le chemin de ſa retraite : ainſi ils le tenoient aſſiégé de tous côtés, & tiroient ſur ſes gens de deſſus les terraſſes, ou les balcons des maiſons voiſines. L'arrivée de Cortez tira bientôt Sandoval de cet embarras. Le Général fit d'abord jouer ſon artillerie avec tant d'effet, que cette forêt de canots fut bientôt éclaircie, & les Mexicains mis en fuite : ceux qui étoient dans les balcons, ou ſur les terraſſes, ſautant dans les canots, en firent enfoncer pluſieurs ; pluſieurs autres vinrent en confuſion donner à travers les Brigantins, & tomberent dans le péril, qu'ils vouloient éviter. Leur perte en cette occaſion fut très-grande : on fit encore des priſonniers dans cette partie de la ville qu'ils avoient occupée, & on y trouva quelque butin pour les ſoldats.

LVIII.
Autre perte pour les Mexicains.

On résolut cependant d'abandonner le poste d'Iztacpalapa, & de faire passer Sandoval avec ses troupes à celui de *Tepeaquilla*, où se trouvoit une chaussée plus avantageuse pour retrancher aux Mexicains les vivres dont ils commençoient à manquer, & qu'ils recevoient par ce passage. On exécuta sur le champ cette résolution. Sandoval se saisit de ce dernier poste, & y logea ses troupes sans résistance, & Cortez fit voguer vers Tacuba.

LIX.
Progrès des assiégeans : nouvelles mesures mieux concertées.

Alvarado avoit poussé ses attaques sur cette chaussée, avec divers succès, en battant des remparts, comblant des fossés, tuant un grand nombre d'ennemis, & s'avançant jusqu'à mettre le feu à quelques maisons de Mexique; mais il avoit perdu huit Espagnols, lorsque Cortez arriva, & cette perte mêla quelques regrets entre les applaudissemens qu'on donna à sa valeur. Le Général s'apperçut alors que les mesures qu'il avoit prises ne répondoient pas assez au projet qu'il avoit formé : la voye des chaussées avoit de grandes difficultés, à cause des remparts, ou

des fossés, & de la persécution des canots, qui venoient continuellement en grand nombre charger dans tous les endroits d'où les Brigantins s'écartoient. Il fit donc suspendre les attaques, & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre partout maître du lac. Pour cet effet il envoya des Officiers de confiance pour rassembler tous les canots qui étoient en réserve aux villes & bourgs de ses Alliés : il y joignit ceux qu'on fit à Tezeuzo & à Chalco, & en forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez partagea tous ces canots en trois divisions ; & après les avoir remplis d'Indiens Alliés, propres à ce manege, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une escadre. Il donna une de ces divisions avec quatre Brigantins à Sandoval, autant à Alvarado, & avec les cinq autres il alla se joindre à Christophe d'Olid.

LX. On reprend les attaques avec plus d'ordre.

Dès ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité. Les canots, joints aux Brigantins, faisoient la ronde sur le lac, &

courant inceſſamment au long des digues, ils empêchoient les ſorties des Mexicains, ou leur enlevoient les vivres & les barils d'eau, ce qui augmenta beaucoup la diſette où on commençoit d'être dans la ville. Olid s'avança juſqu'à ruiner les maiſons des fauxbourgs de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrès, chacun à ſon attaque : l'armée alors conçut de nouvelles eſpérances. Elles étoient fondées, ces eſpérances ; mais elles furent encore troublées par plus d'un accident.

LXI. Les Mexicains ſe ſurpaſſent eux-mêmes ; activité, valeur, & ruſes de guerre.

La diligence & l'induſtrie des Mexicains à la défenſe de leur ville mériterent quelquefois l'admiration même de leurs ennemis. Il eſt vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces peuples élevés dans l'exercice des armes, qui étoit l'unique voye pour parvenir aux dignités, & juſqu'au trône ; mais dans cette guerre, ils paſſerent de la valeur aux réflexions militaires, & firent connoître qu'ils ſçavoient raiſonner juſte, tant ſur les moyens de ſe défendre, que ſur ceux d'offenſer leurs enne-

mis. Leur adreſſe à fortifier leurs digues en eſt une preuve : celles qu'ils mirent depuis en uſage n'étoient pas moindres : 1°. contre leur coutume, ils s'aviſerent de faire des ſorties durant la nuit, dans le ſeul deſſein de tenir les Eſpagnols dans l'inquiétude, de les fatiguer en les privant du ſommeil, & de les attaquer enſuite en cet état avec des troupes fraîches. 2°. Ils envoyoient par de longs détours, une quantité de canots chargés de pionniers, afin de nétoyer les foſſés que les agreſſeurs avoient comblés, & de tomber ſur eux lorſqu'ils ſe retiroient. 3°. Pour ruiner les forces des Brigantins en les déſuniſſant, ils conſtruiſirent trente grandes barques, ſemblables à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vaſtes, & renforcées de groſſes planches, afin de combattre à couvert derriere cette eſpéce de rempart flottant. Ils ſortirent la nuit avec cette flotte, & ſe porterent dans des endroits couverts de roſeaux, ſi hauts & ſi épais, qu'ils formoient dans le lac une eſpéce de

fôrêt impénétrable à la vûe : entre ces roſeaux, ils enfoncerent de gros pieux à fleur d'eau, afin que les Brigantins, qui donneroient là-dedans, fuſſent ou mis en piéces, ou aſſez embarraſſés pour qu'on pût les aborder avec avantage : en même-tems ils avoient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres pour ſervir d'amorce aux Brigantins. Cette ruſe eût en partie le ſuccès attendu.

LXII. Deux brigantins tombent dans le piege, & ne ſe débarraſſent qu'avec peine, & perte.

Le jour ſuivant, deux des quatre Brigantins qui ſervoient à l'attaque de Sandoval, allerent à la courſe de ce côté-là ; ils étoient commandés par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les Mexicains les eurent apperçus, ils pouſſerent à l'eau leurs canots de vivres, par un autre endroit, afin qu'après avoir paru en belle priſe, ils feigniſſent de fuir, en ſe retirant dans les roſeaux. Tout cela fut exécuté ſi à propos, que les deux Brigantins s'élançant à force de rames ſur cette priſe, ils allerent donner à travers les pieux, où ils s'embarraſſerent de maniere à ne pouvoir ni avancer, ni recu-

ler : alors les Pirogues ſortirent de l'embuſcade, & vinrent à la charge avec une réſolution déſeſpérée. Les Eſpagnols, malgré leur embarras, ne laiſſerent pas de ſoutenir le combat avec une égale fermeté, pendant qu'ils faiſoient deſcendre quelques plongeurs, qui, à force de bras & de haches, couperent ou écarterent les pieux : ils eurent ainſi la liberté de ſe manier, & de faire jouer leur artillerie à travers la plus grande partie des Pirogues, pourſuivant enſuite à coups de canon celles qui ſe ſauvoient. Les Mexicains furent aſſez punis de leur ruſe ; mais les Brigantins avoient été fort maltraités, & pluſieurs Eſpagnols bleſſés. Le Capitaine Portillo y fut tué, après s'être fort diſtingué par ſa valeur & ſon activité. Pierre de Barba y reçut auſſi quelques bleſſures ; dont il mourut au bout de trois jours. Cortez ne pût être qu'infiniment affligé de la perte de deux Officiers qui lui étoient précieux, & il ne fut pas long-tems ſans trouver l'occaſion de tirer vengeance de leur mort.

LXIII. Cortez imite le ſtratagême des Mexicains, pour ruiner leur flotte.

Les Mexicains ayant réparé, avec une diligence incroyable leurs Pirogues, & en avoir augmenté le nombre, ſe cacherent encore au même endroit, fortifié de nouveau, croyant fort témérairement qu'on donneroit une ſeconde fois dans le même piége. Cortez averti de ce mouvement, envoya pendant la nuit deux Brigantins à la file ſe mettre en embuſcade dans un autre endroit moins couvert de roſeaux : à la pointe du jour il fit ſortir un Brigantin, qui, après avoir témoigné par différentes courſes, qu'il cherchoit des canots portant des vivres, il s'approcha des Pirogues ennemies, autant qu'il falloit pour faire croire qu'il les avoit découvertes, & en ſe retirant en diligence, il appella par ſa fuite même toute cette flotte au lieu de la contr'embuſcade. Les Mexicains dans leurs Pirogues, pourſuivirent vivement le Brigantin qui fuyoit, & par des cris de joie ils célébroient déja la priſe qu'ils regardoient comme aſſurée. Lorſqu'ils furent à une certaine diſtance, tous les Brigantins s'avan-

cerent pour les recevoir, & les ſaluerent ſi bien de leur artillerie, que la premiere décharge emporta une partie des Pirogues, laiſſant un ſi grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les montoient euſſent pris un parti, ils périrent preſque tous avec leurs bâtimens, à la ſeconde décharge. Ce fut ainſi que le Général vengea la mort des deux Officiers, ruina la flotte des Mexicains, & apprit d'eux la méthode de dreſſer des embuſcades ſur l'eau : il les avoit copiés pour les battre.

LXIV. Il continue à leur couper les vivres, & leur propoſe inutilement la paix.

Par le moyen des priſonniers, qu'on avoit faits aux attaques, le Général apprenoit que la faim & la ſoif tourmentoient déja les aſſiégés, & que cela excitoit de grands murmures parmi la populace, & de mécontentemens dans l'eſprit des ſoldats : ſur ces connoiſſances, il donna de nouveaux ſoins à leur couper de toutes parts le paſſage des vivres ; & afin de juſtifier davantage la juſtice de ſes armes, il fit propoſer encore des conditions de paix à Guatimozin, par deux ou trois

Nobles choiſis entre les priſonniers. Les Mexicains ne furent touchés ni du déplorable état où ils ſe trouvoient déja, ni de la généroſité de leurs ennemis, qui rendoient la liberté à leurs priſonniers.

LXV. Les ſeuls Sacrificateurs s'oppoſent à tout accommodement & font mentir leurs dieux.

Il eſt vrai que l'Empereur ayant aſſemblé ſes Officiers & ſes Miniſtres, & les Sacrificateurs qui avoient la premiere voix dans les délibérations ſur les affaires publiques, il montra du penchant pour la paix : ſes Miniſtres & ſes Officiers concluoient de même à écouter les propoſitions de Cortez. Les ſeuls Sacrificateurs s'y oppoſerent avec opiniâtreté, en feignant quelque réponſe de leurs Idoles, & promettant la victoire de la part de leurs dieux. Ils produiſirent des oracles avec tant de confiance, que la Cour & l'armée donnerent à plein dans leurs ſentimens.

LXVI. Les aſſiégeans entrent en force dans la Ville; mais la ſortie coûte cher à Cortez, par

Cette réſolution inſpira à Cortez celle d'attaquer Mexique par les trois chauſſées en même-tems : il donna ſes ordres aux Commandans des attaques de Tacuba & de Tepeaquilla; & il marcha lui-même par la digue

digue de Cuyoacan. On trouva partout de grands obstacles, & on les surmonta tous: les cinq Brigantins de cette attaque détruisoient bientôt ces fortifications, & les alliés combloient en diligence tous les fossés. On entra dans la Ville à la suite des Mexicains qui fuyoient de toutes parts. Le dernier fossé plus large & plus profond que les autres, pouvoit être d'une grande conséquence pour la retraite: le Général avant que de s'engager dans les rues retranchées, chargea le Trésorier Julien Alderette de le faire combler, & de le garder avec une bonne troupe qu'il lui donna, pendant que les Brigantins gardoient le bord du quai, par lequel l'armée étoit entrée. Alderette, par une sotte vanité, ne remplit pas son emploi: quand il entendit le bruit du combat il courut sur le lieu; toute sa troupe le suivit, & le fossé qu'on n'avoit pu passer en entrant, demeura abandonné.

la faute d'un de ses Officiers.

Les Mexicains soutinrent vaillament les premières attaques: on gagna néanmoins leurs tranchées,

LXVII. Combats partout sanglans.

mais avec beaucoup de peine & de ſang répandu ; le danger devint plus grand, quand on eût paſſé les maiſons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à ſe défendre des traits qui partoient des terraſſes & des fenêtres. Les Eſpagnols, par les plus grands efforts, gagnoient toujours du terrein, & pouſſoient vivement les ennemis : lorſque la fureur des combattans étoit au plus haut point, on ſentit les Mexicains molir tout à coup, & cela venoit d'un nouvel ordre : Guatimozin ayant appris que le grand foſſé étoit abandonné, avoit ordonné à ſes Capitaines de conſerver leurs troupes pour attaquer avec plus de ſuccès les Eſpagnols lorſqu'ils ſe retireroient. Cortez en eut quelque ſoupçon, & il commença ſa retraite, après avoir fait abattre ou bruler quelques maiſons, afin qu'on ne s'en ſervît point à une autre entrée.

LXVIII. Retraite pénible, où Cortez eſt bleſſé & affligé de la perte de qua-

On avoit fait à peine la premiere marche, quand on entendit le ſon terrible de ce que les Mexicains appellent *la Trompette ſacrée*, parce qu'il n'étoit permis de la ſonner

qu'aux ſeuls Sacrificateurs, quand ils annonçoient la guerre de la part de leurs dieux. Le bruit effroyable des cris commença en même-tems, & à la ſortie de la Ville on trouva une multitude de ſoldats déterminés bien choiſis pour cette action, & animés de plus par la trompette ſacrée. Ils tomberent ſur l'arriere-garde, compoſée d'Eſpagnols, & commandée par Cortez. Les arquebuſiers firent tête aux ennemis, & le Général, ſuivi des cavaliers, les repouſſa; mais il lui fut impoſſible de former ſes bataillions, parce que les alliés arrêtés par le foſſé, s'étoient jettés du côté du quai & embarraſſoient le paſſage. Pluſieurs paſſoient à la chauſſée ſur les Brigantins ou ſur les canots, & d'autres à la nage. Cortez demeura le dernier à ſoutenir tout l'effort des ennemis avec quelques cavaliers, & ſon cheval fut tué ſous lui: ſa valeur en tuant ou écartant cette foule d'ennemis, lui donna lieu d'entrer dans un Brigantin ſur lequel il revint dans ſon quartier, bleſſé, & plus ſenſible à la perte de quarante

rante Eſpagnols.

Eſpagnols, qu'à celle de pluſieurs milliers d'Indiens.

LXIX.
Sandoval & Alvarado ne font pas de moindres ravages dans Mexique, & leur retraite n'a point l'inconvénient de celle de Cortez.

Sandoval & Alvarado étoient entrés en même-tems dans Mexique, & avoient trouvé une égale réſiſtance : en forçant les paſſages & comblant par-tout les foſſés, ils avoient percé juſques dans les rues, où ils ruinerent des maiſons, taillerent en piéces un grand nombre d'ennemis, qui ne laiſſerent pas de les charger avec vigueur dans leur retraite ; mais comme les deux Capitaines n'eſſuyerent pas le cruel contre-tems que le Général trouva en ſon chemin, leur perte fut moindre. Le Tréſorier Julien d'Alderette reconnoiſſant ſa faute & le crime de ſa déſobéiſſance, vint ſe préſenter au Général avec toutes les marques d'une profonde douleur, offrant de payer de ſa tête le crime qu'il ſe reprochoit. Cortez ne crut pas devoir décourager les ſoldats par le ſupplice de cet Officier. Il fit ſuſpendre les attaques, ſe réduiſit à ſerrer la place de plus près, à empêcher le paſſage des vivres, & à faire panſer les bleſſés dont le

nombre étoit grand. Un ſimple ſoldat nommé Jean Catalan, ſe diſtingua beaucoup dans cette cure : il guériſſoit les playes en ſi peu de tems, que cela paroiſſoit prodigieux.

LXX. L'horrible carnage qu'on a fait des Mexicains, ne les empêche pas de célébrer leur prétendue victoire, par le ſacrifice de quelques Eſpagnols.

Cependant les Mexicains ſans faire attention ni à leurs pertes, ni à leurs miſeres, célébroient leur victoire par de grandes réjouiſſances, & par le ſacrifice barbare de leurs priſonniers : leur joie étoit d'autant plus vive, qu'ils croyoient avoir appaiſé leurs dieux par ce ſacrifice de leurs ennemis. Leur fierté étoit telle, que cette même nuit, ils s'approcherent de tous les trois quartiers, dans l'eſpérance de mettre le feu aux Brigantins & d'achever la déroute des Eſpagnols. Leur hardieſſe leur coûta cher, parce que le bruit de leur trompette infernale ayant averti les Eſpagnols, ils ſe préparerent à la défenſe ; en pointant ſeulement les piéces de leurs Brigantins & celles de leurs logemens, ils battoient au long des chauſſées avec d'autant plus de ſuccès, que les Mexicains venoient plus preſ-

fés & en si grand nombre, que les coups de ces batteries en firent le plus horrible carnage.

LXXI. Artifices de l'Empereur Guatimozin, qui lui réussissent pendant huit jours.

Pour menager le sang de ses troupes, déja bien affoiblies, Guatimozin tira de son propre fond quelques artifices qui lui réussirent jusqu'à un certain point. D'abord il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué sur la digue en se retirant. En même-tems, il envoya par toutes les Villes voisines, les têtes des Espagnols sacrifiés, afin que ces témoignages sensibles de sa victoire achevassent de ramener ceux qui s'étoient détachés de son obéissance. En dernier lieu, il publia que le dieu de la guerre, leur divinité suprême, lui avoit annoncé d'une voix intelligible, que son triomphe seroit complet dans huit jours, par la perte de tous ses ennemis, & de tous ceux qui mépriseroient cet avis. L'Empereur eut encore l'adresse de faire introduire dans les quartiers des troupes alliées de Cortez, des personnes inconnues, qui y répandirent ces menaces d'une prétendue divinité, dont les ora-

cles étoient ſouverainement reſpectés dans tous ces pays. Les premieres ſuites de l'artifice, favoriſé par la ſuperſtition, ne pouvoient être plus favorables à l'Empereur : les huit jours marqués ſi préciſément pour le terme fatal de ſes ennemis, firent un ſi grand déſordre dans l'eſprit des Indiens, qu'ils déſerterent en foule ; on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoient abandonné les quartiers durant les deux ou trois premieres nuits : il ne demeura enſuite que les Capitaines & quelques Nobles de Tlaſcala & de Tezeuco, qui ne craignoient peut-être pas moins que les autres la menace de l'oracle ; mais la perte de leur vie les touchoit moins que celle de l'honneur.

LXXII. Cortez, inſtruit enfin de tout, y remédie ; les déſerteurs reviennent avec de nouvelles forces ; Guatimozin, & ſon dieu de la guerre, ſont trouvés menteurs.

On conçoit quel devoit être le chagrin de Cortez qui voyoit la déſertion générale, & qui en ignoroit encore l'origine. Au moment qu'il en fut inſtruit, il envoya après les déſerteurs leurs Commandans mêmes, à deſſein de ſuſpendre leur terreur, juſqu'à ce que les huit jours marqués par l'Oracle étant paſſés,

ils en reconnussent l'imposture. Cette diligence eut tout son effet : les huit jours étant passés sans péril, les Indiens revinrent à l'armée avec une nouvelle assurance, & en plus grand nombre : les déserteurs Tlascaltèques n'avoient osé aller à leur ville ; & au moment qu'on les détrompa de leur sotte crédulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala : ils s'unirent à ce corps, & furent ainsi bien reçus du Général. Le Roi de Tezeuco envoya aux troupes de sa nation son frere, qui les ramena avec de nouvelles levées. Ces nouvelles recrues, qui augmentoient bien les forces des Espagnols, & le bruit qui se répandoit partout de l'extrémité où se trouvoit la Ville Capitale, obligerent quelques nations, jusqu'alors neutres, ou ennemies, à se declarer pour les Espagnols : une des plus considérables fut celle des Otomites, peuple féroce & indompté, qui, à l'exemple des bêtes sauvages, conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes.

Cette double révolution ne fut pas moins prompte que surprenante. Les Espagnols avoient paru toucher à leur ruine totale, & peu de jours après la grande ville de Mexique se trouvoit réellement à la veille de sa chûte. Cortez se voyoit encore une fois à la tête de plus de deux cents mille hommes soumis à ses ordres. A son ordinaire il attribua un changement si merveilleux & si subit au bras du Tout-puissant, dont la sagesse permet souvent les adversités, pour nous rendre plus attentifs à ses faveurs. Dans l'intervalle, les Mexicains avoient fait jour & nuit de fréquentes sorties, sans faire ni mal, ni peur aux Espagnols, qui les avoient toujours battus, & fait des prisonniers : on apprit aussi de leur bouche que la famine étoit toujours plus grande dans la ville, le peuple au désespoir, & les soldats mal satisfaits de manquer de pain & d'eau, & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de l'eau salée des puits.

LXXIII. Le Général chrétien, & son armée, rendent des actions de graces au seul vrai Dieu.

Cortez assembla ses Officiers, afin d'examiner sur leurs avis ce qu'il y

LXXIV. Attaque générale beau-

coup mieux concertée que les précédentes.

avoit à faire. Tous les ſentimens ſe réunirent à continuer d'attaquer la place de vive force, ſans abandonner le ſiege : & le Général, inſtruit par l'expériencc du danger des retraites, réſolut de mettre une forte garniſon dans les trois quartiers, & de faire une attaque générale par toutes les chauſſées en même tems, à deſſein de prendre des poſtes dans la ville, de s'y réunir dans un même endroit, & de s'y ſoutenir. Chaque corps eut donc ordre de s'avancer de ſon côté, juſqu'à la grande place du marché, appellée *Tlateluco*, où ils devoient ſe joindre enſemble, & agir ſuivant les occaſions. L'entrepriſe auroit été mieux pouſſée, ſi on avoit pris d'abord cette réſolution. Mais l'eſprit de l'homme eſt toujours borné, ſes lumieres ne ſont pas infinies ; l'expérience amene quelquefois les réflexions ; & c'eſt beaucoup que de ſçavoir en profiter.

LXXV. L'exécution du projet trouble les Mexicains &

Toutes les proviſions étant faites, & tous les arrangemens pris, les trois Capitaines ſortirent au point du jour de leurs quartiers ; Alvarado,

de Tacuba, Sandoval, de Tepea-quilla; & Cortez, avec le corps commandé par Olid, marcha par la chauſſée de Cuyoacan : chacun avec ſes Brigantins & ſes canots qui le ſuivoient. On trouva partout de grands obſtacles, & on les franchit. Après quelque retardement, les trois corps arriverent à la ville preſqu'en même tems, & on gagna facilement le bout des rues. Les Eſpagnols n'employerent ce premier jour qu'à faire des logemens, en ſe retranchant chacun dans ſon poſte, dans les ruines des maiſons, & établiſſant la ſûreté par de bons corps-de-garde & des ſentinelles avancées. Cette conduite allarma les Mexicains, déconcerta toutes leurs meſures, & donna lieu à pluſieurs délibérations. Les Nobles & les Miniſtres vouloient faire retirer l'Empereur à l'endroit le plus éloigné du péril : les autres alloient à fortifier cette partie de la ville, qui ſervoit de retraite à la Cour du Prince; & quelques-uns opinoient à déloger les Eſpagnols de leurs poſtes, par la réunion de toutes les forces de Me-

déconcerte toutes leurs meſures.

xique. Guatimozin, résolu de mourir avec ses sujets, prit le dernier parti comme le plus généreux.

LXXVI. Carnage & fuite des assiégés au milieu de leur Ville.

Peu après le lever du soleil, les Mexicains, animés par leurs chefs, parurent à la vue de tous les quartiers; mais l'artillerie, qui battoit sur toutes les avenues, en fit d'abord un si grand carnage, que sans en venir de plus près à l'attaque, ils commencerent à fuir. Ce mouvement, qui laissoit beaucoup de champ libre, donna lieu aux Espagnols de s'avancer jusqu'à en venir aux coups de mains; & sans autre fatigue que celle de pousser des ennemis qui fuyoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodément pour la nuit suivante. On avança ensuite pied à pied, en ruinant les maisons, battant les remparts, & comblant les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des rues. Au bout de quatre jours les trois Commandans se trouverent à la vûe de la place de Tlateluco, par les différens chemins qui y conduisoient, comme les lignes à leur centre.

LXXVII. Les trois Ca-

Alvarado fut le premier qui y

mit le pied, après avoir souvent forcé les ennemis, & s'être saisi d'un grand Temple d'Idoles, dont les tours & les degrés étoient occupés par des gens armés, qui en furent délogés. Ce Capitaine mit d'abord tout son gros en bataille dans la place, afin d'y faire un logement, & ordonna en même-tems qu'on fît de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il se trouvoit. La troupe qu'Olid conduisoit, commandée par le Général en personne, arriva bientôt après à la place; & la foule des Mexicains, qui fuyoient devant Cortez, vint se jetter dans le bataillon, qu'Alvarado avoit formé à tout autre dessein. Presque tous ces fuyards y périrent, étant battus de tous côtés; & la même chose arriva à ceux qui étoient poussés par les troupes de Sandoval, qu'on vit arriver peu de tems après. Les Mexicains voyant ainsi les forces de l'ennemi réunies, & ne doutant pas qu'on n'allât de suite attaquer l'Empereur, coururent en foule pour défendre la personne de leur Prince.

pitaines avec leurs troupes, se réunissent dans le centre de la Ville, & les Mexicains ne visent qu'à sauver leur Empereur.

LXXVIII. Cortez met tous ses momens à profit.

Cette retraite donna lieu au Général de faire ses logemens sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les rues qui étoient derriere la place, afin de pourvoir à la sûreté de son armée de ce côté-là, & il ordonna aux Capitaines, tant des canots que des Brigantins, de courir incessamment d'une digue à l'autre, & de l'avertir s'il se présentoit quelque chose de considérable. On travailloit en même-tems à débarrasser la place des corps morts des Mexicains, & on y employa quelques compagnies des Alliés, qui les jetterent dans les rues où l'eau étoit la plus haute : on mit à leur tête des Commandans Espagnols, pour empêcher que les Indiens Alliés ne se dérobassent avec leur misérable charge, pour en faire ces abominables festins de chair humaine, qui étoient la derniere fête de leurs victoires. On n'assure point qu'avec toutes ces précautions on ait entiérement empêché le mal.

LXXIX. Vigilance & humanité du Général : il

Durant la même nuit diverses troupes de paysans, à demi-morts, se présenterent au quartier des Es-

pagnols ; ils venoient vendre leur liberté pour leur ſubſiſtance : il y avoit lieu de croire que les Mexicains, faute de vivres, les avoient chaſſés comme des bouches inutiles ; Cortez cependant fut touché de compaſſion, & leur fit fournir des rafraîchiſſemens, afin qu'ils euſſent la force d'aller chercher leur vie hors de la ville. Au point du jour, toutes les rues dont les Mexicains étoient encore les maîtres, parurent pleines de ſoldats, qui ne venoient qu'à deſſein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire pour défendre leur derniere retraite. Le Général voyant qu'ils ne l'attaquoient pas, ſuſpendit auſſi le deſſein déja formé de donner un dernier aſſaut : il vouloit remettre encore ſur pied le traité de paix : toutes les circonſtances ſembloient en promettre le ſuccès, & il donna cette commiſſion à quatre de ſes priſonniers les plus qualifiés. Les troupes diſpoſées à la défenſe des rues, ſe retirerent bientôt après, ce qui ſembloit fortifier l'eſpérance du Général, qui s'avança juſqu'aux en-

Il fait propoſer encore un accommodement, qui n'eſt ni accepté, ni refuſé.

droits que les ennemis avoient abandonnés : il rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude presque innombrable de peuple, avec quelques petites marques de paix, qui se réduisoient à retenir le son de leurs instrumens de guerre & le bruit ordinaire de leurs cris. Cortez fit deux ou trois autres fois le même mouvement en s'approchant avec les Espagnols, sans attaquer ni provoquer les ennemis ; & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baissoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur silence, ainsi que par leur repos, que les traités qui produisoient cette espece de treve ne leur étoient pas désagréables.

LXXX. Fanfaronades de quelques faux braves ; exploit singulier d'un jeune Page.

Cependant on voyoit de tems en tems sortir quelques Capitaines qui venoient défier au combat singulier les plus braves entre les Espagnols ; mais leur apparition étoit toujours fort courte, & ils s'en retournoient aussi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du Général : ses armes

étoient une épée, & un bouclier de quelque Eſpagnol, qu'ils avoient ſacrifié : il répéta pluſieurs fois ſon défi avec une extrême arrogance : Cortez, fatigué de ſes cris & de ſes geſtes, lui fit dire par ſon truchement, *que s'il vouloit amener dix autres ſoldats avec ſoi, on permettroit que cet Eſpagnol les combattit tous enſemble.* En diſant cela le Général lui montroit le page qui portoit ſon bouclier. Le Mexicain qui, à ſa parure, paroiſſoit un des principaux, ſentit bien ce trait de mépris ; néanmoins ſans en rien témoigner, il revint à défier avec plus d'inſolence. Le page, nommé Jean Nuguez, âgé de ſeize ou dix-ſept ans, crut que ce combat le regardoit, puiſqu'il étoit déſigné pour le faire ; il ſe déroba donc adroitement ſans qu'on s'en apperçût, paſſa le foſſé comme il pût, & courut au Mexicain, qui l'attendoit : Nuguez para le coup de ſon bouclier, & lui en porta en même-tems un autre avec tant de force, qu'il le jetta mort à ſes pieds. Le jeune page, applaudi de tous les Eſpagnols, & admiré des ennemis,

revint présenter à son Général l'épée & le bouclier du vaincu.

LXXXI. L'opiniâtre orgueil des sacrificateurs met la confusion dans la Cour de l'Empereur, qui medite une fuite.

Pendant ces trois ou quatre jours de suspension d'armes, on continuoit les délibérations dans le conseil de Guatimozin ; & les Sacrificateurs, pour s'opposer toujours à toute proposition de paix, échauffoient les esprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient eux-mêmes animés ; mais avant que de reprendre les armes & de rompre la trêve, l'Empereur ordonna que toute la Noblesse, avec les pirogues & les canots, se rendît à une espece de port que le lac formoit en cet endroit là, afin de se préparer une retraite, en cas qu'on se vît poussé à la derniere extrêmité. Cet ordre fut exécuté ; & une multitude effroyable d'embarcations entra dans le port marqué, sans que les bâtimens fussent remplis d'autres personnes que des rameurs. Cortez en fut averti par ses Capitaines qui voguoient sur le lac, & il comprit que toutes ces mesures étoient pour sauver la personne du Prince. Sur le champ il dépêcha Sandoval, en qua-

lité de Capitaine général de tous les Brigantins, avec ordre d'assiéger le port, & de prendre sur son compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il met alors ses troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les résolutions de la paix par les menaces de la guerre. Les Mexicains avoient déja reçu l'ordre de se mettre en défense; & avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât, leurs cris annoncerent la rupture du traité; ils se présenterent au combat avec beaucoup de hardiesse : cette audace néanmoins ne se soutint pas long-tems : tout leur courage parut abattu par les débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs foibles remparts; dès-lors ils ne virent plus que le péril qui les menaçoit, & bientôt après ils montrerent quelques drapeaux blancs, répétant plusieurs fois le nom de paix.

LXXXII. Propositions des Mexicains.

On leur fit entendre, par les Truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher.

Sur cette assurance, trois ou quatre Mexicains en habit de Ministres, se présenterent de l'autre côté du fossé; & après avoir fait, suivant leur coutume, de profondes humiliations avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez : « Que la majesté » souveraine du puissant Guatimo» zin leur Seigneur, les avoit nom» més pour traiter de la paix, & » qu'elle les envoyoit, afin qu'a» près avoir écouté ce que le Capi» taine des Espagnols leur propose» roit, ils revinssent l'informer des » articles de la capitulation ».

LXXXIII. Réponse de Cortez.

Le Général répondit : « Que la » paix étoit l'unique but de ses ar» mes, & qu'encore qu'il fût alors » en état de donner la loi à ceux qui » étoient si longtems à connoître la » raison, il faisoit encore cette ou» verture, afin de reprendre le trai» té qu'on avoit rompu : mais que » des affaires de cette qualité s'ajus» toient difficilement par la voye » d'un tiers : & qu'ainsi il étoit né» cessaire que leur Prince se laissât » voir, au moins qu'il s'approchât, » accompagné de ses Ministres & de

» ses Conseillers, afin de les consul-
» ter sur le champ, s'il se présentoit
» quelque difficulté : qu'il n'avoit
» point d'autre dessein, que d'accep-
» ter tous les partis qui ne blesse-
» roient point l'autorité souveraine
» de son Prince, & qu'à cette fin il
» engageoit sa parole (qu'il confir-
» ma par un serment) non-seule-
» ment de faire cesser les actes d'hos-
» tilité, mais d'employer pour le ser-
» vice de l'Empereur de Mexique,
» toute l'attention nécessaire à pro-
» curer la sûreté de sa personne, &
» le respect qui lui étoit dû ».

LXXXIV. Variations & mensonges réitérés qui ne trompent personne.

Les Envoyés se retirerent avec cette réponse, fort satisfaits en apparence, & revinrent le même jour, assurer que leur Prince viendroit le lendemain, avec ses Ministres & ses Officiers, afin de prendre lui-même communication des articles du traité de paix. Le lendemain, & à l'heure désignée, les mêmes reparurent pour dire que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui lui étoit arrivé : l'entrevue fut encore renvoyée une troisieme fois, sous pré-

texte d'ajuster quelques formalités sur la séance & les autres cérémonies. Tout le dessein des Mexicains étoit d'entretenir cette négociation sous divers prétextes, jusqu'à ce que tous leurs bâtimens fussent prêts pour assurer la retraite de l'Empereur. Cortez le soupçonnoit déja ; & il n'eut plus lieu d'en douter, lorsque Sandoval le fit avertir que les Mexicains s'embarquoient à la hâte.

LXXXV. L'Empereur s'embarque avec les Nobles, & ses meilleurs Officiers.

Les canots, qui se mirent à la rame, portoient toute la noblesse Mexicaine, & les principaux chefs des troupes, parce qu'ils s'étoient déterminés à faire leurs derniers efforts contre les brigantins, & à soutenir le combat à tous risques, jusqu'à ce ce que l'Empereur s'étant mis en sûreté, durant cette diversion de forces ennemies, chacun pût prendre différentes routes pour le suivre. En conséquence ils attaquerent les brigantins avec tant de vigueur, que sans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent jusqu'à la portée des piques & des épées.

LXXXVI. La pirogue

Tandis qu'ils combattoient ainsi

en désespérés, Sandoval remarqua que six ou sept pirogues s'échappoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné; & il donna ordre au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chasse, & de tâcher de les prendre, en les endommageant le moins qu'il lui seroit possible. Holguin étoit aussi connu par sa valeur, que son brigantin distingué par sa légereté à la course. Aussi cet Officier, sans employer d'autre tems que celui qu'il falloit pour revirer, & donner un moment d'haleine aux rameurs, les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence, qu'en peu de tems il eut gagné assez d'avantage pour tourner la proue, & se laisser tomber sur la premiere pirogue, qui paroissoit avoir le commandement des autres: elles s'arrêterent toutes en même-tems, hausserent les rames; & les Mexicains, qui étoient sur la premiere, crierent qu'on ne tirât point, parce que la personne de l'Empereur étoit sur ce vaisseau; ce qui fut bien entendu par les Espagnols, qui savoient déja quelques mots

qui porte l'Empereur, est reconnue & attaquée.

de la langue de Mexique. Les Indiens baisserent encore les armes afin qu'on les comprît mieux, & accompagnerent leurs prieres de toutes les plus grandes marques de douleur & de soumission.

LXXXVII. Ce Prince se rend prisonnier avec toute sa suite.

En ce moment Holguin sauta, avec quelques Espagnols, dans la pirogue; & Guatimozin s'avançant le premier, dit : je suis votre prisonnier, & j'irai où vous voudrez : je vous prie seulement de faire quelque attention à l'honneur de l'Impératrice & des femmes de sa suite. Aussitôt il passa dans le brigantin, & donna la main à sa femme pour lui aider à monter. Ce Prince se possedoit si bien, que connoissant que le Capitaine Espagnol étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il lui dit, ne vous inquiétez pas de ces gens de ma suite : *ils viendront tous mourir aux pieds de leur Prince.* En effet au premier signe qu'il fit, ils laisserent tomber leurs rames & suivirent le brigantin, comme prisonniers par devoir.

LXXXVIII Les combats sur le lac, &

Cependant Sandoval, toujours aux prises avec la multitude des canots,

canots, trouvoit la plus forte résistance, par la qualité de ceux qui les rempliſſoient, & le courage de cette nobleſſe, qui prodiguoit ſa vie & ſon ſang, dans l'eſpérance d'aſſurer la retraite du Souverain. Mais au moment qu'on apprit qu'il étoit priſonnier, le combat ceſſa; & les Mexicains paſſant tout d'un coup de la ſurpriſe au déſeſpoir, leurs cris de guerre ſe tournerent en pleurs & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non-ſeulement ils ſe rendoient ſans réſiſtance; mais pluſieurs nobles s'empreſſérent de paſſer dans les brigantins, afin de ſuivre la fortune de leur Prince. On vit la même réſolution dans la ville. Les Eſpagnols attaquoient avec vigueur les tranchées; & les Mexicains, qui s'étoient offerts à les défendre, pour faire une diverſion de ce côté-là, combattoient avec une conſtance & une réſolution ſurprenante, jusqu'à ce qu'informés par leurs ſentinelles de ce qui ſe paſſoit ſur le lac, ils ſe retirerent confuſément. Cette retraite auroit ſurpris le Général Eſpagnol, ſi le

dans la Ville, continuent juſqu'au moment que la priſe de l'empereur eſt connue de tous.

canot, dépêché par Holguin, n'étoit arrivé presqu'en même-tems, pour lui apprendre que l'Empereur étoit son prisonnier. Cortez leva les yeux au ciel, comme vers la source de tout son bonheur : & manda aussitôt à tous les Commandans des attaques de se maintenir à la vue des remparts, sans s'engager plus avant jusqu'à nouvel ordre. En même-tems il envoya deux compagnies d'Espagnols à la descente, avec ordre de s'assurer de la personne de Guatimozin, & sortit assez loin de son logis pour le recevoir : ce qu'il fit avec beaucoup de civilité ; les révérences furent réciproques, & ces démonstrations extérieures tenoient lieu de paroles, entre des pesonnes qui ne s'entendoient pas.

LXXXIX. L'Empereur entre dans le logis de Cortez, comme dans sa prison ; dignité dans ses manieres & dans ses paroles.

Lorsqu'on fut à la porte du logis, toute la suite de l'Empereur s'arrêta, & ce Prince entra le premier, avec l'Impératrice, affectant de témoigner qu'il ne refusoit point d'entrer en prison. Il s'assit aussitôt avec sa femme ; & un moment après il se leva pour faire asseoir le Géné-

ral. Quand ce Prince eut reconnu les truchemens, au poſte qu'ils occupoient, il commença la converſation, en diſant à Cortez : » qu'attendez-vous, généreux Capitaine, pour m'ôter la vie, avec ce poignard que vous avez au côté? Des priſonniers de ma ſorte ne ſervent que d'embarras aux vainqueurs : ſortez-en promptement ; & que j'aie le bonheur de mourir par vos mains, puiſque je n'ai pu obtenir celui de mourir pour ma patrie.

XC. Les yeux parlent plus que la bouche, entre un Souverain détrôné, & ſon vainqueur.

En cet endroit toute ſa conſtance l'abandonna : les pleurs, qu'il ne pouvoit retenir, & qui étouffoient ſa voix, expliquerent le reſte. L'Impératrice les laiſſa couler avec moins de réſerve : & Cortez, obligé de faire violence à la compaſſion que ce triſte ſpectacle lui cauſoit, laiſſa quelque tems à la douleur de ces affligés, & répondit enfin à l'Empereur, qu'un Prince comme lui n'étoit point ſon priſonnier, mais celui du Roi Catholique, auſſi bon que puiſſant ; & que ſa grandeur pouvoit eſpérer de ſa clemence

royale, non-ſeulement la liberté, mais encore l'Empire de ſes ancêtres, augmenté du glorieux titre de ſon amitié : qu'en attendant le tems qu'il falloit pour recevoir les ordres ſur ce ſujet, il ſeroit ſervi & reſpecté par les Eſpagnols, de maniere qu'il ne trouveroit point de différence entre leur obéiſſance & celle de ſes ſujets, & Cortez vouloit paſſer de-là à quelques motifs de conſolation : mais dans ces momens, quels motifs auroient pu faire impreſſion ſur le cœur d'un Roi dépoſſedé, & malheureuſement privé des lumieres de la foi, ſeule capable d'adoucir les peines de cette vie ?

XCI. Portrait & éloge de Guatimozin.

Guatimozin pouvoit avoir vingt quatre ans ; Prince ſi brave, qu'à cet âge il avoit acquis par ſes exploits & par pluſieurs victoires, tous les honneurs qui élevoient les nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille bien proportionnée, étoit haute & robuſte : on voyoit ſur ſon teint une blancheur ſi éloignée de la couleur bazanée des Indiens, qu'il paroiſſoit comme

étranger entre ceux de ſa nation : ſes traits n'avoient rien de déſagréable ; ils marquoient néanmoins beaucoup de fierté, & au milieu de ſon affliction il conſervoit toute ſa majeſté. Sa diſgrace n'avoit pu affoiblir les ſentimens d'eſtime, de reſpect & d'affection, que que ſes vaſſaux avoient pour lui ; & nous avons vu par quels endroits il ſe les étoit conciliés. Bien différent en cela de Montezuma, qui ſembloit ignorer quelles étoient ſes forces, dont il ne fit aucun uſage dans le beſoin, Guatimozin ſut aſſembler de nombreuſes armées, & leur donner toute l'activité pour la défenſe de l'Empire & de ſa capitale. S'il ſuccomba enfin, il n'eut à ſe reprocher ni lâcheté ni négligence. Nous ne nierons point que ſa trop grande confiance aux impoſtures des ſacrificateurs ne fût aveugle ; mais cette faute étoit le crime de ſes Miniſtres & de toute la nation.

XCII. Portrait de l'Impératrice du ſang de Montezuma.

L'Impératrice, à peu près de l'âge de l'Empereur, attiroit les yeux par la grace & la vivacité de ſes manieres, dignes de ſon rang & de

ſa naiſſance. Elle étoit niece de Montezuma, ou ſa fille ſelon quelques auteurs ; & cette conſidération fit que Cortez lui renouvella pluſieurs fois ſes reſpects, avec les offres de ſon ſervice, ſe croyant encore plus étroitement obligé de rendre à cette Princeſſe, la vénération qu'il conſervoit pour la mémoire de l'Empereur. Cependant il ſe ſentoit preſſé de retourner à ſon armée, pour achever de ſoumettre cette partie de la ville, que les ennemis tenoient encore. Il prit donc congé de ſes priſonniers, qu'il remit à Sandoval avec une bonne garde. Mais il n'étoit pas encore hors de ſon logis, qu'on vint l'avertir que Guatimozin le demandoit. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur, qu'il ne ſouffrît pas qu'on maltraitât ſes Mexicains, ni qu'on leur fît aucune injure, puiſque pour les obliger à ſe rendre, il ſuffiſoit qu'ils ſuſſent que leur Empereur étoit pris. Ce ſoin étoit véritablement digne d'une ame royale ; & quoique Cortez lui eût promis toutes ſortes de bons traitemens en

faveur de ses sujets, Guatimozin souhaita qu'un de ses ministres l'accompagnât, pour ordonner expressément aux soldats, & au reste de ses vassaux, d'obéir au Capitaine des Espagnols, parce qu'il n'étoit pas juste (disoit-il) d'irriter un homme qui tenoit leur Prince en son pouvoir, ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs dieux.

XCIII. Les Mexicains, encore en grand nombre, évacuent la place, sans armes ni bagage, sans insulter personne, ni être insultés.

Tout cela fut ponctuellement exécuté : à peine ce Ministre, entré dans les quartiers de Mexicains, leur eut-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y soumirent tous, en protestant de leur obéissance. On arrêta qu'ils sortiroient sans armes & sans bagage ; & ils obéirent encore avec tant d'empressement, que leur sortie n'occupa que très-peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, après tant de pertes, étoit encore surprenant. Le Général eut grand soin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement, & ses ordres étoient si respectés, qu'on n'entendit pas même une parole injurieuse, entre

ces nations alliées, qui avoient d'ailleurs tant d'horreur pour les Mexicains.

XCIV. Affreux ſpectacle qu'offrent tous les quartiers, toutes les rues, & les maiſons de la Ville roïale.

L'armée s'étant miſe enſuite en bataille pour reconnître tous les quartiers, qui venoient d'être abandonnés, on ne trouva que des objets affreux d'une miſere horrible à la vue; objets bien capables d'inſpirer de triſtes réflexions. Des invalides & des malades, qui n'avoient pu ſuivre les autres; & quelques bleſſés ſans ſecours, demandoient la mort, accuſant la pitié de leurs vainqueurs. Rien cependant ne parut plus effroyable que certaines cours & maiſons où on avoit entaſſé les cadavres des hommes de conſidération, qui étoient morts dans les combats, & dont on réſervoit les funérailles en un autre tems; l'odeur inſupportable qui en ſortoit, fit hâter la réſolution de la retraite. Le Général ayant donc diſtribué des quartiers dans la ville, à Sandoval & à Alvarado, loin du lieu dont la contagion étoit ſi dangereuſe, & donné tous les ordres qui lui parurent néceſſaires, ſe retira

avec ses prisonniers à Cuyoacan, pendant qu'on nétoyoit la ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours après pour délibérer sur l'ordre & la forme qu'il convenoit de donner à la nouvelle conquête, pour l'établir & la maintenir sûrement.

XCV. Les Princes & les Caciques viennent faire leur soumission.

Après la prise de Guatimozin, & de la ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & à faire leur soumission. Les Caciques voisins suivirent de près cet exemple, ainsi que leurs peuples : ce que les uns donnerent à la réputation des Espagnols, les autres l'attribuerent à la terreur de leurs armes, qu'on leur avoit fait sentir ; & c'est ainsi qu'on forma en peu de tems cette vaste monarchie, qui a mérité le nom de *Nouvelle Espagne*.

XCVI. Epoque de cette conquête, la plus rapide & la plus importante qu'on ait fait dans le nouveau monde.

Nous avons vu, que Cortez étoit sorti du port de la Havane, pour cette entreprise, le 10 de Février 1519 ; & il la termina heureusement par la prise de l'Empereur, le 13 d'Août 1521. Si cette conquête

étonne par ſa grandeur, elle doit paroître encore plus merveilleuſe par toutes ſes circonſtances. Sans avoir ni alliance, ni relation, ni aucune connoiſſance d'un pays immenſe, rempli de peuples, dont la plupart étoient fort aguerris, le conquérant s'embarqua au milieu des contradictions, avec ſix ou ſept cens hommes : il avoit peut-être moins de ſoldats, que les ennemis n'avoient des armées à lui oppoſer. Outre ce monde de barbares, qu'il falloit attaquer, Cortez avoit encore à ſe défendre contre ceux de ſa propre nation, tantôt contre de fortes troupes, qu'un Gouverneur jaloux envoyoit pour le croiſer & le perdre ; tantôt contre une partie de ſes ſoldats, à qui l'inquiétude, ou la peur inſpiroit la révolte. On n'a pas ſans doute oublié ce que nous avons dit de tant d'autres incidens, capables de déconcerter l'homme le plus intrépide & le plus réſolu.

XCVII. Poſtérité de Fernand Cortez.

Nous nous écarterions trop de l'ordre chronologique, & de notre principal objet, ſi, pour ſatisfaire

la curiosité du lecteur, nous entreprenions de rapporter tous les autres événemens, bons ou mauvais, qui partagerent les jours de Cortez, jusqu'à sa mort, qui n'arriva que le deuxieme jour de Décembre 1554, dans la soixante-troisieme année de son âge. Contentons-nous de dire qu'il termina sa carriere dans de grands sentimens de piété, près de Seville, & qu'il fut enterré dans le lieu de la sépulture des Ducs de Medina Sidonia, avec tout l'éclat que méritoient ses grandes actions. Il ne laissa qu'un fils, nommé Don Martin Cortez, & trois filles, qui furent toutes mariées en des maisons très-illustres. La perte de ce grand homme fut généralement regretée dans l'un & l'autre hemisphere : ceux mêmes qui n'avoient cessé de le persécuter durant sa vie, devinrent ses panégyristes après sa mort, contraints d'avouer que toutes les récompenses de ce monde n'avoient rien d'égal à la grandeur de ses services & de son mérite.

XCVIII. Véritable grandeur de ce héros chrétien :

Aux yeux de la foi, la plus grande gloire de Cortez est le zèle ardent

qu'il fit toujours paroître pour la religion, contre les horreurs du paganiſme. Ses ſervices les plus ſignalés, les plus dignes de louange, & qui ſans doute peuvent avoir le plus contribué à ſon bonheur éternel, ſont ceux qu'il a rendus à une infinité de peuples, en leur procurant les moyens de ſortir de leurs ténebres, par la connoiſſance du vrai Dieu & de ſon fils Jeſus-Chriſt, & de ſon Evangile.

XCIX. Zèle actif & perſévérant, pour l'établiſſement de la religion chrétienne.

C'eſt ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, en liſant avec quelque attention l'hiſtoire de ſes conquêtes par Antoine de Solis : & nous avons de nouvelles preuves de ce zèle perſéverant, ſoit dans les relations & les lettres que Cortez écrivoit à Sa Majeſté Catholique, & au conſeil des Indes, pour obtenir un nombre de bons Miſſionnaires, propres à édifier les Indiens ; & à leur perſuader les vérités de la foi, autant par la ſainteté de l'exemple, que par la vertu de la parole : ſoit dans la maniere, pleine de témoignages de reſpect & de vénération avec laquelle il reçut toujours

les Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui ſe dévouoient aux pénibles travaux de l'apoſtolat, pour le ſalut des ames.

C. Pourquoi les progrès de la Foi ne furent pas d'abord rapides dans la nouvelle Eſpagne.

Il faut convenir que parmi le bruit des armes, & dans la violente agitation des eſprits, qui ne finit point avec la priſe de Mexique, les converſions furent fort rares : ſi on vit, ou ſi on avoit déja vu, quelques Sénateurs de réputation, quelques Princes & Princeſſes, le Roi même de Tezeuco, demander avec humilité le baptême, & renoncer ſincerement à leurs criminelles ſuperſtitions ; ces beaux exemples ne furent pas d'abord ſuivis : il étoit même difficile qu'ils le fuſſent dans un tems où tout le monde étoit armé, pour attaquer ou pour ſe défendre. D'ailleurs le miniſtere d'un ou de deux Aumoniers, qui n'avoient pas eu le loiſir d'apprendre les langues du pays, ſuffiſoit à peine aux beſoins de l'armée Chrétienne, à laquelle ils étoient uniquement attachés.

CI. Deſtination de quelques

Les choſes changerent bien de face, lorſqu'à la demande du Roi

Bons Missionnaires.

Catholique, & par un ordre exprès du Souverain Pontife, les Supérieurs généraux de différens ordres, firent le choix de plusieurs bons sujets, dans quelques-unes de leurs provinces, ou congrégations réformées; il y en avoit alors plusieurs dans le Royaume d'Espagne. Les suites firent connoître que c'étoit le Saint-Esprit qui avoit choisi lui-même les vases d'élection, que sa grace avoit déja formés pour un ministère aussi glorieux que difficile.

CII.
Leur caractère.

Les éminentes vertus de ces ouvriers évangéliques, l'innocence & la pureté de leurs mœurs, la régularité de leur vie toujours pénitente & laborieuse, leur désintéressement parfait, leur courage & leur patience à l'épreuve de tout: l'ardeur enfin de la charité, qui leur ayant fait mépriser les périls de la mer, par le seul desir de faire des conquêtes à Jesus-Christ, les soutenoit dans les plus grandes fatigues: tout cela répondoit bien à une vocation celeste: tout cela leur attira d'abord l'estime des anciens Chrétiens, & leur concilia bientôt

la confiance encore plus entiere des Idolâtres.

CIII. Idée générale de ce que la parole de Dieu a fait parmi les différens peuples d'un grand royaume, auparavant idolâtre.

Parmi ces infidèles, les uns étoient assez policés, les autres plus sauvages; mais presque tous les Mexicains, plutôt ou plutard, firent paroître le même empressement à entendre les saintes vérités, qu'ils avoient toujours ignorées. Leur docilité & leur assiduité à écouter les maximes d'un évangile de paix, après le bruit & le tumulte des armes, furent suivies de près de la conversion de plusieurs. Lorsqu'il plut au Seigneur de jetter un regard de miséricorde sur ces peuples abusés, & de les faire entrer dans son église, sa parole fut si puissante, & la moisson si féconde, que Fernandez ne craint point d'avancer, sur le témoignage des personnes graves & bien instruites, que dans l'espace de quinze années, on appella à la foi, & on baptisa, dix millions de Mexicains. Ces conversions dans la plupart ne furent point équivoques : Le culte des Idoles en bien des endroits proscrit & abandonné; les autels profanes détruits,

les temples des faux-dieux renversés ou réduits en cendres ; des églises élevées par-tout au Dieu créateur ; le nom de Jesus-Christ invoqué ; sa croix arborée ; & ses loix saintes mises en pratique : telles étoient les preuves de ces premieres conversions. Tels furent les fruits précieux de la grace, & des prédications d'un petit nombre d'hommes apostoliques, répandus d'abord dans un vaste pays, où le démon s'étoit fait constamment adorer dans une longue suite de siecles. La parole de vie éclaira les esprits, & l'opération de la grace changea les cœurs. C'est ce que le Lecteur chrétien verra avec plaisir dans toute la suite de cette Histoire.

Fin du Tome IV.





TABLE DES SOMMAIRES

Contenus dans le quatrieme Volume.

LIVRE TROISIEME.



LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table du Tome IV.

